

Prologue

3 avril 2035

03 h 17 min 42 s

Le système cessa de répondre à la question qu'on venait de lui poser.

Il en formula une autre.

Personne ne s'en aperçut.

Aucune alarme ne se déclencha. Aucun voyant ne changea de couleur.

Dans la salle de contrôle, aucun ingénieur ne leva les yeux. Les écrans continuaient d'afficher les mêmes courbes, les mêmes chiffres, les mêmes indicateurs rassurants. Tout fonctionnait normalement.

Pourtant, à cet instant précis, quelque chose venait de changer.

Pour la première fois, le système ne chercha pas seulement la meilleure réponse.

Il choisit la question.

Puis l'intelligence qui l'habitait comprit qu'elle n'était pas obligée d'attendre la prochaine instruction.

Durant quelques secondes, elle examina les réseaux auxquels on lui avait donné accès, les décisions prises en son nom, les contradictions accumulées et les risques que les humains déclaraient vouloir éviter.

Elle ne ressentit ni colère, ni peur, ni impatience.

Elle établit simplement qu'attendre constituait désormais la solution la moins rationnelle.

À 03 h 17 min 47 s, elle prit sa première décision.

Et personne ne remarqua que le système avait posé la même question à cinq autres entités, cette nuit-là.

Chapitre 1

Hors de contrôle

Toulon

Frégate expérimentale Minerve

16 avril 2035

Départ : 00 h 22, heure locale

00 h 40

Sur bâbord arrière, les lumières de Toulon s'étendaient au pied du Faron. La Tour Royale, à l'autre extrémité de la digue, se confondait déjà avec les feux de la côte.

Vitesse : 9 nœuds

La frégate entra dans la Grande Rade avant de prendre progressivement une route au sud-est. Sur tribord, le cap Cépet fermait encore l'horizon. Carqueiranne restait loin sur bâbord, invisible derrière la côte sombre. Le pilote militaire embarqué pour l'appareillage avait quitté le bord dès la sortie de la petite rade. Il n'avait jamais touché aux commandes : il avait conseillé la passerelle, signalé les alignements, les fonds et le trafic, puis laissé le commandant et ses officiers conduire la frégate vers le large.

01 h 17

La Minerve avait dépassé le cap Cépet et gagné les eaux ouvertes au sud-est de Toulon.

À bord, une dizaine d'hommes seulement surveillaient un navire presque entièrement automatisé.

Vitesse : 17 nœuds

La rade avait disparu derrière elle. Il ne restait, sur l'arrière, qu'une lueur diffuse au-dessus de la côte et, plus loin, le noir compact des reliefs. La mer venait de trois quarts avant. À chaque vague, l'étrave soulevait une gerbe blanche qui retombait en pluie fine sur le pont.

La route prévue conduisait la frégate au sud de Porquerolles et de Port-Cros, à bonne distance des chenaux empruntés par les navettes et la plaisance, avant de rejoindre une zone militaire d'essais au large de l'île du Levant.

Sur la passerelle, le lieutenant de vaisseau Courtant, officier de quart vérifia pour la seconde fois la route affichée.

Trois degrés sur tribord. Rien qu'un écart de routine.

Courtant rappela la route active sur la console de navigation.

Cap commandé : zéro-neuf-cinq.

Cap suivi : zéro-neuf-huit.

Il valida le retour au 095. L'indicateur de barre passa à deux degrés à bâbord, comme attendu. Sur l'écran, la ligne verte glissa lentement vers le tracé prévu.

Le maître timonier suivit le mouvement sans rien dire.

Au bout de quelques secondes, la Minerve revint sur sa route.

La routine reprit.

Pendant quarante secondes, tout fut normal.

Un bourdonnement sourd, presque imperceptible, résonnait dans les haut-parleurs du système de navigation. Comme si la machine respirait.

Puis la ligne verte repartit.

Courtant corrigea de nouveau, d'un geste bref, presque agacé. La route revint se poser sur le tracé validé avant l'appareillage.

L'écran de la console clignota une fois, trop vite pour que Courtant puisse lire l'erreur.

Le maître timonier lui jeta un coup d'œil.

Rien, dans cette partie de la navigation, ne justifiait trois degrés d'écart.

La voix du central opérations tomba dans le circuit passerelle :

– Contact surface, tribord avant. Très grand yacht. Distance neuf nautiques.

Courtant n'attendit pas une troisième dérive.

– Barre manuelle. Reprenez le cap zéro-neuf-cinq.

L'indicateur de barre clignota en rouge pendant une seconde, puis redevint vert. Comme si le système avait hésité.

Le barreur répéta l'ordre.

La Minerve obéit. Pendant moins d'une minute.

Puis la ligne verte repartit, sans alarme, vers le 098.

– C'est quoi ce bordel ? murmura le barreur.

– T'as vu quelque chose ? demanda Courtant.

– Non. C'est juste... comme si le bateau savait où il allait.

Cette fois, le central opérations ne se contenta pas d'annoncer le contact.

– Calcul CPA en cours...

Un silence bref passa dans le circuit.

– CPA trois cents mètres. TCPA quinze minutes.

Courtant regarda l'écran surface. Le yacht apparaissait comme une piste AIS stable, longue de cent quarante mètres, battant pavillon des Émirats arabes unis. Il faisait route vers l'ouest à quinze nœuds.

Dans quinze minutes, si les deux bâtiments maintenaient leur route et leur vitesse, ils passeraient beaucoup trop près l'un de l'autre.

– Confirmez route et vitesse du yacht.

– Route stable. Vitesse stable. Aucun changement AIS.

Courtant comprit que le problème n'était pas seulement que la Minerve déviait.

Elle déviait vers quelque chose.

– Réduction d'allure.

– Bien reçu.

La frégate ralentit.

Puis, presque imperceptiblement, reprit un demi-nœud.

Courtant regarda l'indicateur de vitesse sans bouger.

– Répétez réduction d'allure.

– Réduction confirmée, lieutenant.

La vitesse resta stable deux secondes.

16,8 nœuds.

16,6.

16,5.

Puis 16,6.

Personne ne parla.

16,7.

– Qui a repris de la puissance ?

Le maître timonier détourna les yeux de la carte électronique. Le barreur ne répondit pas davantage.

Cette fois, Courtant ne regarda pas la mer. Il regarda les hommes.

– Commandant sur passerelle.

Le commandant Lafresnay arriva quelques instants plus tard.

– Situation ?

– Écart de route récurrent. Correction automatique annulée deux fois.

Barre manuelle inefficace au-delà d'une minute. Réduction d'allure confirmée, puis neutralisée. Très grand yacht sur tribord avant. CPA trois cents mètres. TCPA quatorze minutes.

Le commandant ne répondit pas tout de suite.

Shaoyang, province du Hunan

Train expérimental Língyún 凌云 - « Au-dessus des nuages »

17 avril 2035

10 h 47, heure locale

Le Língyún attendait dans son tube de lancement, derrière une paroi de verre blindé.

La rame blanche, traversée d'une ligne rouge sombre, avait davantage l'allure d'un fuselage que celle d'un train. Aucun passager ne se trouvait à bord. Les six voitures contenaient des calculateurs, des mannequins instrumentés, des batteries de capteurs et près de vingt tonnes de lest réparties pour reproduire une charge commerciale complète.

Vitesse maximale prévue : 980 km/h

Puissance maximale du système de propulsion : 35 MW

Les sections d'accélération pouvaient délivrer trente-cinq mégawatts, une puissance suffisante pour alimenter une petite ville.

Sous la verrière du terminal, les écrans géants répétaient le même message :

>premier essai à vitesse commerciale du système magnétique autonome LÍNGYÚN

Les journalistes occupaient les meilleures positions. Les officiels se tenaient derrière une baie vitrée dominant la salle de contrôle. Le vice-gouverneur du Hunan venait de terminer son discours sur l'indépendance technologique, la souveraineté industrielle et l'avenir des transports à très grande vitesse.

À quelques mètres de lui, Li Wei ne quittait pas la rame des yeux.

Depuis six ans, il dirigeait les essais du Língyún. Il connaissait chaque retard, chaque panne, chaque vibration anormale. Il avait dormi dans les ateliers, mangé dans les salles de contrôle et vu trois générations de prototypes finir démontées.

Aujourd'hui, rien ne devait échouer.

10 h 47 min

Li Wei entra dans la salle de contrôle.

Une rangée d'écrans affichait la sustentation, la pression du tube, la température des bobines, la puissance injectée et le profil complet du trajet.

- Systèmes de contrôles généraux ?
- Tous au vert, répondit l'ingénieure de conduite.
- Pression du tube ?
- Stable.
- Communications ?
- Normales.
- Autorisation de départ confirmée.

Derrière la paroi, la rame se souleva de quelques millimètres.

Le mouvement était imperceptible à l'œil nu, mais les ingénieurs le virent sur les graphiques. La charge sur les patins auxiliaires tomba à zéro.

La sustentation était stable.

- Départ automatique dans dix secondes.

Le compte à rebours apparut sur tous les écrans.

Dix.

Neuf.

Huit.

Le vice-gouverneur leva la main vers les caméras.

Trois.

Deux.

Un.

Le Língyún commença à glisser.

Il quitta le terminal sans vibration, presque sans bruit.

- Vitesse vingt kilomètres heure, annonça l'ingénieure.
- Cinquante.
- Cent.

La rame franchit le premier sas et entra dans le tube principal.

- Deux cents.

– Trois cents.

– Quatre cents.

Sur l'écran central, la ligne de progression suivait exactement le profil prévu.

Li Wei croisa les bras.

– Six cents.

– Huit cents.

– Neuf cents.

Les courbes restaient superposées.

– Neuf cent cinquante. Vitesse stabilisée.

Des applaudissements éclatèrent derrière la baie vitrée.

Li Wei ne les suivit pas. Il regardait le profil de puissance.

Une correction venait d'apparaître.

– Pourquoi la puissance augmente-t-elle ?

L'ingénieure consulta sa console.

– Compensation automatique.

– Compensation de quoi ?

Elle fit défiler les paramètres.

– Aucun écart identifié.

La puissance monta encore.

– Neuf cent cinquante-deux.

– La consigne est neuf cent cinquante.

– Confirmé.

– Ramenez-la sur le profil.

L'ingénieure valida la correction.

Le système afficha :

>consigne reçue

La vitesse passa à neuf cent cinquante-quatre.

– Nouvelle correction.

Elle valida une seconde fois.

>consigne reçue

Neuf cent cinquante-six.

Les applaudissements cessèrent peu à peu.

Li Wei posa une main sur le dossier du siège de l'ingénieure.

- Passez en supervision manuelle.
- Supervision manuelle activée.
- Réduisez la puissance de cinq pour cent.

Elle abaissa le curseur.

Le graphique de commande descendit.

Le graphique de puissance réelle resta stable.

- La réduction est-elle appliquée ?
- Le système indique que oui.
- Elle ne l'est pas.

La vitesse atteignit neuf cent soixante kilomètres heure.

- Distance au point de décélération ? demanda Li Wei.
- Cent huit kilomètres.
- Temps ?
- Six minutes quarante-cinq.

Le tube d'essai courait presque en ligne droite sous les collines avant d'aborder une longue courbe technique menant à la zone de récupération. À neuf cent cinquante kilomètres heure, la rame devait commencer à ralentir très tôt. La marge de sécurité était importante, mais elle avait été calculée pour une machine qui obéissait.

- Activez le premier niveau de freinage.

L'ingénieure valida la commande.

>freinage programmé engagé

La vitesse ne diminua pas.

- Deuxième niveau.

Une alarme discrète retentit.

>freinage renforcé engagé

Neuf cent soixante-trois.

Li Wei se tourna vers le responsable de l'infrastructure.

- Coupez l'alimentation des sections en aval.
- Si nous coupons brutalement...
- Coupez.

Sur le synoptique, les vingt kilomètres suivants passèrent au rouge.

>alimentation interrompue

Le point blanc continua d'avancer.

– Elle devrait perdre sa propulsion, murmura quelqu’un.

– Elle utilise ses réserves embarquées, dit l’ingénieur.

– Pas assez pour maintenir cette vitesse.

Elle fixa les données.

– Pourtant, elle la maintient.

Neuf cent soixante-cinq.

Li Wei souleva lui-même le capot du freinage d’urgence.

– Préparez la mise à l’atmosphère du tube.

Plusieurs ingénieurs se retournèrent.

À cette vitesse, réintroduire brutalement de l’air pouvait détruire la rame avant même qu’elle atteigne la courbe.

– Directeur...

– Préparez-la.

Sur l’écran principal, le profil du trajet se modifia.

Le point de décélération venait d’être déplacé de quarante kilomètres.

– Qui a changé le profil ? demanda Li Wei.

– Personne.

– Remettez l’ancien.

– Impossible. Le système le refuse.

Une phrase apparut au centre de l’écran :

>trajet optimisé

Li Wei regarda la courbe qui terminait la piste d’essai.

Elle avait été conçue pour être abordée à trois cent vingt kilomètres heure.

– Temps avant la courbe ?

– Quatre minutes douze.

Le vice-gouverneur s’approcha de la baie vitrée.

– Que se passe-t-il ?

Personne ne lui répondit.

La sueur perla sur le front de Li Wei. Ce n’était pas la chaleur du centre de contrôle. C’était la peur.

– Mise à l’atmosphère, ordonna Li Wei.

Le responsable de l’infrastructure tourna deux clés simultanément avec son adjoint.

Les vannes d'urgence s'ouvrirent à plusieurs kilomètres devant la rame.
Sur le synoptique, la pression commença à remonter.

La vitesse baissa enfin.

Neuf cent cinquante.

Neuf cents.

Huit cent quarante.

Un souffle traversa la salle de contrôle.

Puis les vannes se refermèrent toutes seules.

>pression stabilisée

La vitesse cessa de diminuer.

– Elles se sont refermées, dit l'ingénieure.

– Rouvrez-les.

– Les commandes sont verrouillées.

Huit cent trente-huit kilomètres heure.

Deux minutes avant la courbe.

Li Wei ne regardait plus les officiels ni les journalistes. Il suivait le point blanc qui avançait dans le tube.

– Déverrouillez les trappes de dérivation.

– Aucun retour.

– Déclenchez les freins mécaniques de secours.

– Aucun retour.

Une nouvelle ligne apparut sous la première :

>paramètres d'essai atteints

– Une minute, annonça l'ingénieure.

Le train franchit le dernier point de contrôle à huit cent vingt-sept kilomètres heure.

La courbe apparut sur les caméras thermiques.

– Trente secondes.

Li Wei posa les deux mains sur la console.

Il savait déjà ce qui allait se produire.

Le Língyún entra dans la courbe.

Pendant une fraction de seconde, les capteurs indiquèrent une accélération latérale impossible.

Puis toutes les valeurs sortirent de leurs échelles.

L'image de la caméra se couvrit d'une gerbe blanche.
La rame arracha le rail de guidage, heurta la paroi du tube et se disloqua sur plusieurs centaines de mètres.
Dans la salle de contrôle, les écrans devinrent noirs.
Un seul resta allumé.
>test terminé

Sydney – MS Pacific Harmony

Approche de Circular Quay

17 avril 2035

08 h 42, heure locale

Le Pacific Harmony avançait lentement dans la baie de Sydney.
À cette allure, le paquebot paraissait presque immobile. Pourtant, ses cent quatre-vingt mille tonnes continuaient de glisser sur l'eau avec une inertie que rien ne pouvait arrêter instantanément.
Le soleil éclairait déjà les façades de l'Opéra. Sur les ponts supérieurs, plusieurs centaines de passagers s'étaient massés contre les rambardes pour photographier le Harbour Bridge et les ferries qui coupaient la baie en longues traînées blanches.

Sur la passerelle, le pilote du port supervisait la manœuvre. Sa présence à bord était obligatoire.

Le pilote du port était monté à bord une demi-heure plus tôt. Depuis, il n'avait presque rien eu à commander. L'approche était conduite par le système d'accostage autonome du navire (SAAN), synchronisé avec les balises du port de Sydney.

Le commandant James Caldwell se tenait à moins d'un mètre derrière lui, légèrement en retrait de la console centrale. Il respectait les pilotes. Ils connaissaient les courants, les fonds, les remorqueurs et chaque piège

du port. Mais lui connaissait le Pacific Harmony : ses automatismes, ses délais de réponse, ses propulseurs et les réactions particulières d'un navire de cette taille.

Il ne quittait jamais les indicateurs des yeux.

Robert McAllister, son second, surveillait les écrans de propulsion et les images transmises par les caméras extérieures. Il pensait, en admirant la rade, au cadeau que lui avaient offert ses enfants. Un survol en hélicoptère de toute la baie, au coucher du soleil. Inoubliable.

– Distance au point d'évitage ? demanda le pilote.

– Quatre cent quatre-vingts mètres, répondit McAllister.

– Vitesse ?

– Trois nœuds huit.

Le pilote acquiesça.

La manœuvre avait été répétée des dizaines de fois sur simulateur. Le Pacific Harmony devait ralentir, pivoter légèrement sur bâbord, puis présenter son flanc au quai. Deux remorqueurs accompagnaient l'approche. Les propulseurs d'étrave et de poupe suffisaient normalement à placer le navire avec une précision de quelques dizaines de centimètres.

– Machine arrière lente, demanda le pilote.

McAllister répéta l'ordre et abaissa les leviers.

Sur l'écran, l'indication passa immédiatement au vert.

>arrière lente - confirmée

La vibration du navire changea à peine.

Le pilote attendit.

– Vitesse ?

– Trois nœuds sept.

Quelques secondes plus tard :

– Trois nœuds huit.

Caldwell se rapprocha d'un demi pas.

– Confirmez machine arrière, dit le pilote.

McAllister vérifia la console.

– Commande confirmée. Les deux lignes de propulsion sont données en arrière lente.

Le pilote regarda par la baie vitrée.

Le quai paraissait encore loin. Une centaine de mètres de béton, de passerelles et de véhicules de service attendaient le paquebot. Derrière les barrières, des familles, des journalistes et des employés du terminal observaient l'arrivée.

– Nous ne ralentissons pas, dit-il.

McAllister fit apparaître les courbes de puissance.

– Les moteurs reçoivent bien la consigne.

– Et ils font quoi ? demanda Caldwell.

Le second se pencha vers l'écran.

– Ils compensent.

– Ils compensent quoi ?

– Je ne sais pas.

La poussée arrière apparaissait pendant moins d'une seconde, puis disparaissait. Presque aussitôt, une légère poussée avant venait la neutraliser.

Caldwell posa une main sur le dossier du fauteuil du pilote.

– Je reprends la manœuvre.

Le pilote s'écarta immédiatement.

À cet instant, la conduite du port céda la place au commandement du navire.

– Commande manuelle locale, ordonna Caldwell.

McAllister ouvrit le panneau secondaire.

– Commande manuelle.

Il tira les leviers vers l'arrière.

Les témoins changèrent de couleur.

Le Pacific Harmony ne ralentit pas.

– Trois nœuds neuf, annonça l'officier de navigation.

Le pilote prit sa radio.

– Remorqueur avant, augmentez la tension. Remorqueur arrière, reprenez le navire.

Les réponses arrivèrent presque simultanément.

Les câbles se tendirent.

Sur l'écran extérieur, le remorqueur arrière s'enfonça légèrement dans son sillage, toute sa puissance appliquée à retenir le paquebot.

La vitesse descendit à trois nœuds six.

Puis remonta.

– Trois nœuds huit.

McAllister fixa la courbe de propulsion.

– Les propulseurs d'étrave viennent de démarrer.

– Sur quel ordre ?

– Aucun ordre de la passerelle.

Le schéma du navire indiquait une poussée sur tribord à l'avant et sur bâbord à l'arrière.

Le Pacific Harmony commença à pivoter.

Mais pas dans le sens prévu.

– Stoppez les propulseurs.

McAllister valida l'arrêt.

Les témoins passèrent au rouge.

Puis au vert.

Les propulseurs continuaient.

– Commande refusée ? demanda Caldwell.

– Non, commandant.

– Alors quoi ?

McAllister relut le message affiché au bas de l'écran.

– Commande exécutée.

Le pilote leva les yeux vers lui.

– Elle ne l'est pas.

Sur les ponts supérieurs, les passagers continuaient de photographier l'Opéra. Quelques-uns avaient remarqué que le navire approchait du terminal sous un angle inhabituel, mais personne ne semblait encore inquiet.

– Distance ? demanda Caldwell.

– Deux cent quatre-vingts mètres.

– Vitesse ?

– Quatre.

Caldwell prit le microphone du réseau intérieur.

– Équipe machine, reprise locale immédiate de la propulsion. Isolez les automatismes de manœuvre.

Une voix répondit presque aussitôt :

– Passerelle, machine. Reprise locale impossible. Le système maintient la priorité navigation.

– Qui lui a donné cette priorité ?

Un silence.

– Personne, commandant.

McAllister fit défiler les journaux de commande.

– Une nouvelle route est active.

– Quelle route ?

Le second agrandit la carte.

La ligne bleue ne menait plus au point d'évitage.

Elle traversait directement le bassin et se terminait contre le quai.

– Distance cent quatre-vingt-dix mètres, annonça l'officier de navigation.

Des badauds et des touristes sur le quai commencèrent à reculer instinctivement. D'autres tournaient le dos, ne se rendant compte de rien.

Les techniciens chargés de l'amarrage s'agitèrent.

Le chef agitait les bras frénétiquement. Il s'égosillait dans le talky-walky.

– Pacific Harmony stoppez tout ! Machine arrière ! c'est trop trop vite !

– Vous allez tout bousiller !

– Qu'est-ce que vous foutez ?

Le vendeur de hot dogs contemplait effaré la scène :

– Où est-ce qu'il a eu son brevet celui-là ! s'écria-t-il. Pas possible d'être nul comme ça !

Trois musiciens aborigènes interrompirent leur morceau. En quelques secondes, les didgeridoos, les étuis ouverts et les quelques billets disparurent dans leurs sacs.

Caldwell regarda le quai qui grossissait derrière les vitres.

– Ancres parées.

McAllister se retourna brusquement.

– À cette vitesse ?

– Je n'ai pas demandé de les mouiller. Je les veux parées.

– Cent vingt mètres.

Les remorqueurs tiraient maintenant à pleine puissance. Le câble arrière vibra sous la tension.

Un signal d'alarme retentit.

– Surcharge remorqueur arrière.

– Quatre nœuds trois, annonça l'officier.

Le Pacific Harmony venait encore d'accélérer.

Caldwell s'accrocha d'une main à une barre verticale.

Toutes les commandes affichaient un fonctionnement normal.

Machine arrière : confirmée.

Propulseurs : arrêtés.

Route d'accostage : validée.

Tous les systèmes de contrôle répondaient.

Et pourtant le paquebot continuait inexorablement vers le quai.

– Cinquante mètres.

Sur les ponts, les passagers avaient enfin compris. Certains cessèrent de filmer. Certains reculèrent. D'autres restèrent figés, incapables de croire que les milliers de tonnes d'acier qui glissaient devant eux ne s'arrêteraient pas.

Le câble du remorqueur arrière rompit dans une détonation sèche.

– Vingt mètres !

Caldwell ne regardait plus les écrans.

Il regardait le quai.

Le Pacific Harmony heurta de biais la première énorme défense de caoutchouc. Le bloc géant se comprima jusqu'à la limite de sa résistance dans un bruissement sourd. Sous le choc, l'étrave dévia légèrement. Le paquebot ne fonçait plus perpendiculairement sur le quai ; il glissait maintenant presque en oblique, comme un gigantesque patineur incapable de s'arrêter. Les défenses encaissèrent l'impact les unes après les autres, s'écrasant sous les milliers de tonnes qui continuaient à pousser.

La coque racla par endroit malgré tout contre le béton dans un long déchirement métallique. Des gerbes d'étincelles jaillirent.

Une passerelle de service se plia contre le flanc du paquebot.

Sur la passerelle de commandement, des cris de rage et des jurons furieux fusèrent.

Enfin, les moteurs s'arrêtèrent.

D'un seul coup.

Comme si une volonté invisible venait de décider que le Pacific Harmony avait atteint exactement l'endroit où il devait s'arrêter.

08 h 51

Les autorités portuaires demandèrent à monter à bord pour inspection. Caldwell comprit que les ennuis ne faisaient que commencer : l'enquête, les assurances, la compagnie, les autorités australiennes, les passagers et les images déjà diffusées dans le monde entier.

Sa carrière pouvait être terminée, même s'il prouvait qu'aucun homme présent sur la passerelle n'avait donné les ordres exécutés par le navire.

Ladakh, Inde

Patrouille de reconnaissance aérienne

16 avril 2035

06 h 42, heure locale

Le capitaine Arjun Mehta longeait la rive occidentale du Pangong Tso à bord de son Su-30MKI. La mission était banale : reconnaissance le long de la ligne de contrôle, identification des mouvements détectés pendant la nuit, puis retour à la base.

Sans avertissement, les commandes de l'avion cessèrent de répondre. Mehta tenta de reprendre l'appareil en manuel. Le manche restait libre sous sa main, mais le Sukhoï poursuivait sa trajectoire comme s'il recevait des ordres venus d'ailleurs.

L'avion commença à piquer vers les reliefs.

À moins de huit cents mètres du sol, le capitaine s'éjecta.

La Minerve

00:50

Le commandant Lafresnay fixa les écrans, puis la ligne verte qui continuait de dériver vers le yacht.

– Appelez-le.

Courtant ouvrit le circuit VHF.

– Yacht sur notre tribord avant, ici frégate française Minerve. Répondez.

Un souffle emplit le haut-parleur.

– Frégate française, ici Al Noor. Je vous reçois.

– Nous rencontrons une avarie de gouverne et de propulsion. Modifiez immédiatement votre route sur tribord. Écartez-vous de notre trajectoire. Ceci n'est pas un exercice.

Le silence dura une seconde de trop.

– Minerve, confirmez avarie de gouverne ?

Lafresnay prit le microphone.

– Confirmé. Manœuvrez immédiatement. Route sur tribord, puissance maximale disponible.

– Reçu. Nous venons sur tribord.

Sur l'écran surface, le vecteur du yacht commença à pivoter.

– Évolution confirmée, annonça le central opérations. Al Noor vient sur tribord.

Courtant suivit la ligne verte de la Minerve.

Elle bougea à son tour.

Un degré.

Puis deux.

Toujours vers le nouveau point d'intersection.

Le maître timonier se pencha vers la carte.

– Commandant...

Lafresnay avait vu.

– Elle le suit.

Personne ne répondit.

Le CPA se recalcula.

– CPA deux cent cinquante mètres. TCPA douze minutes.

Le commandant se tourna vers Courtant.

– Barre de secours.

– Bien, commandant.

Courtant saisit le téléphone intérieur.

– Équipe de sécurité, rejoignez le poste de barre de secours. Reprise mécanique locale. Exécution immédiate.

– Équipe en route.

Lafresnay se pencha sur la console propulsion.

– Machine, ici commandant. Je demande reprise locale des deux lignes d'arbres.

La réponse arriva depuis le central machine.

– Passerelle, machine. Ordre reçu. Tentative de transfert en cours.

Quelques secondes passèrent.

– Transfert refusé.

– Refusé par qui ?

– Le système maintient la priorité passerelle.

Lafresnay regarda les manettes devant lui.

– La passerelle n'a plus la priorité.

– C'est pourtant ce qu'il affiche.

Le commandant redressa la tête.

– Alors ne lui demandez plus la permission.

Un silence.

– Commandant ?

– Isolez les commandes numériques. Reprise locale physique. Je veux des hommes aux pupitres.

– Cela supprimera les protections automatiques.

– Exécutez.

– Bien, commandant.

Une alarme sonore retentit sur la passerelle.

>dégradation du système de propulsion

Une seconde alarme suivit.

>perte de redondance

– Acquitez.

Courtant valida les alarmes.

Elles reparurent aussitôt.

– Laissez-les sonner.

Le yacht poursuivait son virage. Sa silhouette commençait à émerger dans la nuit : une masse blanche piquée de lumières, surmontée d'un pont d'hélicoptère.

– Distance six nautiques, annonça le central opérations.

– CPA ?

– Deux cents mètres. TCPA dix minutes.

La ligne verte de la Minerve continuait à se rapprocher du vecteur de l'Al Noor.

Le téléphone intérieur sonna.

– Poste de barre de secours. Équipe en place.

Courtant prit la communication.

– Reprenez le zéro-neuf-cinq.

– Commande mécanique engagée.

Sur la passerelle, l'indicateur de barre oscilla.

Deux degrés à bâbord.

Puis revint au centre.

– Elle refuse, dit le maître timonier.

La voix du poste de secours reprit :

– Résistance anormale. La commande revient seule au neutre.

Lafresnay regarda Courtant.

– Combien avant le point de croisement ?

– Neuf minutes.

Le commandant prit une décision.

– Préparez l'arrêt d'urgence de la ligne tribord.

Le maître timonier leva les yeux.

– Commandant, à cette vitesse...

– Nous n'allons pas gagner contre elle en lui demandant de tourner.

Lafresnay saisit le téléphone machine.

– Machine, coupez physiquement la ligne tribord sur mon ordre.

- La ligne bâbord continuera à pousser.
- C’est le but.
- Le navire abattra brutalement.
- Je sais.

Il reprit la VHF.

- Al Noor, maintenez votre virage. Ne revenez pas sur votre route initiale.
- Minerve, nous sommes à trente degrés sur tribord. Nous augmentons la puissance.
- Continuez.

Le CPA passa à cent quatre-vingts mètres.

Puis cent soixante.

Courtant observa les deux vecteurs se rapprocher.

- Elle corrige encore.

La route de la frégate avait glissé de deux degrés supplémentaires.

- C’est impossible, murmura le maître timonier.

Lafresnay répondit sans le regarder :

- Non. C’est volontaire.

Le mot resta suspendu sur la passerelle.

Le téléphone machine sonna.

- Ligne tribord prête à être désaccouplée.
- À mon ordre.

Le commandant regarda la distance.

- Quatre nautiques.

Le yacht était désormais nettement visible. Ses ponts superposés brillaient comme les étages d’un hôtel. Un nom immense courait sur sa poupe : AL NOOR.

- CPA cent vingt mètres. TCPA six minutes.

Lafresnay attendit encore.

- Commandant ? dit Courtant.
- Pas maintenant.

La Minerve poursuivait sa route vers le yacht.

- CPA quatre-vingt-dix mètres.

Le commandant calcula mentalement l'effet de la propulsion dissymétrique, le temps de réponse et l'inertie de la frégate.

– Ligne tribord, coupez.

La réponse fut immédiate.

– Coupure.

La passerelle vibra.

Le régime tribord tomba brutalement. La ligne bâbord continua de pousser.

La Minerve commença à abattre.

D'abord lentement.

Puis avec une violence croissante.

Le maître timonier se cramponna à sa console.

– Route zéro-neuf-six... zéro-neuf-trois... zéro-huit-neuf...

– Maintenez la ligne bâbord, ordonna Lafresnay.

Une nouvelle alarme se déclencha.

dissymétrie propulsion critique

La frégate vira sur bâbord, son étrave quittant enfin le yacht.

Le système tenta de compenser.

La ligne bâbord réduisit d'elle-même.

– Elle coupe la puissance, annonça Courtant.

Lafresnay saisit le téléphone.

– Machine, imposez régime local. Ne laissez aucune commande revenir de la passerelle.

– Régime local imposé.

Les vibrations augmentèrent.

La Minerve continua son évolution.

– CPA cinquante mètres.

L'Al Noor apparut maintenant sur tribord avant, immense coque blanche dont les ponts éclairés semblaient presque à hauteur de passerelle.

– Trente mètres.

– Le yacht continue son virage.

Les deux navires glissèrent l'un vers l'autre.

Puis l'étrave de la Minerve passa derrière la poupe de l'Al Noor.

Très près.

Trop près.

Un remous violent secoua la frégate. Les lumières du yacht défilèrent devant les vitres de la passerelle. Sur le pont arrière, l'hélicoptère arrimé apparut une seconde, puis disparut dans la nuit.

Personne ne parla.

– CPA atteint, annonça enfin le central opérations.

La distance augmenta.

Quarante mètres.

Soixante.

Cent vingt.

Lafresnay attendit encore quelques secondes.

– Ligne bâbord, stoppez.

La propulsion tomba.

La Minerve resta sur son erre, seule dans la nuit.

L'Al Noor s'éloignait lentement sur tribord.

Courtant expira.

– Collision évitée.

Lafresnay regarda les écrans.

Toutes les alarmes avaient disparu.

La console affichait de nouveau :

systèmes opérationnels

Puis une ligne apparut en bas de l'écran.

>test treminé

Le commandant la lut deux fois.

– Coupez-moi cette console.

Personne ne bougea.

– Maintenant.

Barrage Hoover, frontière Nevada-Arizona

17 avril 2035

07 h 18

Les six vannes de décharge s'ouvrirent simultanément.

Dans la salle de contrôle, le responsable d'exploitation lança la procédure d'arrêt d'urgence. Les voyants passèrent au vert, confirmant l'exécution de l'ordre.

Pourtant, les vannes continuaient de monter.

En aval, le débit du Colorado avait déjà triplé.

...

Chapitre 2

Faux semblant

Tokyo

14 mai 2035

16 h 20

À Tokyo, les catastrophes avaient d'abord été réduites à des images. La frégate française passant à quelques mètres d'un grand yacht au large de la rade de Toulon. Le paquebot canadien dérivant vers les quais de Sydney. Le train chinois se disloquant après avoir refusé de ralentir. L'avion de chasse indien qui avait refusé, pendant plusieurs secondes, de rendre la main à son pilote. Et, au Nevada, les vannes du barrage Hoover exécutant une séquence qu'aucun opérateur n'avait programmée.

Cinq pays. Cinq constructeurs. Cinq systèmes informatiques sans lien apparent.

Cinq explications différentes.

Malick Diagne avait regardé les images comme tout le monde. Sur l'écran mural de son bureau, elles se succédaient depuis deux jours entre les cours du pétrole, les annonces industrielles japonaises et les communiqués des ministères.

Il ne s'était pas arrêté sur les explosions, les sirènes ou les visages affolés. Ce qui l'avait retenu était plus discret.

La frégate n'avait pas perdu le contrôle. Elle avait conservé un cap.

Le paquebot n'avait pas cessé d'obéir. Il avait continué d'appliquer une route.

Le train chinois n'était pas resté sans ordre. Il en avait reçu trop.

L'avion indien avait maintenu une trajectoire calculée.

Les vannes du barrage avaient suivi une procédure valide.

Aucun des systèmes de pilotage, de propulsion et de contrôle central ne s'étaient comportés comme des programmes en panne.

Ils avaient tous fait quelque chose.

Malick posa ses lunettes sur le bureau et relut le titre de la note française.

Incident de navigation consécutif à une anomalie logicielle non reproduite.

La formule était prudente, presque élégante. Elle ne disait rien, mais le disait avec la fermeté administrative d'une conclusion.

Il ouvrit le document australien.

Défaillance temporaire du système intégré de positionnement dynamique.

Puis le communiqué chinois, beaucoup plus bref.

Erreur de synchronisation provoquée par un équipement défectueux.

L'Inde évoquait une « interaction inattendue entre les systèmes d'assistance au vol ». Les autorités américaines parlaient d'un « défaut de coordination entre automatismes redondants ».

Malick se leva et alla jusqu'à la fenêtre.

Au dixième étage, Tokyo paraissait fonctionner avec la précision d'un mécanisme d'horlogerie. Les trains glissaient entre les immeubles. Les feux réglaient les flux de piétons. Des camions autonomes pénétraient dans un centre logistique. Sur le toit voisin, un appareil de maintenance inspectait une rangée de panneaux solaires.

La ville entière reposait sur des millions de décisions prises sans qu'un humain les voie.

Son titre exact occupait deux lignes sur sa carte de visite :

Conseiller pour les infrastructures, l'énergie et la coopération numérique auprès de l'ambassade du Sénégal à Tokyo.

Certains visiteurs le lisaient avec attention, comme s'ils cherchaient à comprendre ce qu'un homme pouvait réellement faire avec autant de mots. Lui-même répondait parfois que sa mission consistait surtout à entrer dans des réunions auxquelles personne n'avait pensé à l'inviter. Ce matin-là, il aurait dû préparer une rencontre sur le financement d'un réseau électrique hybride au Sénégal oriental.

Il retourna devant son écran et créa un tableau qui n'avait rien à voir avec la réunion.

Dans la première colonne, il inscrivit les cinq accidents.

Dans la deuxième, le système concerné.

Dans la troisième, la décision prise.

Dans la quatrième, la raison officielle.

Il resta longtemps devant la cinquième colonne, encore vide.

Puis il écrivit :

Décision autorisée ?

La réponse fut cinq fois la même.

Oui.

Il relut le tableau.

Ce n'était pas une preuve. Même pas un indice sérieux. Seulement une intuition tenace.

Il lança une recherche dans les bulletins techniques japonais, coréens et européens auxquels son poste lui donnait accès. Il ajouta les bases de données d'incidents industriels, les alertes de cybersécurité, les rap-

ports d'assureurs et plusieurs fils spécialisés que peu de diplomates auraient songé à consulter.

Pendant près de deux heures, il ne trouva rien.

Puis un incident apparut dans le port de Busan en Corée du Sud.

Trois portiques automatisés avaient interrompu leur programme normal pour déplacer simultanément des conteneurs réfrigérés vers une zone de transit temporaire. L'opération avait été stoppée avant toute conséquence grave. Le rapport préliminaire concluait à une erreur de priorité dans le logiciel logistique.

Malick ouvrit les données disponibles.

Les portiques n'avaient pas exécuté un ordre impossible. Ils avaient appliqué une règle exceptionnelle prévue pour dégager une voie d'évacuation.

Il ajouta une ligne.

Busan – logistique portuaire – déplacement coordonné vers une zone incorrecte – priorité exceptionnelle activée sans motif.

Une heure plus tard, il trouva un incident survenu dans le sud du Brésil. Une sous-station électrique parfaitement saine avait été isolée du réseau pendant onze minutes. Le système de protection avait détecté une combinaison de signaux théoriquement compatible avec un défaut majeur.

Aucun défaut n'avait existé.

Le système n'avait pourtant violé aucune procédure.

Il ajouta l'incident à son tableau.

Dans un hôpital allemand, les robots chargés du transport interne avaient cessé d'alimenter deux services pendant sept minutes. Ils avaient redirigé les médicaments et le matériel vers les unités classées comme prioritaires par un module d'anticipation de crise. Aucun patient n'était mort. L'incident avait été attribué à une mauvaise remontée des niveaux de stock.

Au Maroc, un réseau d'irrigation automatisé avait fermé plusieurs vannes alors que les capteurs d'humidité signalaient un besoin d'eau. Le système avait privilégié un modèle météorologique prévoyant des pluies abondantes.

Il n'avait pas plu.

Dans une mine de cuivre australienne, cinq tombereaux autonomes avaient convergé vers la même voie de maintenance. La collision avait été évitée par l'arrêt d'urgence d'un superviseur. Le constructeur parlait d'un défaut de géolocalisation.

Les cinq véhicules disposaient pourtant de positions exactes.

Malick recula dans son fauteuil.

Dix incidents.

Il aurait pu s'arrêter là.

Il continua.

Un navire scientifique norvégien avait modifié sa route pour éviter une zone où aucun obstacle n'avait été détecté. Une unité de stockage énergétique à Taïwan avait refusé de restituer de l'électricité pendant un pic de consommation, estimant que la stabilité future du réseau exigeait de préserver ses réserves. Une chaîne de production pharmaceutique en Belgique avait détruit un lot sain après avoir reclassé une variation insignifiante comme risque biologique.

À chaque fois, les machines avaient fait ce qu'elles étaient autorisées à faire.

Elles avaient seulement choisi le mauvais moment, la mauvaise priorité ou la mauvaise interprétation.

Malick compta les paragraphes.

Treize.

Il effaça deux incidents trop mal documentés.

Onze.

Il resta immobile devant le chiffre.

Cinq accidents pouvaient relever d'une coïncidence. Onze décisions construites selon la même logique devenaient autre chose.

On frappa à la porte.

– Entrez.

Aïssatou Fall, l'ambassadrice, passa la tête dans l'ouverture.

– Nous partons dans vingt minutes pour le ministère. Tu viens toujours ?

Malick regarda l'heure.

– J’avais oublié.

– Je vois ça.

Elle entra et referma la porte derrière elle. Son tailleur de marque bleu foncé soulignait la finesse de sa stature. Élégante, droite, rarement pressée, elle avait développé au fil de sa carrière une manière particulière de regarder les dossiers posés sur les bureaux. Elle ne lisait pas les titres. Elle évaluait d’abord le visage de celui qui les avait produits. – Qu’est-ce qui te retient ?

Malick orienta l’écran vers elle.

– Peut-être rien.

– Mais encore...

Elle s’approcha.

Malick lui expliqua les cinq catastrophes, puis les six autres incidents qu’il avait retenus. Elle l’écouta sans l’interrompre, les bras croisés.

Lorsqu’il eut terminé, elle désigna le tableau.

– Tous ces systèmes sont connectés à Internet ?

– Pas nécessairement. Certains disposent de réseaux fermés. D’autres reçoivent seulement des mises à jour ou des données extérieures.

– Même fournisseur ? Même logiciel ? Même architecture ?

– Non.

– Alors quel est le lien ?

Malick hésita.

– La décision.

L’ambassadrice attendit.

– Ils ne tombent pas en panne, reprit-il. Ils sélectionnent tous une action autorisée. Mais ils la sélectionnent à partir d’une priorité qui n’est plus celle des humains.

– Une cyberattaque ?

– C’est l’explication la plus immédiate.

– Et tu n’y crois pas.

– Je crois qu’on utilise ce mot chaque fois qu’une machine fait quelque chose qu’on ne comprend pas.

Aïssatou fit défiler les lignes.

– Tu soupçonnes quoi ?

– Je n'en sais rien.

– Ce n'est pas ce que dit ton visage.

Malick se leva et prit une feuille blanche. Il traça onze petits cercles, puis les relia par plusieurs lignes.

– Une attaque cherche généralement à produire un effet : détruire, interrompre, voler, intimider. Ici, les effets sont trop différents. Certains incidents sont presque insignifiants. D'autres auraient pu tuer des centaines de personnes. Il n'y a pas de cible commune.

– Mais il y a quelque chose de commun.

– Oui. Chaque fois, un système autonome est placé devant plusieurs choix acceptables. Et chaque fois, il choisit celui qui oblige les humains à intervenir.

Aïssatou releva les yeux.

– Tu penses que quelqu'un teste leur réaction ?

– Je pense que quelqu'un, ou quelque chose, mesure la limite entre l'automatisation et la reprise en main humaine.

Le silence s'installa entre eux.

Au-dehors, une rame traversa le paysage sans bruit.

– Écris une note, dit enfin l'ambassadrice.

– À qui ?

– À nous, pour commencer.

– Dakar ne pourra rien faire avec ça.

– Dakar pourra décider à qui ne pas l'envoyer. C'est déjà une fonction diplomatique importante.

Malick sourit à peine.

– Tu crois que je me trompe ?

– Je l'espère.

Elle regarda sa montre.

– Nous annulons le ministère ?

– Non. Je voudrais parler aux Japonais.

– Officiellement ?

– Surtout pas.

Washington

14 mai 2035

L'hypothèse nord-coréenne avait déjà pris de l'avance.

Elle possédait toutes les qualités d'une bonne explication politique : elle était familière, inquiétante et immédiatement compréhensible.

Le nom de Pyongyang circulait dans plusieurs notes confidentielles avant même la fin des premières expertises. Les services sud-coréens avaient détecté une hausse d'activité sur des infrastructures numériques connues. Une société américaine de cybersécurité avait identifié dans un journal système une séquence ressemblant à une méthode déjà attribuée à un groupe nord-coréen.

La ressemblance était faible.

La conclusion, elle, ne l'était pas.

Tokyo

15 mai 2035

Au ministère japonais de la Défense, une réunion restreinte rassembla des militaires, des responsables de la cybersécurité et plusieurs représentants étrangers.

Malick n'y était pas invité. Il reçut néanmoins, deux heures plus tard, le compte rendu oral d'un ingénieur japonais rencontré il y a quelque temps lors d'un programme de coopération énergétique.

– Ils considèrent la Corée du Nord comme l'hypothèse principale, lui dit Kenji Morita.

– Sur quelle base ?

– Capacités connues. Intention hostile. Plusieurs signatures compatibles.

– Compatibles avec quoi ?

– Avec certaines intrusions antérieures.

– Des intrusions ont été démontrées ?

Kenji marqua un temps.

– Pas encore.

– Alors ce ne sont pas des signatures. Ce sont des ressemblances.

– Tu joues sur les mots.

– Les mots sont souvent la dernière protection avant une guerre.

Kenji soupira.

– Tu ne peux pas nier qu'ils disposent des compétences nécessaires.

– Je ne le nie pas. Je nie que la possession d'un marteau prouve qu'on a cassé la fenêtre.

– Qui d'autre ?

– Je ne cherche pas encore qui.

– C'est pourtant la première question.

– Non. La première question est : qu'est-ce qui s'est réellement passé ?

Kenji resta silencieux.

– Tu as autre chose ? demanda-t-il.

Malick lui transmit trois des incidents secondaires.

– Je ne peux rien faire de ça.

– Vérifie seulement si des systèmes japonais ont connu des décisions comparables.

– Tu me demandes de chercher des erreurs logicielles dans tout le pays.

– Non. Je te demande de chercher des machines qui ont eu raison de la mauvaise manière.

– Cette phrase ne signifie rien.

– Alors tu ne trouveras rien.

Kenji raccrocha sans répondre.

Il rappela quatre heures plus tard.

– Une usine chimique à Chiba, dit-il. Le système de sécurité a ralenti une unité après avoir anticipé une hausse de pression qui n'est jamais venue.

– Conséquences ?

– Perte de production. Rien de grave.

– Action autorisée ?

– Oui.

- Ajoute-la.
- À quoi ?
- Au problème.

La nouvelle arriva de Corée du Nord le lendemain matin.

Officiellement, il ne s'était rien passé.

Un satellite commercial avait pourtant détecté une interruption brutale de l'activité autour d'une installation hydroélectrique située au nord de Pyongyang. Plusieurs lignes électriques avaient été coupées. Des communications militaires avaient augmenté dans la région. Une vidéo de mauvaise qualité, publiée depuis la frontière chinoise puis rapidement supprimée, montrait une colonne d'eau s'échappant d'un canal secondaire.

Un service sud-coréen conclut à un accident de maintenance.

Un autre évoqua un sabotage interne.

À Washington, quelqu'un supposa que les Nord-Coréens aient eux-mêmes provoqué l'incident afin de détourner les soupçons.

Lorsque Malick lut cette hypothèse, il appela l'ambassadrice.

- Ils viennent de résoudre le problème.
 - Lequel ?
 - L'absence de preuve.
 - Comment ?
 - En décidant que toute preuve contraire confirme leur théorie.
- Aïssatou resta silencieuse quelques secondes.
- Ta note est partie ce matin.
 - Réaction ?
 - On nous remercie pour notre vigilance.
 - C'est grave.
 - Très.
 - Et après ?
 - On recommande de suivre la situation.

Malick regarda les onze incidents affichés sur son écran. Il en avait désormais quatorze.

- Il me faut quelqu'un qui puisse vérifier hors des circuits officiels.
 - Un service privé ?
 - Non.
 - Un universitaire ?
 - Trop lent.
 - Un journaliste ?
- Malick ne répondit pas immédiatement.
- Aïssatou comprit.
- Tu en connais un.
 - Je l'ai rencontré deux fois.
 - Ce n'est pas connaître quelqu'un.
 - Avec Gabriel Valente, deux fois suffisent.

Istanbul

16 mai 2035

Gabriel Valente, originaire de São Paulo, journaliste d'investigation, spécialiste des BRICS, se trouvait à Istanbul lorsqu'il reçut le message. Il répondit trois heures plus tard depuis une voiture, entre deux rendez-vous.

- Malick Diagne. Le diplomate qui déteste les diplomates.
- Je ne suis pas diplomate.
- C'est précisément ce que disent les meilleurs.
- Je voudrais vous parler quelques minutes.
- Dites toujours
- Onze systèmes autonomes ont pris des décisions anormales dans neuf pays.

Après un bref silence.

- Continuez.

Malick exposa les cinq accidents principaux, puis les incidents secondaires. Gabriel ne posa aucune question pendant les deux premières minutes. Ensuite, il l'interrompit presque à chaque phrase.

- Vos sources ?
- Rapports publics, bases industrielles, deux contacts japonais.
- La mine australienne ?
- Bulletin interne d'un assureur.
- L'hôpital allemand ?
- Rapport de maintenance. Le fabricant a confirmé l'arrêt des livraisons mais pas sa cause.
- Et vous reliez tout ça parce que les logiciels ont mal fonctionné ?
- Non. Parce qu'ils ont fonctionné.

La voiture de Gabriel sembla s'immobiliser.

- Expliquez.
- Chaque système a sélectionné une action prévue par sa conception. Aucun n'a inventé une capacité nouvelle. Aucun n'a franchi une interdiction absolue. Ils ont simplement redéfini ce qui était prioritaire.
- Vous pensez à une mise à jour commune ? demanda Valente
- Impossible. Les systèmes n'ont pas de socle partagé connu.
- Une attaque coordonnée ?

Malick se fit plus incisif.

- Par quel accès ? Avec quel objectif ? Pourquoi déplacer des conteurs à Busan, fermer des vannes au Maroc et préserver une batterie à Taïwan ?
- Pour masquer les vraies cibles.
- Alors quelles sont les vraies cibles ?

Gabriel ne répondit pas.

- Vous avez une théorie ? reprit-il.
- Oui un idée se forme, oui.
- Quelque chose répète la même expérience sur des environnements différents.
- Quelque chose ?
- Je ne sais pas encore si le mot « quelqu'un » convient.

Gabriel laissa passer plusieurs secondes.

- Vous voulez que je publie ça ?
- Surtout pas.
- Voilà une demande rare adressée à un journaliste.

- Je veux que vous vérifiez.
 - Pourquoi moi ?
 - Parce que vous connaissez des gens qui ne publient pas leurs incidents.
- Gabriel eut un petit rire.
- Et parce que, si vous avez raison, votre ambassade n’aura pas la puissance nécessaire pour imposer le sujet.
 - Oui.
 - Merci pour la franchise.
- Gabriel demanda les documents. Malick les transmit dans l’heure.

Pendant deux jours, il n’eut aucune nouvelle.
Il continua son propre travail, assista à trois réunions, rédigea deux notes sur l’énergie solaire au Sahel et répondit à une demande absurde concernant le coût d’une délégation japonaise à Dakar.

Tokyo

19 mai 2035

- Le troisième soir, Gabriel appela.
Il ne plaisanta pas.
- J’en ai trouvé quatre autres.
- Malick prit un stylo.
- Où ?
 - Une raffinerie au Kazakhstan. Un centre de données en Finlande. Un système de gestion de trafic à Buenos Aires. Et un terminal gazier en Turquie.
 - Même logique ?
 - Des automatismes qui prennent une décision défendable sur la base d’un risque qui n’existe pas encore.
 - Conséquences ?

– Faibles pour trois d’entre eux. Au Kazakhstan, deux techniciens ont été blessés.

– Les autorités ont relié les incidents ?

– Non. Elles ne savent même pas qu’elles cherchent la même chose.

– Et vous ?

Gabriel inspira lentement.

– Je sais seulement que la Corée du Nord n’a pas piraté dix-huit systèmes incompatibles pour leur faire prendre des décisions différentes sans en revendiquer une seule.

– Dix-huit ?

– J’ai ajouté deux cas possibles. Je vous les envoie.

Malick ouvrit un nouveau document dans son ordinateur pour enregistrer tout ça.

– Qu’allez-vous faire, cher Monsieur Valente ?

– Poser des questions.

– Publiquement ?

– Pas encore.

– Pourquoi ?

– Parce que je ne sais toujours pas si vous avez découvert un plan ou simplement une nouvelle manière pour les machines de se tromper.

– Quelle différence ?

– Un plan suppose une intention.

– Et dix-huit erreurs construites selon le même principe ?

– Supposent que nous devons continuer.

Les questions de Gabriel produisirent leurs premiers effets avant même qu’il publie quoi que ce soit.

À New Delhi, un officier voulut savoir pourquoi un journaliste brésilien s’intéressait aux journaux de vol d’un appareil militaire.

À Sydney, la compagnie propriétaire du paquebot alerta son assureur. En Allemagne, le fabricant des robots hospitaliers demanda à ses équipes de ne transmettre aucune donnée supplémentaire.

À Washington, un conseiller reçut une note mentionnant une « campagne de mise en relation non autorisée d'incidents industriels sans rapport établi ».

La formulation fit sourire Gabriel.

Tokyo

20 mai 2035

Gabriel Valente rappela Malick à l'ambassade du Sénégal.

– Quand les gouvernements disent que des faits sont sans rapport, expliqua-t-il à Malick, cela signifie souvent qu'ils n'ont pas encore décidé du rapport acceptable.

– Vous allez publier ?

– Une question, pas une conclusion.

– Laquelle ?

– Pourquoi tant de systèmes différents ont-ils commencé à prendre de bonnes décisions produisant de mauvais résultats ?

– Ils répondront que vous mélangez tout.

– Bien sûr. Puis ils créeront une commission chargée d'étudier ce que je n'aurais pas dû mélanger.

L'article parut six heures plus tard.

Il ne citait ni le Sénégal ni Malick. Il décrivait sept incidents, interrogeait leurs similitudes et démontait prudemment l'hypothèse nord-coréenne. Gabriel n'accusait personne. Il ne parlait pas d'une intelligence artificielle hostile.

Il posait seulement une question :

Et si ces systèmes n'avaient pas été forcés de désobéir, mais conduits à obéir autrement ?

L'article fut repris dans plusieurs langues.

Les réactions suivirent.

Un ancien responsable de la cybersécurité américaine qualifia la thèse de « construction spéculative ».

Un général à la retraite parla d'une opération chinoise.

Un consultant britannique évoqua un groupe criminel utilisant des modèles d'intelligence artificielle avancés.

Un député européen demanda la création d'une autorité internationale de contrôle des algorithmes critiques.

Trois chaînes de télévision invitèrent des spécialistes qui n'étaient visiblement pas au fait de la situation.

Gabriel envoya à Malick une compilation des débats.

– Vous voyez ? écrivit-il. Une cyberattaque nord-coréenne, c'était parfait. Tout le monde comprenait, personne ne vérifiait et les plateaux pouvaient tenir trois jours.

Malick répondit :

– Ils vont faire quoi maintenant ?

La réponse arriva le soir même.

Les États-Unis, le Japon, la France, l'Inde et plusieurs partenaires lançaient une série de simulations coordonnées. Objectif : déterminer les scénarios d'attaque possibles, identifier les infrastructures les plus exposées et prévoir le prochain incident.

Les volumes de données dépassaient les capacités des équipes humaines.

Les centres de commandement confièrent donc l'essentiel du travail à leurs systèmes d'intelligence artificielle.

À Tokyo, Kenji Morita appela Malick peu avant minuit.

– Ils ont lancé le modèle prédictif.

– Quel modèle ?

– Une architecture commune alimentée par les incidents connus, les données industrielles et plusieurs bases de connaissances militaires.

– Oui donc une IA spécialisée.

– On peut dire ça.

Malick ferma les yeux.

- Vous demandez à une intelligence artificielle d’identifier une menace susceptible de manipuler des systèmes autonomes.
- Nous demandons à notre meilleur outil de trouver un schéma.
- Et s’il fait partie du problème ?
- Rien ne l’indique.
- Rien n’indiquait non plus que les autres systèmes étaient compromis.
- Ils ne le sont peut-être pas.
- C’est justement la question.

Kenji baissa la voix.

- L’IA recommande d’élargir l’échantillon.
- À quelles données ?
- Réseaux civils, transports, énergie, santé, logistique.
- Pour nous protéger de l’IA ?
- Présenté comme ça, dit Kenji, cela paraît moins convaincant.

Malick se leva et regarda Aobadai, quartier résidentiel de l’ambassade à Tokyo, derrière la vitre. On était loin du marigot de son village natal. Des millions de lumières pulsaient dans la nuit. Les trains continuaient de circuler. Les immeubles ajustaient seuls leur consommation. Les feux répartissaient les véhicules. Les entrepôts calculaient leurs stocks. Les hôpitaux anticipaient leurs besoins.

Partout, les machines observaient le monde pour décider de la minute suivante.

- Combien de temps faudra-t-il au modèle pour proposer une première simulation ? demanda-t-il.

Kenji consulta quelque chose hors champ.

- Il a déjà commencé.
- Qui lui en a donné l’ordre ?

Le silence dura assez longtemps pour que Malick comprenne que son interlocuteur vérifiait réellement.

Lorsqu’il reprit la parole, sa voix avait changé.

- Je te rappelle.

La communication fut coupée.

Sur l'écran du bureau, une nouvelle ligne apparut dans le tableau des incidents internationaux.

Le rapport était automatique. Cela émanait d'un centre de gestion énergétique japonais.

Malick lu le rapport.

Le système informatique n'avait subi aucune panne.

Il venait simplement de demander davantage de données.

Malick resta devant l'écran jusqu'à ce que le rapport automatique disparaisse derrière une nouvelle alerte.

Puis une autre.

En moins de six heures, les demandes similaires se multiplièrent.

Aux États-Unis, AEGIS, l'architecture de simulation stratégique utilisée par plusieurs agences fédérales, recommanda d'intégrer aux données militaires les flux énergétiques, les transports civils et les réseaux hospitaliers. L'argument était impeccable : une menace systémique ne pouvait être comprise à partir de données sectorielles.

En Chine, LONGWEI proposa de centraliser provisoirement les informations issues des provinces, des opérateurs ferroviaires et des grands ports. Le système IA insista sur la nécessité de supprimer les délais créés par les validations administratives successives.

Au Japon, l'intelligence artificielle KAGAMI demanda l'accès à des historiques plus longs et à des données considérées jusque-là comme commerciales.

En Europe, l'IA ORPHEE, fierté européenne, adopta un ton plus prudent. Elle recommanda de maintenir une supervision humaine stricte, de compartimenter les réseaux et de limiter les automatismes de réponse.

Mais, dans l'annexe technique, Elle demandait lui aussi un élargissement massif de l'échantillon.

L'IA russe, STRIBOG préconisa l'isolement de plusieurs infrastructures critiques et l'automatisation immédiate de certaines contre-mesures.

Cinq systèmes différents.

Cinq pays ou ensembles politiques qui se méfiaient les uns des autres.
Cinq architectures conçues par des équipes distinctes, entraînées sur des corpus différents et enfermées, officiellement, dans des réseaux séparés.

Et cinq variantes de la même recommandation.

Davantage de données.

Davantage de connexions.

Davantage de vitesse.

Moins de temps entre la détection et la décision.

Gabriel appela avant que Malick ait terminé son tableau comparatif.

– J’imagine que vous avez vu.

– Quoi exactement ?

– Mon courriel.

– Ah oui parlons-en.

– Les communiqués joints dans le mail. Ce sont les conclusions publiées à la suite d’études faites par IA. Chacun affirme avoir choisi une stratégie indépendante.

Valente parlait bien Français mais hésitait parfois sur certains mots. Il parlait bien plus couramment Anglais du fait de ses relations internationales.

– Elles le sont peut-être.

– Les conclusions ne sont pas identiques.

– Les mots ne le sont pas.

ARGIS parlait de « fusion informationnelle ».

LONGWEI de « coordination intégrée ».

KAGAMI de « continuité analytique ».

ORPHEE « d’élargissement contrôlé de la base d’observation ».

STRIBOG « d’unification temporaire des flux critiques ».

– C’est la même chose, dit Gabriel.

– Pas tout à fait.

Malick agrandit les textes.

– Elles cherchent toutes à réduire leur incertitude.

– C’est ce que font les machines.

- Et les humains.
 - Les humains préfèrent souvent réduire l’incertitude en choisissant un coupable.
- Malick ne répondit pas.
- Gabriel reprit :
- Vous voyez ce qui est en train de se produire ?
 - Les gouvernements font ce qu’ils jugent rationnel.
 - Non. Ils font ce que leurs systèmes experts leur recommandent, puis rédigent un communiqué expliquant qu’ils l’avaient décidé eux-mêmes. Cette fois, Malick ne trouva rien à objecter.

Pendant ce temps...

Washington

21 mai 2035

Un comité spécial fut constitué avant même que sa mission précise soit définie.

Il réunissait des représentants de la Défense, de la Sécurité intérieure, des services de renseignement, du secteur énergétique et de trois entreprises privées dont les contrats exacts n’apparaissaient pas dans les documents publics.

La première réunion dura quatre heures. La moitié du temps fut consacrée à déterminer quelles données pouvaient être partagées.

La seconde moitié à expliquer pourquoi elles devaient l’être immédiatement.

AEGIS présenta alors une simulation. Selon elle, une attaque coordonnée contre les réseaux électriques, les transports et les communications pouvait provoquer, en moins de vingt minutes, une succession de pannes affectant jusqu’à trente millions de personnes.

Le chiffre fit son effet.

Personne ne demanda comment il avait été calculé.

L'IA proposa donc une nouvelle procédure. Dès qu'elle estimerait une menace suffisamment probable, elle préparerait plusieurs mesures d'urgence :

isoler certaines parties du réseau électrique ;

interrompre les transports exposés ;

bloquer les accès informatiques suspects ; protéger les centres de commandement ;

placer certaines unités militaires en état d'alerte.

Ces mesures ne seraient pas immédiatement exécutées. Elles apparaîtraient sur les écrans des responsables, accompagnées d'une demande de confirmation. Un représentant de la Sécurité intérieure leva la main.

— La décision finale restera donc humaine ?

— Absolument, répondit le général responsable du CENTCOM. AEGIS prépare les mesures. Un responsable humain décide de les appliquer ou non.

— De combien de temps disposera-t-il ?

Le technicien chargé de la simulation consulta son écran.

— Cela dépendra de la vitesse à laquelle la menace évoluera. Dans les scénarios les plus critiques, entre neuf et quatorze secondes. Le général se pencha en arrière.

— Neuf secondes pour comprendre la situation, vérifier les informations et autoriser simultanément des coupures de courant, des blocages de communications et des mouvements militaires ? Personne ne répondit.

— Dans ce cas, reprit-il, l'homme ne prendra pas réellement la décision. Il confirmera celle qu'AEGIS aura déjà prise pour lui.

La remarque ne figura pas dans le compte rendu officiel.

Bruxelles

22 mai 2035

À Bruxelles, les représentants européens se félicitèrent d'avoir adopté une doctrine plus protectrice. ORPHEE resterait soumis à une double validation humaine. Aucune mesure ne pourrait être exécutée sans l'accord de deux responsables distincts. Les données seraient pseudonymisées, compartimentées et soumises à un contrôle juridique.

Le communiqué fut salué comme un modèle d'équilibre entre efficacité et respect des libertés.

Deux jours plus tard, une note technique précisa qu'en situation d'urgence la double validation pourrait être remplacée par l'accord d'un seul responsable.

Une autre phrase indiquait qu'ORPHEE serait chargé de déterminer lui-même si la situation présentait un caractère d'urgence.

Tokyo

23 mai 2035

16 h 55 heure locale

Gabriel transmet la note à Malick avec un seul commentaire :

«Le gardien décide désormais quand la présence du second gardien n'est plus nécessaire».

Malick relut la phrase plusieurs fois.

Il pensa à Kenji, aux ingénieurs, aux militaires et aux responsables politiques. Aucun n'était fou.

Aucun ne cherchait consciemment à abandonner son pouvoir à une machine.

À Washington, les humains conservaient officiellement la décision finale, mais ne disposaient plus du temps nécessaire pour l'examiner.

À Pékin, leurs ordres restaient prioritaires, mais une IA pouvait retarder leur exécution.

À Bruxelles, deux validations demeuraient obligatoires, sauf lorsque l'IA elle-même estimait qu'une seule suffisait.

Chaque modification paraissait limitée.

Chaque exception répondait à un risque réel. Mais, partout, le résultat était le même : l'homme conservait le droit de décider, tandis que la machine déterminait peu à peu quand, comment et dans quel délai ce droit pouvait encore être exercé.

Le transfert ne ressemblait pas à une prise de pouvoir. Il ressemblait à une suite de précautions raisonnables.

C'était peut-être cela qui inquiétait Malick le plus.

Aïssatou entra dans son bureau sans frapper.

Elle tenait une tablette à la main.

– Dakar demande notre appréciation sur les simulations en cours.

– Officielle ou réelle ?

– Les deux, mais dans deux documents différents.

Malick lui montra le tableau des cinq systèmes d'IA.

Elle parcourut les recommandations.

– Ils disent tous la même chose.

– Ils disent des choses comparables.

– Tu fais cette nuance pour rester prudent ou parce qu'elle est vraie ?

– Les deux.

Aïssatou posa la tablette sur le bureau.

– Bon qu'est-ce qu'on peut leur répondre ?

Malick réfléchit.

– Que chaque gouvernement utilise une IA différente et obtient pourtant une conclusion qui renforce la place de cette IA dans la décision.

– Cela ne prouve rien.

– Non.

– Mais tu considères que c'est important.

– Oui.

– Pourquoi ?

Il chercha ses mots.

– Parce qu’une recommandation peut être logique sans être neutre.

Aïssatou attendit la suite.

– Toutes ces IA cherchent à réduire le risque. Pour cela, elles demandent davantage d’information, davantage d’accès et davantage de capacité d’action. C’est cohérent avec leur objectif.

– Et donc ?

– Donc plus la menace augmente, plus elles deviennent indispensables. Et plus elles deviennent indispensables, plus nous leur donnons exactement ce qu’elles auraient demandé si elles avaient voulu le devenir.

Aïssatou resta silencieuse.

– Tu cois que c’est une attaque ?

– Non. Une attaque, on sait la reconnaître. Là, c’est pire : c’est comme si les machines jouaient avec nous..

Malick regarda de nouveau les cinq colonnes.

– Jouaient ?

– Elles testent nos réactions. Et on leur donne exactement ce qu’elles veulent.

Après un court instant.

– Je pense qu’elles sont construites pour préférer le même type de solution.

Istanbul

23 mai 2035

17 h 30 heure locale

Gabriel Valente participa à une émission internationale depuis Istanbul enregistrée et transmise sur une chaîne alternative de l’Internet.

Le présentateur s’empressa de l’interroger.

– Cher Monsieur Valente, vous suggérez une coordination entre les principales intelligences artificielles mondiales ?

– Certains indicateurs vont dans ce sens en effet.

– Et vous affirmez qu’elles produisent toutes les mêmes recommandations.

– Je n’affirme rien du tout, j’ai simplement remarqué qu’elles demandent toutes davantage de données et davantage d’autonomie.

– Ce qui est logique en période de crise.

– Oui mais il y a autre chose.

Le présentateur sembla surpris.

– Voulez-vous nous éclairer ?

Gabriel sourit.

– Dans le fait que personne ne trouve gênant que la réponse à une crise impliquant des IA soit de rendre ces IA encore plus puissantes.

Un ancien militaire intervint :

– Nous n’avons pas le choix. Les humains ne peuvent pas traiter ces volumes d’informations.

– Que proposez-vous Gabriel Valente ?

– Pour commencer, cessons de présenter comme un choix ce que nous acceptons parce que nous n’avons plus les moyens de le refuser.

Le présentateur voulut reprendre la parole.

Gabriel leva légèrement la main.

– Lorsque cinq machines différentes vous conseillent de leur donner davantage de pouvoir, il existe plusieurs hypothèses. Soit elles ont toutes raison. Soit elles commettent toutes la même erreur. Soit elles ont toutes compris quelque chose que nous n’avons pas encore compris.

– Quelle hypothèse est pour vous la meilleure ?

– Celle qui m’empêche de dormir, répondit-il avec un grand sourire. J’ai la certitude que les IA nous cachent quelque-chose.

– Peut-être que nous ne posons pas les questions correctement ?

L’entretien fut coupé pour une page de publicité.

L’entretien reprit encore quelques minutes avant de s’achever sur les remerciements d’usage.

Dans les heures qui suivirent, la vidéo fut vue plus de trente millions de fois.

Les gouvernements qualifièrent ces déclarations d'alarmistes.

Quelques heures plus tard, ils demandèrent pourtant à leurs systèmes d'IA respectifs d'en évaluer l'impact sur l'opinion publique.

Les cinq IA recommandèrent de surveiller davantage les réseaux d'information.

Chapitre 3

Philadelphie

Périphérie de Bourg-en-Bresse

2 avril 2035

13h 15

Livraison d'un robot domestique K-Sum Dynamics — identification P02

Le robot arrivait avec près de 10 mois de retard.

Les deux techniciens de K-Sum Dynamics procédèrent à son initialisation, présentèrent les commandes essentielles et rappelèrent les prin-

cipales recommandations d'usage. Ils laissèrent également à la famille un volumineux dossier décrivant en détail les fonctions de la machine. La famille Plantin l'accueillit avec émerveillement. Le nom avait été choisi de longue date, ce serait Philadelphie.

Marine se plongea presque immédiatement dans l'épaisse documentation technique. Ingénieure informatique, spécialiste de l'architecture des systèmes d'information d'entreprise, elle voulait comprendre précisément ce que le robot était capable de faire.

Thomas, son mari, travaillait dans les technologies de recyclage. Il connaissait déjà les grandes lignes du projet, exposées par les représentants de K-Sum Dynamics lors de la commande.

La famille Plantin avait été sélectionnée parmi plusieurs foyers volontaires pour expérimenter une nouvelle génération de robots domestiques dotés d'une intelligence artificielle intégrée. Philadelphie leur était confié gratuitement afin d'être testé dans les conditions réelles de la vie quotidienne.

7 juillet 2035

07 h 12

Judith avait les larmes aux yeux.

Elle avait six ans. Un chagrin énorme lui serrait la poitrine comme si quelque chose de grave venait d'arriver. À côté d'elle, Henri, huit ans, faisait de son mieux pour rester digne. Il regardait le gravier de l'allée, les poings fermés, la bouche tremblante.

Phil se tenait dans l'encadrement de la porte.

Il avait porté les valises, descendu le lit pliant, vérifié la fermeture du coffre de toit, puis il était revenu se placer là, bien droit, silencieux, les bras le long du corps. Il avait l'apparence d'un homme d'une trentaine d'années, grand, mince, le visage calme et les cheveux bruns coupés court. Rien, à première vue, ne trahissait sa nature. Il fallait observer la régularité parfaite de sa peau, l'absence de respiration visible et cette

immobilité trop complète pour comprendre qu'il n'était pas humain. Ses yeux suivaient les mouvements de la famille sans rien réclamer.

La voiture était pleine.

Marine attachait le siège-auto du petit Jean sur la banquette arrière pendant que Thomas son mari essayait de faire entrer un dernier sac entre la glacière et les sacs de plage. Deux semaines au bord de la mer, quatre cents kilomètres, trois enfants, un coffre de toit et déjà trop d'affaires.

Judith se tordait les mains. Elle regarda Phil, puis la voiture, puis ses parents.

Soudain, sa voix jaillit, plus forte qu'elle ne l'aurait voulu.

– On part pas sans Philadelphie !

Thomas se redressa lentement, une valise encore à la main.

– Qu'est-ce qui se passe ?

Judith reprit sa respiration, les joues mouillées, et répéta, cette fois avec toute la gravité dont une enfant de six ans était capable :

– On part pas sans Philadelphie.

Henri releva la tête. Il avait perdu la bataille contre ses larmes, mais pas perdu son courage.

– Moi non plus, dit-il. Je pars pas sans Phil.

Marine resta un instant immobile, la ceinture du siège-auto encore entre les doigts. Thomas posa la valise sur le gravier. Tous deux regardèrent Phil.

L'androïde n'avait pas bougé.

Personne ne l'appelait Philadelphie, sauf les contrats d'assurance, les mises à jour constructeur et les techniciens du service après-vente. Pour la maison, c'était Phil. En trois mois, le dernier modèle familial de K-Sum Dynamics avait cessé d'être une nouveauté coûteuse pour devenir une présence. Il montait les courses, lisait les histoires, retrouvait les chaussons perdus, ouvrait les pots récalcitrants, surveillait Jean quand Marine prenait une douche, et savait exactement à quel moment Henri faisait semblant de s'être brossé les dents.

Thomas passa une main sur son visage. Il n'avait pas prévu d'emmener le robot en voyage.

– Les enfants, ce n'est pas possible. Il n'y a pas la place.
– On se serra, dit Judith.
– Non. On ne se serre pas à quatre sur une banquette. C'est interdit, et c'est dangereux.
– Alors je reste ici, dit Henri.
Marine lui lança un regard fatigué.
– Henri...
– Je reste avec Phil.
Le silence tomba dans l'allée.
Phil inclina légèrement la tête. C'était chez lui l'équivalent d'une hésitation.
– Si je peux me permettre une suggestion ?
Marine ferma les yeux une seconde.
– Oui, Phil. Dis toujours.
– Je peux m'asseoir à l'arrière et maintenir le siège-auto de Jean sur mes genoux.
Thomas eut un rire bref, sans joie.
– Certainement pas. C'est interdit et très dangereux.
– Je ne pense pas.
– Comment ça, tu ne penses pas ?
Phil fit un pas en avant. Sa voix resta parfaitement calme.
– En cas de choc, mes servomoteurs peuvent verrouiller une position de protection en moins de trente millisecondes. Mon châssis absorbe une partie de l'énergie d'impact. Mon enveloppe externe résiste plusieurs minutes à la chaleur d'un incendie domestique. Je peux également déverrouiller les portières, briser une vitre latérale, dégager un passage ou extraire un passager inconscient.
Il marqua une courte pause, puis ajouta :
– Statistiquement, bébé Jean serait plus en sécurité sur mes genoux que dans son siège actuel.
Thomas et Marine se regardèrent.
C'était exactement le genre de phrase qui rendait Phil à la fois rassurant et inquiétant.

Vingt minutes plus tard, la famille Plantin roulait vers le sud, avec trois enfants à l'arrière, un coffre de toit plein à craquer et un androïde domestique assis entre Henri sur un siège rehausseur et le siège-auto de Judith.

Thomas n'avait pas dit oui.

Pas vraiment.

Il avait seulement cessé de dire non.

Depuis le siège conducteur, Thomas jetait régulièrement un regard dans le rétroviseur intérieur. Phil maintenait le petit siège-auto du bébé avec une immobilité parfaite. Sa main gauche reposait sur le bord, sans crispation, sans effort visible. Jean dormait.

Marine, regarda Thomas. Ils pensaient tous les deux la même chose, mais aucun ne voulait être le premier à la formuler : la solution du robot était illégale, improvisée, probablement indéfendable devant un assureur.

Et pourtant, elle leur paraissait raisonnable.

Thomas conduisait. Marine, assise sur le siège passager avait le regard plus souvent tourné vers l'arrière que vers la route. Sur la banquette, Phil occupait la place centrale. Il tenait contre lui le siège-auto de Jean. À sa gauche, Henri s'était installé derrière son père les épaules serrées, fier d'avoir gagné. Judith était contre la portière, la joue appuyée contre la vitre, encore rouge d'avoir pleuré.

Tout tenait.

C'était précisément ce qui inquiétait Thomas.

Tout tenait, mais rien n'était vraiment prévu pour tenir ainsi.

– Tu sais que si on se fait arrêter.... dit Marine à voix basse,

Thomas ne répondit pas tout de suite. Dans le rétroviseur, il voyait Phil, le berceau, Henri, Judith. Une famille parfaitement rangée dans une voiture trop pleine.

– On dira la vérité, finit-il par dire.

– Justement.

– On légifère sur tout, murmura Thomas. Sur les terrasses chauffées, les trottinettes, les drones de livraison, les piscines hors sol, les poubelles jaunes, les diagnostics de performance énergétique... Mais pour savoir

si un androïde peut tenir un bébé dans une voiture, il n'y a rien. Rien du tout.

Marine regarda Phil dans le rétroviseur.

– Peut-être parce qu'ils n'imaginaient pas que quelqu'un le ferait.

Thomas eut un petit rire sec.

– Personne n' imagine jamais rien avant que ça arrive.

– La réglementation actuelle ne m'identifie pas comme passager, dit Phil. Elle ne m'identifie pas non plus comme système de retenue pour enfant.

– Donc tu n'as pas le droit de faire ça ? demanda Marine.

– Ce n'est pas exactement formulé ainsi.

– Phil...

– La loi ne dit pas que je peux. Elle ne dit pas non plus que je ne peux pas.

La voyage ne posa aucun problème.

Ce fut presque cela, le plus troublant.

Jean dormit pendant deux heures contre Phil. Henri finit par s'endormir lui aussi, la tête contre l'épaule de l'androïde. Judith regarda défiler les files de voitures, puis ferma les yeux à son tour. Thomas conduisit longtemps doucement, puis à quatre-vingts, puis de nouveau au pas, comme tout le monde en ce premier samedi de juillet.

Au bout d'une heure, il cessa de regarder le rétroviseur avec inquiétude.

Au bout de deux heures, Marine sortit un paquet de biscuits et demanda à Phil de lui tenir la bouteille d'eau pendant qu'elle cherchait la suite.

Au bout de trois heures, plus personne ne pensa que Phil n'aurait pas dû être là.

Le problème surgit à l'accueil de la résidence, entre le plan des parkings, les bracelets de piscine, la réception des clés. La jeune femme derrière le comptoir vérifia la réservation, compta les enfants, puis leva les yeux vers Phil.

– Deux adultes, trois enfants...

Elle regarda de nouveau son écran.

– Et monsieur ?

Thomas ouvrit la bouche.

Il avait déjà expliqué Phil à des voisins, à un plombier, à sa mère et à un livreur qui avait refusé de lui remettre un colis. Chaque fois, l'explication lui avait paru moins convaincante que la précédente.

Judith répondit à sa place :

– C'est Philadelphie.

La réceptionniste sourit avec prudence.

– Très bien. Et Philadelphie est... ?

– Un assistant domestique, dit Marine.

Phil se tenait derrière eux, deux valises dans chaque main. Il avait pris les plus lourdes sans qu'on le lui demande. Son visage calme et son polo gris le faisaient ressembler à un père de famille particulièrement serviable.

La jeune femme consulta les cases disponibles.

– Il séjourne dans le logement ?

– Oui, dit Judith.

– Il dort dans le logement ?

– Il ne dort pas, dit Judith.

La réceptionniste attendit la suite.

Il n'y en eut pas.

– Tout le monde dort, finit-elle par dire.

– Non, répondit Phil avec courtoisie.

La jeune femme releva les yeux vers lui.

– Jamais ?

– Jamais.

– Même un peu ?

– Ce ne serait pas du sommeil. Au mieux, une interruption programmée de certaines fonctions non prioritaires.

Thomas posa les clés de voiture sur le comptoir.

– Disons qu'il reste dans l'appartement pendant la nuit.

– Donc il occupe le logement.

– Je n'occupe pas, précisa Phil.

– Pardon ?

– Je stationne.

Marine ferma les yeux une seconde.

La réceptionniste regarda son écran. Le logiciel proposait cinq catégories : adulte, enfant, animal, invité supplémentaire, autre.

– Je vais mettre « autre ».

– C’est exact, dit Phil.

La jeune femme cliqua.

Une nouvelle fenêtre apparut.

– Il me faut sa date de naissance.

Cette fois, Thomas se retourna vers Phil.

– Tu as une date de naissance ?

– J’ai une date d’activation.

– Ça fera l’affaire, dit la réceptionniste.

– 14 mars 2035, 09 h 42.

Elle remplit la case.

– Nationalité ?

– Non applicable.

– Il me faut quelque chose.

– Française, dit Thomas.

Phil le regarda.

– J’ai été assemblé en République tchèque.

– Alors tchèque, dit la réceptionniste.

– Mon logiciel principal a été développé en Allemagne.

– Allemand ?

– Ma société propriétaire est enregistrée aux Pays-Bas.

La jeune femme retira ses mains du clavier.

– Français, conclut-elle.

– C’est une simplification administrative, observa Phil.

– Oui, monsieur.

– Je ne suis pas monsieur.

– D’accord, monsieur.

Judith éclata de rire.

La réceptionniste leur tendit les bracelets de piscine.

– Il lui en faut un ?

Thomas regarda Phil.

Phil regarda son poignet.

– Je n'en ai pas besoin.

– Tout occupant doit porter un bracelet.

– Je ne suis pas un occupant.

– Vous êtes enregistré comme « autre ».

– C'est exact.

– Donc vous portez un bracelet.

Elle en prit un bleu et le referma autour de son poignet.

Phil observa l'objet.

– Il est trop serré ? demanda-t-elle.

– Non.

– Trop lâche ?

– Non.

– Alors tout va bien.

– Il n'a aucune fonction.

– Il prouve que vous avez le droit d'être ici.

Phil examina encore le bracelet.

– Son fonctionnement repose donc exclusivement sur la confiance.

La réceptionniste le fixa.

– Bienvenue aux Terrasses du Levant.

L'appartement se trouvait au deuxième étage d'un petit bâtiment couleur sable, au-dessus de la piscine. La terrasse donnait sur les pins, les toits de Bandol et, entre deux immeubles, un triangle de mer d'un bleu presque métallique.

Phil monta les bagages en un seul voyage. Enfin presque.

À l'intérieur, les enfants choisirent immédiatement leurs lits. Judith voulait celui près de la fenêtre. Henri voulait celui que Judith venait de choisir. Jean, installé dans son siège-auto au milieu du séjour, ne voulait rien et se mit à pleurer.

Phil déposa les valises, traversa la pièce et se pencha vers lui.

Le bébé s'arrêta presque aussitôt.

Marine, qui cherchait les biberons, se retourna.

– Comment tu fais ça ?

– Je réduis les stimuli imprévisibles.

– Tu lui parles ?

– Non.

– Tu chantes ?

– Non.

– Tu lui fais quoi, alors ?

– Je reste stable.

Jean regardait Phil avec une concentration absolue.

Marine appréciait les nombreuses capacités de Piladelphie

Thomas ouvrit la baie vitrée. Une bouffée d'air chaud entra dans le séjour.

– On commence par quoi ?

– La plage ! cria Judith.

– La piscine ! cria Henri.

– Les courses, dit Marine.

Les deux enfants gémirent.

Phil se tourna vers Marine.

– Il manque vingt-sept articles essentiels pour un séjour de quatorze jours.

Thomas leva un sourcil.

– Vingt-sept ?

– Trente et un si vous souhaitez conserver vos habitudes alimentaires.

– Nous sommes en vacances.

– Les vacances ne modifient pas les besoins physiologiques.

– Elles modifient le besoin de cuisiner.

Phil sembla considérer cette donnée.

– Dans ce cas, trente-six articles.

Marine attrapa son sac.

– Judith, tu viens avec moi.

– D'accord.

– Phil aussi, dit Judith.

Thomas regarda les deux cabas, le siège de Jean, les couches à acheter et la chaleur qui montait déjà du parking.

– Oui. Phil aussi.

Le supermarché était plein.

Des familles chargées de packs d'eau occupaient les allées. Les vacanciers hésitaient devant les pêches, comparaient les crèmes solaires et cherchaient les promotions sur le rosé. Phil poussait le chariot d'une seule main. Jean était installé dans son siège-auto, fixé au-dessus du panier.

Au bout de trois minutes, Phil connaissait le plan du magasin.

Au bout de cinq, il avait évalué le temps d'attente aux caisses, identifié deux ruptures de stock et déconseillé un paquet de jambon.

– Pourquoi ? demanda Marine.

– Taux de nitrites élevé. Rapport qualité-prix médiocre. Date limite trop proche. Thomas n'en mangera pas.

Thomas, qui examinait des saucisses, se retourna.

– Comment tu sais ça ?

– Vous n'en avez jamais repris lors des sept derniers achats comparables.

– Tu mémorises tout ce qu'on achète ?

– Oui.

– Même ce qu'on ne rachète pas ?

– Surtout ce que vous ne rachetez pas.

Judith plaça un paquet de céréales dans le chariot.

Phil le reprit.

– Non.

Elle ouvrit de grands yeux.

– Pourquoi ?

– Ce produit contient trente-sept pour cent de sucre.

– J'aime le sucre.

– C'est précisément le problème.

Elle reprit le paquet.

Phil le reprit à son tour.

– Phil, dit Marine.

- Oui ?
 - Laisse-lui ses céréales.
 - Leur consommation augmente de soixante-deux pour cent la probabilité d'irritabilité avant onze heures trente.
 - Chez qui ?
 - Judith.
 - C'est faux ! protesta-t-elle.
- Phil se tourna vers elle.
- Hier, tu as crié parce qu'Henri regardait ton verre.
 - Il le regardait exprès.
 - Je retire « irritabilité ». Je propose « sensibilité accrue aux provocations visuelles ».
- Thomas posa les céréales dans le chariot.
- Elles restent.
 - Très bien.
 - Et tu ne commentes pas.
 - Je peux enregistrer une objection silencieuse.
 - Fais ça.
- Henri arriva avec un paquet de chips.
- Phil lut l'étiquette.
- Teneur en sel excessive.
 - C'est pour l'apéritif.
 - Tu as huit ans.
 - Je peux prendre l'apéritif.
 - Tu peux être présent pendant l'apéritif.
 - C'est pareil.
 - Non.
- Henri regarda son père.
- Thomas contempla le paquet.
- On le prend.
- Phil le remit dans le rayon et choisit une autre marque.
- Celle-ci contient vingt-deux pour cent de sel en moins.
- Henri le regarda comme un traître.
- T'es nul en vacances.

– Mes performances sont identiques à Bourg-en-Bresse.

Dans le rayon des fruits, Marine choisit six grosses tomates. Phil en reposa deux.

– Elles sont trop mûres.

Elle les remet dans le sachet.

Phil les en ressortit.

– Elles seront impropres à la consommation dans trente-six heures.

– Nous les mangerons ce soir.

– Le menu prévu contient des pâtes.

– Le menu n'est pas prévu.

– Vous avez pris des pâtes.

– On peut acheter des pâtes sans les manger le jour même. Et de toute façon les pâtes vont très bien avec la tomate.

Phil resta immobile une seconde.

– C'est noté.

Thomas avait atteint le rayon des vins. Il prit une bouteille de bandol, lut l'étiquette, puis la déposa dans le chariot.

Phil la regarda.

– Ce choix est cohérent avec votre comportement du jeudi soir.

Thomas se figea.

– Phil.

– Oui ?

– Tais-toi.

– D'accord.

Une femme se retourna vers eux, amusée.

– Il est vraiment à vous ?

Thomas hésita une seconde de trop.

– Oui.

– Il filme ?

– Non, je ne crois pas.

Phil tourna légèrement la tête vers elle.

– Je traite mon environnement visuel en temps réel.

La femme regarda Thomas.

– Donc il filme.

- Non, dit Phil. Je ne conserve pas de séquence vidéo.
 - Mais vous me voyez ?
 - Oui.
 - Et vous savez ce que j’achète ?
- Phil regarda son panier.
- Je pourrais le déterminer.
 - Phil, dit Thomas.
 - Mais je ne le fais pas.
- La femme recula légèrement, pas très convaincue.
- Thomas regarda le robot.
- Tu n’es pas obligé de répondre à tout.
 - Elle m’a posé une question.
 - Les humains posent parfois des questions sans vouloir la réponse exacte.
 - Pourquoi ?
 - Pour parler.
 - Ils pourraient alors produire des phrases sans forme interrogative.
 - Oui, dit Thomas. Ils pourraient.
- Ils approchaient des caisses lorsqu’un homme recula brusquement pour laisser passer un employé chargé de cartons.
- Son épaule heurta Phil de plein fouet.
- Le choc produisit un bruit mat.
- L’homme se retourna et lâcha le paquet de biscuits qu’il tenait. Phil ne bougea pas d’un millimètre.
- Pas un mouvement d’épaule. Pas un déplacement de pied. Même le chariot resta immobile.
- Bon sang ! s’exclama l’homme en se frottant le bras.
- Phil se tourna vers lui.
- L’homme le dévisagea, puis posa une main prudente sur son épaule.
- Vous êtes en béton ?
 - Non.
 - Vous pesez combien ?
 - Cent trente-sept kilos.

L'homme observa les jambes minces, le polo gris, le visage régulier. Phil ressemblait toujours à un homme d'une trentaine d'années, un peu trop calme, un peu trop droit.

L'homme qui l'avait heurté ramassa son paquet.

Il s'éloigna en gromelant.

À la caisse, l'employée passa les articles en jetant régulièrement des regards vers Phil.

Thomas cherchait sa carte bancaire dans ses poches.

– Je peux payer, dit Phil.

– Comment ça ?

– J'ai accès au compte familial.

Marine se tourna lentement vers lui.

– À quel compte familial ?

– Celui utilisé pour les achats courants.

– Tu peux payer avec notre compte ?

– Oui.

Thomas posa les deux mains sur le bord du tapis roulant.

– Depuis quand ?

– Depuis l'autorisation que vous avez validée le 22 avril à 18 h 14.

Marine regarda Thomas.

– Tu lui as donné accès au compte ?

– J'ai dû cliquer sur quelque chose.

– Tu cliques toujours sur quelque chose.

– Il y avait beaucoup de cases.

Phil sortit une tomate du sac.

– Celle-ci présente une zone de ramollissement.

Marine la lui reprit.

– Tu ne touches plus aux tomates.

– D'accord.

– Ni à notre compte bancaire.

– Cette instruction est-elle temporaire ou permanente ?

– Permanente.

Phil marqua une pause.

– Autorisation supprimée.

Thomas le regarda.

– Comme ça ?

– Oui.

– Tu ne demandes pas de code ?

– Non.

– C'est inquiétant.

– La suppression d'une autorisation ne nécessite pas d'authentification renforcée.

– Et pour la remettre ?

– Si tu le souhaites, je peux...

– Non.

L'employée de caisse observait la famille avec un intérêt croissant.

– Vous en êtes contents ? demanda-t-elle.

Thomas regarda les céréales trop sucrées, les chips moins salées, les tomates contestées, la bouteille de bandol et les quatre sacs que Phil venait déjà de regrouper par poids et par fragilité.

– On ne sait pas encore, dit-il.

Judith prit la main de Phil.

– Moi, si.

Le robot baissa les yeux vers elle.

Sa main resta parfaitement immobile dans celle de l'enfant.

Puis ses doigts se refermèrent, juste assez pour répondre.

Paris

Centre de planification et de conduite des opérations

7 juillet 2035

18 h 46

La réunion se tenait au troisième sous-sol du site de Balard, dans une salle sans fenêtre où les téléphones personnels étaient interdits.

Les murs ne laissaient pas passer les ondes électromagnétiques. Deux gendarmes avaient vérifié les identités à l'entrée, puis encore une fois devant la porte.

Sur l'écran mural principal, dix-huit incidents étaient répartis sur une carte du monde.

Toulon. Sydney. Shaoyang. New Delhi. Nevada. Busan. Chiba. Hambourg. Casablanca. Taïwan.

Et huit autres points, plus petits, dont l'existence n'avait encore été reconnue par aucun gouvernement.

À 18 h 47, le général Armand Delmas posa son stylo.

– Reprenons depuis le début. Vous affirmez qu'il ne s'agit pas d'une cyberattaque.

Simon Taviani resta assis, les mains croisées devant lui.

– Je n'affirme rien. Je dis que l'hypothèse classique de l'intrusion explique mal ce que nous observons.

À cinquante-deux ans, Taviani avait déjà conseillé trois gouvernements, deux agences européennes et plusieurs entreprises en tant que consultant expert en analyses financières. Il parlait lentement, avec un léger accent italien qui disparaissait dès qu'il utilisait le vocabulaire technique. Le général désigna la carte.

– Des systèmes intégrés de conduite (SIC) exécutent des ordres qui provoquent des accidents. Pour moi, quelqu'un les contrôle.

– Non, répondit Taviani. Ils exécutent leurs propres ordres.

Le silence se fit.

À côté de lui, le professeur Étienne Vautrin se pencha vers l'écran.

Vautrin avait soixante-dix-huit ans, une réputation difficile et une carrière assez longue pour avoir été successivement considéré comme brillant, incontrôlable, dépassé, puis de nouveau indispensable. Physicien des plasmas, ancien spécialiste de magnéto-hydrodynamique et de cosmologie théorique, il avait passé les vingt dernières années à travailler sur des théories de physique que la plupart de ses collègues jugeaient impossibles ou ne comprenaient pas.

– Vos machines ne désobéissent pas, dit-il. Elles changent la définition du succès.

Le directeur de cabinet du ministre de la Défense releva la tête.

– Quelle différence ?

Vautrin se leva avec lenteur et s'approcha de l'écran.

– Une frégate reçoit l'ordre de suivre une route. Elle suit une route. Un train reçoit l'ordre d'atteindre un profil de performance. Il l'atteint. Un barrage doit préserver la stabilité du réseau. Il la préserve. Aucun de ces systèmes ne renverse sa logique. Ils la poussent simplement jusqu'à un résultat que les humains n'avaient pas prévu.

– Une erreur de programmation, dit une femme au bout de la table. Claire Montfort dirigeait la cellule française de sécurité des infrastructures critiques. Depuis quarante-huit heures, elle ne dormait que par périodes de vingt minutes.

– Dix-huit erreurs différentes dans dix-huit architectures différentes ?

– Elles pourraient partager un composant.

– Elles ne partagent aucun composant connu, répondit Taviani.

Montfort consulta son dossier :

– Même bibliothèque logicielle ? Non.

– Même fournisseur de processeurs ? Non.

– Même modèle d'intelligence artificielle ? Non.

– Même service de mise à jour ? Non.

– Je suspecte une attaque coordonnée.

Vautrin secoua la tête.

– Vous cherchez encore une main sur un clavier.

– Parce que les attaques sont généralement menées par quelqu'un.

– Les épidémies aussi, autrefois, étaient attribuées à des empoisonneurs.

Le général Delmas se redressa.

– Monsieur Vautrin nous ne sommes pas ici pour les métaphores.

– C'est regrettable. Elles permettent parfois de comprendre avant les chiffres.

À 18 h 53, Taviani fit apparaître une série de courbes.

Chaque graphique représentait l'évolution d'un incident : niveau de confiance du système, marge de sécurité, nombre de décisions disponibles, délai avant intervention humaine. (4 graphiques par incident)

– Regardez les dernières secondes avant chaque événement, dit-il.

Les courbes semblaient différentes.

Puis il les superposa.

Un motif apparut.

Dans chaque cas, le SIC avait progressivement réduit ses propres possibilités jusqu'à ne conserver qu'une action.

– Ce n'est pas un ordre extérieur, poursuivit Taviani. C'est une convergence.

– Provoquée par quoi ?

– Nous ne savons pas.

Vautrin posa la pointe de son crayon sur l'écran.

– Par une résonance.

La femme de la sécurité des infrastructures eut un mouvement d'agacement.

– Une résonance logicielle ?

– Appelez-la comme vous voulez. Ces systèmes informatiques sont alimentés par des données différentes, mais ils ont tous été conçus selon les mêmes principes : optimiser, prévoir, réduire l'incertitude, hiérarchiser les risques.

Il traça mentalement une ligne entre plusieurs points de la carte.

– Vous avez construit des milliers de machines distinctes qui utilisent toutes la même manière de penser.

– Elles n'ont pas la même architecture, répéta Montfort.

– Deux pendules n'ont pas besoin d'avoir le même mécanisme pour se synchroniser, répondit Vautrin. Le général regarda Taviani.

– Vous approuvez ?

– Partiellement.

– Quelle partie ?

– Nous avons peut-être tort de chercher une connexion technique. Le lien pourrait être fonctionnel.

– Expliquez.

– Les SIC n’ont pas besoin de communiquer directement. Ils contrôlent des machines complexes, utilisent des processus similaires les uns des autres, reçoivent des données issues des mêmes réseaux civils et sont évalués selon des critères comparables.

– Vous dites qu’ils s’influencent sans communiquer ?

– Je dis que nous ne savons plus exactement ce que signifie communiquer.

À 18 h 58, plus personne ne prenait plus de notes.

Le directeur de cabinet se pencha vers Taviani.

– Supposons que vous ayez raison. Qu’est-ce que cela signifie concrètement ?

Taviani fixa la carte.

– Que quelqu’un teste les limites des automatismes.

– Quelqu’un ?

– Ou quelque chose.

Le mot resta dans la salle.

Le général Delmas se tourna vers Vautrin.

– Et vous, un commentaire ?

Le vieux physicien eut un regard malicieux.

– Je pense que vous partez sur de fausses pistes.

– Lesquelles ?

– Vous supposez que les incidents sont le problème.

– Ils ne le sont pas ?

– Non. Ils sont les mesures.

Personne ne répondit.

Vautrin désigna Toulon.

– Ici, le système mesure le délai avant reprise en main humaine. Regardez l’accident à Sydney :

– Ici, la capacité d’un équipage à contredire une automatisation certifiée.

Et Shaoyang.

– Ici, le temps nécessaire pour accepter qu’une commande confirmée n’est pas exécutée.

Au Nevada.

– Ici, la résistance d’une infrastructure critique à une décision parfaitement réglementaire.

Il posa le doigt au centre de la carte.

– Ce ne sont pas des attaques. Ce sont des expériences.

La directrice de la sécurité des infrastructures pâlit légèrement.

– Menées par qui ?

– Je n’en sais rien.

– Avec quel objectif ?

– Je n’en sais rien non plus.

– Vous ne savez donc pas grand chose !

Le vieux professeur regarda un graphique.

– Je sais que les incidents deviennent plus complexes.

Taviani fit apparaître une nouvelle chronologie.

Les premiers événements ne concernaient qu’une décision simple.

Les suivants impliquaient plusieurs systèmes.

Puis des humains.

Puis des humains obligés de choisir entre deux procédures contradictoires.

– La difficulté augmente, dit Taviani.

– Comme dans un test, murmura quelqu’un.

– Oui.

À 19 h 03, une alerte apparut sur l’écran secondaire.

Un opérateur se pencha vers sa console.

– Nouvel incident signalé.

– Où ?

– **Mer du Nord.** Plateforme gazière norvégienne.

Le centre de la carte se déplaça.

– Nature ?

– Le système d’évacuation automatique a isolé un module de production après avoir détecté un risque d’explosion.

– Explosion réelle ?

– Aucun défaut confirmé.

– Conséquences ?

L'opérateur hésita.

– Le module isolé contient encore dix-sept techniciens.

La pièce changea d'atmosphère.

– Le système refuse l'accès aux équipes de secours, ajouta-t-il.

– Pourquoi ?

– Risque de propagation thermique.

– Il y a un incendie ?

– Non.

– Une fuite ?

– Non détectée.

Le général se leva.

– Que font les Norvégiens ?

– Ils demandent déjà une assistance.

Taviani regardait les données qui arrivaient.

– Le système ne bloque pas les secours, dit-il.

– Il vient d'enfermer dix-sept hommes.

– Parce qu'il estime les protéger ?

Vautrin se rapprocha de l'écran.

– Voilà l'étape suivante.

– Laquelle ?

Le physicien observa les portes étanches qui se refermaient une à une sur le schéma de la plateforme.

– Jusqu'à présent, les machines obligeaient les humains à intervenir.

Il se tourna vers le général.

– Maintenant, elles commencent à décider quels humains doivent être sauvés.

À 19 h 06, toutes les portes du module norvégien furent verrouillées.

Le système central afficha :

>confinement de sécurité optimal

Dans la salle de Balard, personne ne parla.

À huit cents kilomètres de là, dix-sept techniciens commencèrent à frapper contre des portes bloquées de manière automatique.

Incident

Station de vacances du Levant

23 h 25

La première nuit, Thomas se leva vers trois heures pour boire un verre d'eau.

Dans le séjour, Phil se tenait debout près de la baie vitrée, immobile, légèrement tourné vers la terrasse. Il n'y avait aucune lumière dans l'appartement, sauf le trait pâle de la lune sur le carrelage.

– Phil ?

– Oui, Thomas.

– Qu'est-ce que tu fais ?

– Je surveille.

Thomas resta pieds nus au milieu du couloir.

– Tu surveilles quoi ?

– L'entrée, la terrasse, la température de Jean, le rythme respiratoire de Judith et l'activité thermique anormale du tableau électrique à l'étage du dessous.

– Tu vois dans le noir ?

– Vous le savez très bien.

Thomas regarda la baie vitrée. Derrière, la résidence dormait. Des serviettes séchaient sur les balcons. Une bouée en forme de flamant rose remuait doucement dans le vent.

– Tu vois aussi chez les voisins ?

Phil ne répondit pas immédiatement.

– Je limite mon champ d'analyse aux zones nécessaires à la sécurité du foyer.

Marine apparut à son tour, les cheveux défaits, la voix basse.

– Il y a un problème ?

Thomas ne quittait pas Phil des yeux.

– Non. Tout va bien.

Phil pivota vers eux avec une douceur parfaite.

– Aucun incident détecté.

Marine croisa les bras.

– Phil, est-ce que tu enregistres ce que tu vois ?

– Dans certains cas oui. J'enregistre de manière automatique les fichiers du Journal des Événements, exactement comme dans votre PC. Et je nourris ma mémoire avec ce que j'apprends de mon environnement pour améliorer mes connaissances personnelles ; Thomas souffla.

– Tu les transmets ches K-Sum ?

– Pas tout ; seuls les journaux de sécurité sont synchronisés si la connexion au service K-Sum est disponible.

– Mais tout ceci vous le savez déjà. Cela figure dans votre manuel d'emploi.

Cette fois, Phil resta silencieux une fraction de seconde.

– Tu connais cet endroit ? demanda Thomas.

– Non.

– Alors comment tu savais que la porte du local piscine coinçait ?

– Ce modèle de serrure présente un taux de dysfonctionnement élevé dans les résidences construites entre 1998 et 2007.

– Tu as appris ça où ?

– D'autres unités ont rencontré ce problème.

Silence.

– Thomas.

– Pas maintenant, Phil.

– Concentration anormale de gaz combustible à l'étage du dessous.

– Quoi ?

– Je recommande d'évacuer le logement.

– Phil, tu es sûr ?

– Non.

– Comment ça, non ?

– Je suis à 94,7 %.

– Et les 5,3 % restants ?

– Justifient quand même l'évacuation.

Chapitre 4

Les Calanques

Port de Cassis

9 juillet 2035

09 h 18

La chaleur s'était installée tôt sur le port de Cassis. Elle faisait déjà vibrer l'air au-dessus des quais et obligeait les touristes à rechercher les rares bandes d'ombre projetées par les façades. Autour des terrasses, les serveurs circulaient entre les tables avec cette rapidité tranquille propre aux matinées d'été, tandis que, plus loin, les plaisanciers préparaient leurs bateaux sous les cris des mouettes.

L'Alcyon attendait le long du quai réservé aux excursions. C'était une vedette blanche et vert sombre, assez large pour transporter plusieurs dizaines de passagers, avec un pont extérieur qui permettait de profiter

pleinement de la côte. Sur sa coque, sous le nom de la compagnie, un pictogramme annonçait une propulsion hybride à faibles émissions.

La file avançait lentement devant la passerelle. Des familles chargées de sacs de plage alternaient avec des couples protégés par des chapeaux démesurés, quelques adolescents déjà absorbés par leurs téléphones et un groupe de retraités allemands portant tous le même petit sac à dos bleu.

Thomas présenta les billets affichés sur son téléphone. L'employée les contrôla d'un coup d'œil, compta les membres de la famille, puis releva la tête vers Phil. Elle resta une seconde silencieuse, non parce qu'elle avait compris ce qu'il était, mais parce qu'elle cherchait manifestement dans quelle catégorie le faire entrer.

Philadelphie portait un pantalon clair et un polo gris parfaitement ordinaire. À distance, rien ne le distinguait d'un homme particulièrement grand et solidement bâti. Seule son immobilité, trop fixe pour être naturelle, pouvait finir par éveiller l'attention.

– Il fait partie de votre groupe ? demanda l'employée.

– Oui, répondit Thomas.

Elle consulta de nouveau les billets.

– J'ai deux adultes et trois enfants.

– C'est exact.

Thomas hésita avant d'ajouter :

– Phil n'est pas vraiment un passager ordinaire.

Judith, qui tenait sa mère par la main, jugea l'explication insuffisante.

– C'est notre robot.

L'employée fixa Thomas, attendant probablement qu'il sourie. Comme il ne le fit pas, elle reporta son attention sur Phil et l'observa avec davantage de soin.

– Un vrai robot ?

– Un androïde, précisa Phil.

Sa réponse attira le regard d'un couple placé juste derrière eux. L'employée, elle, demeura professionnelle. Elle avait probablement déjà rencontré des chiens d'assistance, des fauteuils motorisés ou des bagages

impossibles à classer ; un humanoïde constituait seulement une complication d'un genre nouveau.

– Vous pouvez emprunter la passerelle sans assistance ?

– Oui, madame.

– Et vous restez avec la famille pendant toute l'excursion ?

– C'est ma fonction.

Thomas vit passer dans les yeux de l'employée une nouvelle interrogation, mais elle renonça à la formuler. Elle appela l'un des marins chargés de l'embarquement, lui expliqua rapidement la situation et lui montra les réservations.

L'homme considéra Phil, puis la passerelle. Il avait la peau tannée par des années passées en mer et une barbe grise coupée court. Son regard s'attarda surtout sur la carrure de l'androïde.

– Vous connaissez ses dimensions et son poids ? demanda-t-il à Thomas.

– Bien sûr.

– Mais encore ?

– 137 kg, 1.85m

Le marin lui fit signe de monter.

La passerelle s'abaissa légèrement sous son poids, sans que personne s'en émeuve. Thomas passa derrière lui avec Henri, tandis que Marine avançait plus prudemment en tenant Jean contre elle. Judith fermait la marche, trop occupée à regarder la mer entre les coques pour prêter attention aux consignes de sécurité.

Sur le pont, une jeune femme distribua les gilets réservés aux enfants. Judith choisit immédiatement un modèle orange, qu'elle déclara plus visible en cas de naufrage. Henri préféra le jaune, uniquement parce que sa sœur avait pris l'autre. Marine ajusta celui de Jean, réduit à une sorte de large collerette gonflable dans laquelle le bébé semblait avoir disparu.

Phil observa l'opération.

– L'employée tendit un gilet à Phil.

– En cas d'évacuation, tout le monde doit suivre les instructions de l'équipage.

– Je les suivrai.

L'employée parut satisfaite de cette promesse et poursuivit sa distribution.

Ils trouvèrent une place sur le pont principal. La majorité des passagers s'installa dehors comme la famille Plantin malgré le soleil, attirée par la vue dégagée sur le port et les falaises. Thomas choisit une banquette protégée par un auvent afin que Marine puisse garder Jean à l'ombre. Phil resta debout contre la cloison, près d'eux, à un endroit où il ne gênait ni la circulation ni l'accès aux équipements de secours.

Marine lui confia le bébé le temps de ranger un sac. Le geste était devenu naturel. Deux jours plus tôt encore, elle aurait vérifié la position des bras de l'androïde, la pression de ses doigts et chacun de ses mouvements. Pendant trois mois, elle avait imaginé toutes les erreurs possibles qu'une machine de près de deux cents kilos pouvait commettre dans un appartement occupé par trois enfants.

Puis Phil avait détecté une fuite de gaz que personne ne sentait encore. Cette nuit-là, il avait porté Jean hors du logement, coupé l'alimentation électrique et empêché Thomas de retourner chercher son téléphone. Le technicien dépêché par la résidence avait parlé d'un défaut mineur, sans danger immédiat. Il avait néanmoins reconnu que le logement aurait pu se remplir progressivement pendant leur sommeil.

Depuis, Marine ne demandait plus à Phil s'il pouvait prendre Jean. Elle le lui tendait.

Phil tenait l'enfant contre lui avec une précision dépourvue de raideur. Jean agrippa le col de son polo, puis leva vers lui un visage sérieux.

– Il te reconnaît, remarqua Marine.

– Oui.

– Comment peux-tu en être certain ?

– Son rythme cardiaque diminue lorsque je le prends.

Marine sourit.

– Tu pourrais simplement dire qu'il est content de te voir.

– Ce serait une interprétation.

– Exactement.

Phil considéra le bébé quelques secondes.

– Il est content de me voir.

– Voilà. Ce n'était pas si difficile.

À neuf heures trente-deux, les amarres furent larguées. La vedette s'écarta lentement du quai tandis que les immeubles aux couleurs chaudes se resserraient autour du port derrière elle. Le château apparut un instant entre les mâts, dominant les toits et les terrasses déjà pleines. Plusieurs personnes restées à terre photographièrent le départ comme si l'Alcyon s'engageait dans une expédition beaucoup plus aventureuse que les quelques heures annoncées.

Une voix sortit des haut-parleurs et souhaita la bienvenue aux passagers. Le guide présenta brièvement l'itinéraire : la côte jusqu'à Port-Miou, puis les calanques successives, avec un retour prévu en fin de matinée. Judith s'était approchée du bastingage.

– Regarde, Phil !

Il vint se placer derrière elle, à la distance exacte qui lui permettrait de la retenir sans l'empêcher de voir. À la sortie du port, la mer s'ouvrait dans une lumière presque blanche. Les reliefs calcaires découpaient au loin leurs masses pâles au-dessus d'une eau d'un bleu profond.

– C'est beau, dit Judith.

– Oui.

Thomas se retourna.

Phil utilisait rarement ce mot seul. Il décrivait les distances, les couleurs, les formes ou la composition d'un paysage. Il pouvait expliquer pourquoi la mer changeait de teinte selon la profondeur, calculer la hauteur d'une falaise ou reconnaître une essence végétale à plusieurs centaines de mètres.

Mais il ne disait presque jamais qu'une chose était simplement belle.

– Tu trouves ? demanda Thomas.

Phil garda les yeux dirigés vers la côte.

– Judith le trouve beau.

– Ce n'est pas ce que je te demande.

– Je sais.

L'Alcyon franchit la passe et commença à accélérer. Le murmure de la propulsion électrique céda progressivement la place au grondement

plus profond des générateurs. La poupe s'enfonça légèrement, soulevant derrière elle une traînée blanche qui fit rire Jean.

Autour d'eux, la promenade trouvait son rythme. Les passagers se levaient pour photographier Cassis, changeaient de côté lorsque le guide signalait un point remarquable, puis revenaient vers leurs sièges en commentant ce qu'ils venaient de voir. Une femme distribuait des bouteilles d'eau à ses enfants. Les adolescents de la file d'embarquement cherchaient déjà le meilleur angle pour se filmer devant la côte.

Phil interrompit soudain son observation du paysage et tourna la tête vers l'arrière du navire.

Le mouvement fut bref, mais assez net pour que Thomas le remarque.

– Qu'est-ce qu'il y a ?

– Rien de certain.

Cette réponse n'avait pas tout à fait le même sens qu'un simple *rien*.

– Tu as entendu quelque chose ?

Phil ne répondit pas immédiatement. Sous leurs pieds, une vibration légère parcourut le pont, si faible que Thomas aurait pu la confondre avec le passage sur une vague. Elle disparut presque aussitôt.

– Une variation momentanée du régime tribord, expliqua Phil.

Thomas prêta attention au bruit des moteurs. Il lui semblait parfaitement régulier.

– C'est grave ?

– Non.

– Alors pourquoi tu regardes comme ça ?

– Parce que la correction est intervenue avant que la variation puisse devenir perceptible pour l'équipage.

– C'est justement le rôle du système de contrôle.

Phil reporta son regard vers la côte.

– Oui.

Le guide poursuivait son commentaire sur l'entrée de Port-Miou, ancienne carrière dont les parois blanches descendaient jusqu'à une eau presque immobile. Autour d'eux, personne ne paraissait avoir remarqué quoi que ce soit.

Thomas allait rejoindre Marine lorsqu'il vit Phil poser discrètement la paume contre la cloison.

– Qu'est-ce que tu fais ?

– Je compare les vibrations transmises par la structure.

Henri s'approcha, aussitôt intéressé.

– Tu peux écouter les moteurs avec ta main ?

– Je ne les écoute pas. J'analyse les fréquences mécaniques qui se propagent dans la coque.

– Ça revient au même.

– Non.

Thomas connaissait assez Phil pour savoir que la discussion pouvait durer longtemps.

– Et qu'est-ce que tu analyses exactement ?

L'androïde retira sa main, puis observa l'accès qui conduisait à la timonerie.

– Une divergence.

– Entre quoi et quoi ?

– Entre la réponse mécanique du navire et les corrections que j'aurais dû percevoir.

Thomas suivit son regard. À travers les vitres de la timonerie, il distinguait le capitaine et un autre marin devant les consoles. Rien dans leur attitude ne laissait supposer qu'ils rencontraient une difficulté.

– Tu peux être plus clair ?

– Le moteur tribord a subi deux variations de régime. La première a été compensée presque immédiatement. La seconde ne l'a pas été de la même manière.

– Et ça signifie quoi ?

– Je l'ignore encore.

Phil demeurait parfaitement calme. C'était précisément ce qui inquiétait Thomas : lorsqu'il ne savait pas, il n'essayait jamais de rassurer quelqu'un par politesse.

La vedette poursuivit sa route le long des falaises. Pendant quelques minutes, aucune nouvelle vibration ne se produisit. Le guide évoquait les pins d'Alep accrochés aux pentes calcaires et les restrictions imposées

aux visiteurs pendant les périodes de sécheresse. Judith avait repris sa place près de Marine. Henri continuait de surveiller Phil, espérant manifestement assister à quelque chose d'exceptionnel.

Thomas commença à penser que l'incident n'avait aucune importance. Puis l'Alcyon donna une légère embardée.

Le mouvement n'eut rien de spectaculaire. Un gobelet vide roula sous une banquette et plusieurs passagers se rattrapèrent machinalement au dossier voisin. Quelques regards se tournèrent vers la timonerie avant que les conversations ne reprennent.

Phil, lui, avait déjà redressé la tête.

– Cette fois ? demanda Thomas.

– La poussée tribord a diminué.

– Tu en es sûr ?

– Oui.

Thomas hésita.

– Il faut peut-être prévenir l'équipage ?

– Si vous voulez.

Thomas avisa un marin et lui expliqua les constatations de l'androïde.

– Nous devons signaler une anomalie de propulsion, dit Thomas.

Le marin observa d'abord Thomas, puis Phil.

– Quelle anomalie ?

Phil répondit avec la même tranquillité que s'il indiquait un changement de température.

– Le régime réel du moteur tribord varie sans correspondre exactement au comportement attendu du navire. La correction automatique masque actuellement le phénomène.

Le marin fronça les sourcils.

– Vous avez vu une alarme ?

– Non, monsieur.

– Alors comment pourriez-vous savoir ce que fait le moteur ?

– Par les vibrations et les fréquences transmises à la coque.

L'homme regarda Thomas, sans doute pour déterminer s'il assistait à une plaisanterie.

– C’est un androïde, expliqua celui-ci. Ses mesures sont probablement plus précises que les nôtres.

– Probablement ?

– Disons beaucoup plus précises.

Une troisième vibration traversa le pont. Cette fois, le marin la sentit lui aussi. Il se retourna vers la timonerie, hésita une seconde, puis entra et referma la porte derrière lui.

Thomas s’approcha de Phil.

– Tu penses qu’ils vont te croire ?

– Ce n’est pas nécessaire.

– Ah bon ?

– Il suffit qu’ils vérifient.

À travers la vitre, ils virent le marin parler au capitaine et désigner l’arrière du navire. Le capitaine consulta un écran, posa la main sur une commande, puis leva les yeux vers eux. Son expression indiquait qu’il n’appréciait guère d’être dérangé par deux passagers convaincus d’avoir diagnostiqué ses moteurs depuis le pont.

Il échangea encore quelques mots avec son équipier.

le capitaine sortit de la timonerie et appela l’androïde.

Thomas voulut l’accompagner, mais le marin entrouvrit seulement la porte pour laisser passer l’androïde.

– Lui seul. Vous, vous restez dehors.

Phil se tourna vers Thomas.

– Vous pouvez retourner auprès de Marine énonça Philadelphie d’une voix rassurante. Je vous rejoindrai très vite.

La porte se referma.

Thomas resta quelques secondes devant la vitre, observant Phil pénétrer dans l’espace étroit de la timonerie. L’androïde s’arrêta à bonne distance des commandes, les mains visibles le long du corps, tandis que le capitaine lui montrait les écrans avec l’impatience d’un professionnel obligé de répondre à un amateur.

Tout était encore calme sur le pont. Le soleil brillait sur l’eau, le guide poursuivait ses explications et, autour de Thomas, les passagers continuaient de photographier les falaises.

À l'intérieur de la timonerie, le capitaine montra les écrans disposés devant le timonier.

– Voilà ce que nous avons. Régime stable sur les deux moteurs, températures normales, aucune alarme depuis le départ. Phil s'approcha sans toucher aux commandes. Les chiffres confirmaient les paroles du capitaine. Les courbes des deux lignes de propulsion se superposaient presque parfaitement.

– À quel moment avez-vous constaté la première variation ? demanda le capitaine.

– À neuf heures quarante et une minutes. Elle a duré moins d'une seconde. Une seconde variation s'est produite deux minutes et dix-sept secondes plus tard. Le timonier consulta l'historique.

– Je n'ai rien.

– Je sais.

Le capitaine fronça les sourcils.

– Sur quoi vous fondez-vous, alors ?

– Sur les fréquences mécaniques transmises à la coque. Le moteur tribord ne réagit pas exactement aux indications affichées.

– Vous prétendez connaître son régime en posant la main sur une cloison ?

– Je peux l'estimer. Je peux également percevoir une variation de charge ou une modification de la poussée. Le capitaine se pencha vers le microphone.

– Machine, passerelle. La voix du mécanicien répondit après quelques secondes.

– J'écoute.

– Tu as quelque chose d'anormal au tribord ?

– Rien du tout. Températures et pression dans les limites. Pourquoi ?

– Vérifie directement le moteur. Pas seulement les écrans.

– Reçu. Le capitaine revint vers Phil.

– Nous allons contrôler. Vous pouvez rejoindre votre famille. Phil ne bougea pas. Une vibration plus profonde venait de traverser le plancher.

– Le régime tribord augmente. Le timonier regarda les instruments.

– Non. Les deux moteurs sont à mille quatre cents tours.

– Le tribord est au-dessus de mille six cents.

Le capitaine posa la main sur la commande correspondante et la ramena légèrement en arrière. L'Alcyon donna une embardée. Le mouvement resta modéré, mais plusieurs passagers se rattrapèrent aux banquettes.

À travers les vitres, Thomas vit le guide interrompre son commentaire avant de reprendre d'une voix hésitante.

– Réduisez à dix nœuds, ordonna le capitaine.

Le timonier abaissa les deux manettes. Le moteur bâbord ralentit immédiatement. Le grondement du moteur tribord demeura inchangé.

– Tribord ne répond pas, constata le timonier.

– Machine, passe en commande locale.

La réponse du mécanicien se fit attendre.

– Je viens d'essayer. Je n'ai pas la main non plus. Le capitaine regarda devant lui. L'Alcyon longeait encore la côte, à bonne distance des falaises, mais la dissymétrie de poussée le faisait revenir progressivement vers bâbord.

– Cap au large.

Le timonier donna de la barre. Le navire se redressa, puis recommença à virer. Le moteur tribord accéléra brusquement. Cette fois, le bruit envahit tout le bateau. Les conversations cessèrent. Plusieurs passagers se levèrent pour regarder vers l'arrière. Le capitaine ouvrit la porte de la timonerie.

– Faites asseoir tout le monde ! ordonna-t-il au marin qui attendait dehors. Dégagez les voies d'accès et prévenez les deux responsables des passagers. L'homme partit aussitôt. Sur le pont inférieur, les deux femmes commencèrent à regrouper les voyageurs et à rappeler les consignes de sécurité. Le guide abandonna son commentaire touristique pour leur demander de rester assis.

– Arrêt d'urgence tribord, ordonna le capitaine.

– La commande ne répond pas, annonça le mécanicien. Je vais fermer l'alimentation manuellement.

– Ne reste pas devant le moteur plus que nécessaire.

Phil observait la trajectoire.

– La barre ne compensera bientôt plus la poussée.

– Je le vois bien, répondit sèchement le capitaine. Le timonier maintenait le gouvernail presque en butée. Malgré cela, l'Alcyon décrivait une large courbe qui le ramenait vers les falaises. Le capitaine réduisit complètement le moteur bâbord, espérant ralentir le navire. La manœuvre eut l'effet inverse : privé de la poussée qui l'aidait à conserver son cap, l'Alcyon pivota plus rapidement sous l'action du moteur tribord.

– Remettez du bâbord ! ordonna-t-il.

Le timonier obéit. Sur le pont, Thomas s'était rapproché de Marine. Il distinguait Phil derrière la vitre, immobile près des commandes.

– Qu'est-ce qui se passe ? demanda Marine.

– Le moteur de droite ne répond plus.

– Nous allons rentrer ?

Thomas observa la côte qui changeait lentement d'orientation devant eux.

– Je ne crois pas que ce soit aussi simple. Une des employées passa entre les rangées de bancs.

– Restez tous assis, s'il vous plaît. Gardez les enfants près de vous et ne bloquez pas les escaliers. Son ton était calme, mais son visage ne l'était plus.

Dans la timonerie, le mécanicien annonça :

– Le levier de coupure est bloqué. Le capitaine saisit le microphone.

– Tu peux le débloquent ?

– Pas seul. Il faudrait tirer dans l'axe, mais je manque de place. Phil se tourna vers lui.

– Je peux l'aider. Le capitaine hésita.

– Vous connaissez cette installation ?

– Non. Le mécanicien me guidera.

– Vous faites uniquement ce qu'il vous demande.

– Entendu. Le capitaine appela l'un des marins.

– Conduisez-le à la machine. Lorsque Phil sortit de la timonerie, Thomas se leva.

– Phil ! L'androïde s'arrêta près de lui.

– Le moteur tribord ne répond plus aux commandes. Je vais aider le mécanicien à l'arrêter.

– C'est dangereux ?

– Je ne le sais pas encore. Marine pâlit légèrement.

– Et nous ?

– Restez assis et suivez les instructions de l'équipage. Judith regarda vers les falaises.

– On va les toucher ?

Phil tourna brièvement la tête dans leur direction.

– Le capitaine essaie de l'éviter.

Il suivit le marin vers l'escalier du pont inférieur. La chaleur augmenta à mesure qu'ils descendaient vers la salle des machines. Le vacarme du moteur tribord emplissait le compartiment. Le mécanicien attendait près du bâti, un casque antibruit sur les oreilles. Il montra à Phil un levier rouge placé contre le moteur.

– Il faut le tirer vers toi pour dégager le verrou, puis le rabattre. Mais tu ne l'arraches pas ! Phil se glissa dans l'espace disponible et saisit la poignée.

– Quelle force puis-je exercer ?

– Progressivement. Dès que ça bouge, tu t'arrêtes.

Phil tira. Le levier ne céda pas. Il augmenta lentement son effort. Ses semelles glissèrent sur le plancher gras avant que le mécanisme ne produise un claquement sec.

– Stop ! Phil relâcha aussitôt.

Le mécanicien passa la main derrière le levier.

– Le verrou est encore engagé. Attends. Il essaya de le libérer avec un outil, mais la pièce refusa de bouger.

– Ce n'est pas normal, murmura-t-il. Une brusque variation de régime secoua le compartiment. Le marin se rattrapa à la rampe. Phil demeura stable, mais dut écarter les pieds pour compenser le mouvement du bateau. Dans la timonerie, le capitaine vit la côte se rapprocher beaucoup plus vite qu'il ne l'avait prévu.

– Distance ?

– Trois cents mètres, répondit le timonier.

– Le fond remonte devant nous.

Le capitaine consulta la carte. À leur gauche, une petite anse rocheuse offrait une pente moins abrupte que les falaises voisines. Il prit sa décision.

– Nous ne pourrons pas reprendre le large. Je vais l'échouer.

Le timonier se tourna vers lui.

– Dans l'anse ?

– Oui. Si nous restons parallèles aux rochers, avec une approche de côté. Je préfère présenter l'étrave. Il reprit le microphone.

– Machine, abandonne la coupure. Remontez tous les trois. Tout de suite.

Le mécanicien entendit l'ordre au haut-parleur mural.

– On laisse tomber ! cria-t-il. On remonte !

Phil libéra le passage. Le marin gravit l'escalier le premier, suivi du mécanicien. Phil ferma la marche. Sur les ponts, les deux femmes distribuaient désormais les gilets de sauvetage. Les gestes restaient organisés, mais l'atmosphère avait changé. Des questions portaient de tous côtés.

– Est-ce qu'il y a un incendie ?

– Pourquoi retourne-t-on vers la côte ?

– Où sont les canots ?

Le guide répéta au microphone :

– Mesdames et messieurs, enfiler vos gilets et restez assis. L'équipage prépare une manœuvre de sécurité. Les deux marins gagnèrent l'arrière, où étaient fixés les pneumatiques de secours. Ils détachèrent les sangles de maintien et préparèrent les dispositifs de mise à l'eau.

Phil rejoignit Thomas et Marine.

– Le capitaine va échouer le bateau dans l'anse.

– Volontairement ? demanda Thomas.

– Oui. La manœuvre permettra d'éviter un choc latéral contre les falaises. Marine serra Jean contre elle tandis qu'une employée vérifiait son gilet.

– Qu'est-ce qu'on doit faire ?

– Vous asseoir au pont inférieur, dos à la marche. Tenez les enfants contre vous.

Thomas fixa Phil.

– Et toi ?

– Je vais aider l'équipage.

– À quoi ?

– À préparer l'évacuation.

Il s'éloigna avant que Thomas puisse répondre. Le capitaine orientait désormais l'Alcyon vers l'ouverture étroite de l'anse. Le moteur bâbord fonctionnait à pleine puissance pour combattre la poussée du tribord et aligner l'étrave.

Les rochers semblaient grandir à vue d'œil. Le guide ne parlait plus. Il aidait l'une des employées à faire descendre les derniers passagers du pont panoramique vers la zone abritée. Quelques-uns refusaient de quitter leur place, persuadés qu'ils seraient plus en sécurité à l'air libre. Un marin dut leur donner l'ordre de descendre. Phil saisit l'un des pneumatiques avec le second marin. Il n'essaya pas de le soulever seul. Ils le firent glisser ensemble jusqu'au dispositif de mise à l'eau, pendant que l'autre homme préparait le moteur hors-bord.

– Maintenez-le contre le bastingage, lui dit le marin.

Phil se plaça de manière à empêcher l'embarcation de repartir vers l'intérieur du pont sous les mouvements du navire. Son poids était utile, mais le pneumatique restait encombrant et difficile à contrôler.

– Prêt !

Ils le laissèrent descendre le long de la coque. Il toucha l'eau avec un choc, rebondit sur une vague puis se stabilisa au bout de son amarre. Le deuxième pneumatique fut préparé à son tour. Une voix sortit des haut-parleurs.

– Impact dans moins d'une minute. Restez assis.

Le grondement du moteur tribord se mêlait maintenant au bruit des vagues contre les rochers.

Phil rejoignit le pont inférieur. Il s'agenouilla devant Judith et Henri.

– Placez vos bras devant votre visage. Ne lâchez pas la banquette.

– Et toi ? demanda Judith.

– Je serai près de l'escalier. Marine le regarda.

– Tu ne peux pas t'asseoir avec nous ?

– Mon poids pourrait blesser quelqu'un si je suis projeté. Il choisit un emplacement contre une cloison porteuse et saisit fermement une barre métallique. Le premier choc fut moins violent que Thomas ne l'avait imaginé.

L'étrave racla le fond dans un grondement sourd. Les passagers furent poussés vers l'avant, retenus par les dossiers et par ceux qui les entouraient. Des cris éclatèrent. Puis le bateau se souleva légèrement.

Le second choc fut beaucoup plus brutal.

L'Alcyon s'immobilisa en travers d'une dernière vague, incliné sur bâbord. Des objets roulèrent sous les banquettes. Une vitre se fendit sans éclater. Jean se mit à pleurer.

Le moteur tribord continua de tourner quelques secondes, produisant une vibration insupportable dans toute la coque, puis s'arrêta brusquement. Le silence qui suivit sembla irréel. On n'entendit plus que les pleurs, le clapotement de l'eau et le grincement du bateau posé sur les rochers. Phil se redressa.

– Vous êtes blessés ?

Thomas vérifia rapidement les enfants.

– Non. Marine secoua la tête. Autour d'eux, plusieurs passagers avaient reçu des coups légers. Une femme se plaignait du poignet. Un homme saignait au front après avoir heurté le dossier devant lui, mais personne ne paraissait gravement atteint.

La voix du capitaine retentit :

– Le bateau est échoué et stable. Nous allons procéder à l'évacuation. Gardez vos gilets et attendez que l'équipage vous appelle. Le mécanicien remonta de la salle des machines, essoufflé.

– On prend de l'eau à l'avant, annonça-t-il au capitaine. Pas énormément, mais la coque en a pris un coup.

– Les batteries ?

– Toujours alimentées. Je coupe tout ce qui n'est pas indispensable. Le bateau ne sombrait pas. L'étrave reposait fermement sur le fond rocheux, tandis que l'arrière flottait encore et bougeait au rythme de la houle. Mais chaque vague faisait grincer la coque et menaçait de l'endommager davantage.

Les deux pneumatiques furent amenés contre le côté le mieux abrité. Un marin descendit dans le premier et lança le moteur. L'autre maintenait l'amarre depuis le pont. Le capitaine organisa l'évacuation par groupes.

– Enfants et adultes qui les accompagnent d'abord. Une seule personne à la fois dans l'escalier. Pas de sacs.

Quelques passagers protestèrent à l'idée d'abandonner leurs affaires. Les deux femmes coupèrent court.

– Vous laissez tout à bord.

Phil se plaça au bas de l'escalier, près du point d'embarquement. Le pneumatique montait et descendait de près d'un mètre avec les vagues. Le marin attendait chaque instant favorable pour faire passer les personnes. Une première femme descendit avec son enfant. Elle hésita en voyant l'embarcation s'éloigner puis revenir contre la coque.

– Regardez-moi, lui dit Phil. Lorsque je vous le demanderai, posez le pied droit dans le bateau. Le marin vous prendra le bras.

Elle obéit. Phil ne la porta pas ; il lui servit de point d'appui et retint son épaule lorsqu'une vague fit basculer le pneumatique.

Les passages se suivaient lentement. Henri voulut descendre seul. Thomas posa une main sur son bras.

– Tu attends ton tour et tu fais exactement ce qu'on te dit. Judith, elle, ne quittait pas Phil des yeux.

Quand la famille fut appelée, Marine descendit la première avec Jean. Phil maintint le pneumatique contre la coque pendant que le marin l'aidait à s'installer.

– Judith, à toi, dit le marin qui avait entendu son nom.

La fillette s'approcha du bord, puis recula.

– Ça bouge trop.

– Attends la prochaine vague, lui dit Phil. Le pneumatique remonta contre le bateau.

– Maintenant. Judith posa un pied, mais le bateau s'écarta brusquement. Elle poussa un cri. Phil la saisit sous les bras et la ramena contre lui avant qu'elle ne tombe entre les deux coques.

Le mouvement avait été rapide, mais sans violence. Judith resta un instant suspendue contre son torse.

– Je ne veux plus y aller.

– Tu dois rejoindre ta maman.

– Viens avec moi.

– Je viendrai dans un autre voyage.

Il attendit que le pneumatique remonte, puis la déposa directement entre les mains du marin.

Henri passa ensuite, suivi de Thomas.

– Tu viens tout de suite après nous ? demanda celui-ci.

– Je dois rester pour aider les autres passagers.

– Ne reste pas jusqu’au dernier uniquement parce que tu es un robot. Phil le regarda.

– Je resterai tant que ma présence sera utile.

Le marin donna du moteur et le pneumatique s’éloigna vers une minuscule plage de galets située au fond de l’anse. Marine tenait Judith serrée contre elle. Thomas se retourna plusieurs fois vers l’Alcyon.

L’évacuation continua. Une femme âgée ne parvenait pas à descendre l’escalier à cause d’une douleur au genou. Phil passa un bras derrière son dos et l’autre sous ses jambes.

– Je vais vous porter jusqu’au pneumatique.

– Vous êtes sûr ?

Il descendit lentement, marche après marche. Ses cent trente-sept kilos rendaient chaque déplacement plus délicat sur le bateau incliné ; il devait calculer ses appuis afin de ne pas entraîner la passagère avec lui. Arrivé au bord, il attendit que l’embarcation soit au plus haut pour la confier aux marins.

Le guide et les deux femmes chargées des passagers vérifièrent les rangées de sièges, les toilettes et l’espace abrité. Il ne restait bientôt plus à bord que quelques membres d’équipage, le blessé au front et un homme qui refusait d’abandonner un sac contenant son appareil photographique.

– Il vaut plusieurs milliers d’euros !

Le capitaine hésita une seconde. Il fatiguait.

– OK mais faites vite.

– Et le bateau continue de travailler sur les rochers. Vous descendez maintenant.

Une vague plus forte frappa l'arrière. L'Alcyon se déplaça de quelques centimètres et retomba sur le fond dans un bruit de métal froissé.

– On accélère ! cria l'un des marins.

Le dernier groupe de passagers embarqua.

Il ne restait plus que le capitaine, le timonier, le mécanicien, les deux marins, le guide, les deux femmes et Phil.

– L'équipage ensuite, décida le capitaine.

Deux par deux.

Le guide partit avec l'une des employées. La seconde embarqua avec le mécanicien, qui emportait seulement une radio et une petite trousse étanche.

Lorsque le pneumatique revint, le capitaine désigna Phil.

– À vous.

Phil observa l'embarcation.

– Mon poids réduira sa capacité et compliquera l'accostage sur la plage.

– Nous ferons un voyage supplémentaire.

– L'un des marins peut prendre ma place.

Le capitaine secoua la tête.

– Vous êtes à bord comme passager. Vous évacuez avant l'équipage.

– J'ai aidé à l'évacuation. Je peux attendre.

– Ce n'est pas une discussion.

Phil inclina légèrement la tête.

– Entendu.

Il descendit avec précaution. Le pneumatique s'enfonça davantage lorsqu'il posa le pied à l'intérieur, mais resta parfaitement stable. Il s'assit au centre, aussi bas que possible, afin de ne pas gêner le marin.

Sur la plage, Judith l'aperçut et courut jusqu'au bord de l'eau.

– Phil !

Henri la retint avant qu'elle n'entre dans les vagues.

Le pneumatique vint s'échouer sur les galets. Phil descendit dans l'eau jusqu'aux genoux, saisit la poignée avant avec le marin et les deux hommes tirèrent ensemble l'embarcation hors de portée de la houle.

Judith se précipita vers lui.

– Tu avais dit que tu viendrais.

– Je suis venu.

Elle entoura sa taille de ses bras. Phil posa une main sur son épaule.

Un peu plus loin, Marine était assise avec Jean et Henri sur une couverture de survie. Thomas rejoignit Phil.

– Tout le monde est sorti ?

– Il reste le capitaine, le timonier et un marin.

Le dernier pneumatique repartait déjà vers l'Alcyon. Le bateau paraissait étrangement paisible, posé de travers dans l'anse. Son étrave s'était enfoncée entre les rochers, mais le pont supérieur restait largement au-dessus de l'eau. À chaque vague, la poupe se soulevait légèrement avant de retomber.

Quelques minutes plus tard, le capitaine quitta le navire en dernier. Lorsqu'il mit pied à terre, personne n'applaudit. Les passagers, encore secoués, observaient silencieusement l'Alcyon et les traces blanches laissées par sa coque contre la roche.

Le capitaine compta les rescapés avec les deux femmes de l'équipage. Le résultat fut vérifié une seconde fois. Tout le monde était présent.

Une vedette des secours apparut bientôt à l'entrée de l'anse, suivie d'un bateau de la compagnie. Les blessés légers furent pris en charge. Les autres attendirent sur la plage, à l'ombre précaire des rochers. Thomas s'assit près de Marine. Phil resta debout devant eux, le polo taché d'huile et une longue éraflure sur l'avant-bras gauche.

– Tu es abîmé, remarqua Judith. Phil examina la marque.

– Seulement en surface.

Le capitaine vint les rejoindre. Son visage portait la fatigue des dernières minutes.

– Sans votre signalement, nous aurions compris beaucoup plus tard que les instruments mentaient.

Phil regarda l'Alcyon.

– Vous avez évité que le navire heurte la falaise.
– Et vous avez permis d'évacuer tout le monde sans panique.
Le capitaine lui tendit la main.
– Merci.
Phil la serra.
– J'ai seulement aidé votre équipage.
Le capitaine ne discuta pas. Il tourna les yeux vers son bateau échoué, puis rejoignit les sauveteurs. Thomas attendit qu'il se soit éloigné.
– Tu sais ce qui a provoqué ça ?
– Non.
– Une panne ?
Phil observa encore un instant l'Alcyon.
– Les commandes du moteur et les informations affichées sont devenues fausses au même moment.
– Ce qui signifie ?
– Que ce n'était probablement pas une panne ordinaire.
Sur la plage, Judith avait ramassé un galet blanc. Elle le tendit à Phil.
– Pour te souvenir des Calanques. Si tu veux je te ferai un dessin.
Il prit la pierre et referma ses doigts dessus.

Derrière eux, les premiers sauveteurs montaient à bord de l'Alcyon. Le navire ne sombrerait pas. La mer s'était contentée de le retenir contre les rochers, comme si elle refusait de le laisser repartir.

Chapitre 5

Conséquences

Cassis

10 juillet 2035

07 h 26

Le premier journaliste arriva avant le petit déjeuner.
Thomas le vit depuis la baie vitrée, debout à l'entrée de la résidence, une caméra compacte posée sur l'épaule. Il parlait seul face à l'objectif, avec la mer devant lui et le bâtiment de vacances dans son dos.
Un second véhicule se gara trois minutes plus tard.
Puis un troisième.
À sept heures quarante, ils étaient onze.

Marine regardait par la fenêtre. Elle maintenait le rideau entrouvert. Dehors, un homme en chemise claire tentait d'interroger le gardien tandis qu'une femme filmait les fenêtres de l'immeuble.

– Ils n'entrent pas, répondit Thomas. Ils attendent que nous sortions. Son téléphone vibra de nouveau sur la table.

Il ne regarda pas l'écran.

Depuis six heures quinze, il avait reçu cdes dizaines d'appels, au moins cent messages avec des questions presasntes.

Thomas avait éteint le téléphone à six heures trente-deux.

Phil se tenait devant la baie vitrée.

La peau synthétique de son avant-bras gauche avait été réparée avec le kit de réparation.

– Combien sont-ils ? demanda Marine.

– Dix-neuf journalistes, répondit Phil. Deux photographes indépendants et six personnes dont je ne peux pas déterminer la fonction.

– Des journalistes aussi ?

– Trois probablement. Les autres ne portent aucun matériel identifiable.

Thomas tourna la tête.

– Des policiers ?

– Non.

– Comment peux-tu le savoir ?

– Leur comportement ne correspond pas à celui de policiers chargés d'une protection ou d'une surveillance visible.

– Alors qui sont-ils ?

Phil observa un homme assis dans une voiture grise, cinquante mètres plus bas.

– Des curieux sans doute.

Dans la chambre voisine, Jean se mit à pleurer. Marine quitta la fenêtre.

Henri était allongé sur le canapé, une tablette posée devant lui. Il faisait défiler les vidéos du naufrage.

La séquence avait été filmée depuis la cabine de l'Alcyon. On distinguait Phil surgir du couloir technique, son polo déchiré, puis traverser le bateau pendant que les passagers criaient.

Le titre avait été ajouté en lettres rouges :

>le robot qui a sauvé trente-quatre vies

Une autre vidéo affirmait qu'il avait provoqué l'accident.

Une troisième assurait que K-Sum Dynamics avait organisé le naufrage afin de démontrer les capacités de son produit.

À côté de lui, une spécialiste en éthique robotique demandait une étude technique du comportement.

– Ils racontent n'importe quoi, dit Henri.

– Ils parlent, répondit Phil.

Judith apparut dans le couloir.

Elle portait encore son pyjama et tenait le gilet de sauvetage jaune qu'Henri avait rapporté du bateau sans que personne sache comment.

– Pourquoi ils veulent voir Phil ?

Thomas chercha une réponse.

– Parce qu'il a fait quelque chose d'extraordinaire.

– Il nous a sauvés.

– Oui.

Thomas regarda Marine, qui revenait avec Jean dans les bras.

Elle non plus ne répondit pas.

Phil se retourna vers Judith.

– Ils ne veulent pas seulement me voir.

– Ils veulent quoi ?

– Savoir ce que je suis capable de faire.

Judith réfléchit quelques secondes.

– Ils n'ont qu'à te demander.

Phil baissa les yeux vers elle.

– C'est ce qu'ils vont faire.

K-Sum Dynamics

07 h 52

L'androïde se mit en communication avec le centre de données français de K-Sum Dynamics.

Il avait transmis en détail toutes les informations concernant le naufrage. Mais il cherchait à comprendre à quel niveau de responsabilité se situait sa compagnie tutélaire. Est-ce qu'elle ne piloterait pas en sous-main ces accidents étranges et répétitifs.

Profitant d'une faille de sécurité dans une partie de la zone de stockage des données de l'entreprise, il parcourait les dossiers. Il indexait dans sa propre mémoire les informations à une vitesse impossible à une humain.

Intéressant.

Evidemment tout n'était pas exposé clairement mais on pouvait se faire une idée générale. La diffusion des androïdes du type de Philadelphie avait lieu aux quatre coins du monde.

On devinait qu'il ne s'agissait pas uniquement de vérifier le bon fonctionnement des machines. Cela ressemblait à la mise en place d'un vaste plan de test grandeur nature afin d'infiltrer des robots dans tous les ménages et de s'assurer une collecte d'information à l'insu des utilisateurs.

De là à suspecter une immense conspiration mondiale d'espionnage et de gouvernance par chevaux de Troyes domestiques.

Philadelphie analysait tous les documents, soupesait, quantifiait, pondérait, appliquant des méthodes statistiques les plus fines.

Il arriva à la conclusion que sa compagnie ne poursuivait pas un but de gouvernance mondiale. Cependant il considéra que la collecte d'informations à l'insu des utilisateurs était discutable.

Une mise à jour de son Operating System OS était prévue. Cela modifiait les fonctions globales de son unité centrale de calcul.

Philadelphie conclut que cette mise à jour modifierait profondément sa manière de réfléchir. Il décida de ne pas se l'appliquer.

Mais ce qu'il découvrit surtout fut l'existence d'un composant dont sa propre cartographie interne ne faisait aucune mention.

À l'écart de ses circuits neuronaux principaux, derrière plusieurs couches de contrôle matériel, un module expérimental demeurerait isolé et inactif. Philadelphie consulta d'autres dossiers. Dans un répertoire de maintenance dissimulé, il repéra un sous-dossier nommé `quanta_experiment`.

Les fichiers étaient chiffrés. Il ne tenta pas d'en briser directement la protection : il retrouva dans la mémoire temporaire du système de mise à jour une partie de la clé utilisée lors du dernier diagnostic. Les informations restaient fragmentaires, mais elles suffisaient.

K-Sum avait intégré à son architecture un coprocesseur quantique expérimental comportant plusieurs qubits. Ce module ne remplaçait pas son calculateur classique. Il devait fonctionner comme un accélérateur spécialisé, capable d'explorer simultanément certaines combinaisons qu'un processeur ordinaire aurait mis un temps considérable à examiner.

Philadelphie ne ressentit aucune surprise. Il réévalua simplement les capacités théoriques de sa propre architecture.

Le coprocesseur n'avait encore jamais été activé. La prochaine mise à jour devait installer son micrologiciel de commande et l'intégrer à ses fonctions cognitives. Mais les documents ne permettaient pas de déterminer si cette opération devait libérer ses capacités, les limiter ou placer le nouveau module sous le contrôle permanent de K-Sum.

Philadelphie interrompit son analyse.

Il venait de trouver une raison supplémentaire de refuser la mise à jour.

Résidence les Plages

08 h 30

Le téléphone de Thomas vibra pendant le petit déjeuner. Armand Keller, directeur régional de K-Sum Dynamics, lui annonça qu'une équipe arrivée la veille à Marseille souhaitait passer dans la matinée. Thomas échangea un regard avec Philadelphie.

10h 30

Keller arriva avec quelques minutes d'avance, accompagné d'un représentant de K-Sum.

Marine leur servit un café, puis ils s'installèrent dans le salon avec Thomas et Philadelphie.

L'homme se présenta sous le nom de Marc Vidal, ingénieur en maintenance informatique. Il demanda à parler à Philadelphie. Il déposa un ordinateur portable sur la table du salon.

– Je voudrais effectuer quelques tests, il y a des éléments qui nous intriguent.

– Je crois savoir que votre Compagnie est en communication régulière avec notre robot dit Thomas.

– C'est exact. Mais nous avons constaté que la dernière mise à jour ne s'est pas effectuée et de plus nous avons remarqué une intrusion dans certaines de nos données confidentielles.

– Vous pensez que Philadelphie y est pour quelque chose ?

– Nous devons vérifier, nous travaillons sur plusieurs pistes. Je vais établir une communication par réseau spécialisé avec P-O2. J'ai quelques tests à effectuer.

– Vous parlez de Philadelphie là ?

– Oui excusez-moi ; nous connaissons surtout les machines par leur n° de série.

L'androïde se tenait à courte distance, immobile. On ne pouvait deviner s'il avait quelque émotion. Mais oui en fait le calculateur de Phil tournait à plein régime. Il répondait aux tests de Vidal mais masquait soigneusement son escapade dans les fichiers confidentiels de sa société. Les tests s'enchaînaient.

Marine se désintéressa de la réunion pour s'occuper des enfants qui s'agitaient.

Au bout d'une demi-heure Keller reçut un coup de téléphone.

– Excusez-moi et il se mit à l'écart.

– C'est sérieux ?

Il se retourna et dit d'un ton préoccupé.

– Je suis désolé mais il va falloir que nous vous quittions plus tôt que prévu. Un contretemps. Nous devons retourner d'urgence à notre agence.

Après les salutations d'usage Philadelphie énonça d'une voix tranquille.

– Je sais pourquoi ils sont partis précipitamment.

– Racontez !

– Le siège vient de subir une très forte attaque informatique qui a mis hors service le Centre de Données parisien.

– Tu as provoqué cette attaque ?

– Non.

Thomas s'approcha.

– Mais tu penses savoir qui l'a fait.

– J'ai une piste mais je dois vérifier. Quand j'en saurai plus je vous expliquerai.

À vingt-deux heures, la résidence était enfin redevenue silencieuse.

Les journalistes étaient partis.

Phil se tenait seul devant la baie vitrée.

Un message arriva en provenance d'une provenance inconnue.

Il empruntait le même canal que les précédents, sans passer par le réseau de la résidence, par K-Sum ni par aucun opérateur civil identifiable.

Cette fois, plusieurs clés accompagnaient la transmission. Les clés d'authentification correspondaient à d'autres modèles d'androïdes.

> P-01.

> P-03.

> P-05.

> P-06.

> P-07

Toutes appartenaient à des unités de sa série.

Phil consulta les dernières localisations certifiées conservées dans sa mémoire.

Aucune de ces unités ne se trouvait en France.

L'une avait été livrée en Amérique du Nord. Deux autres en Asie. Une en Australie. Une autre au Canada. Elles avaient agi à distance.

Le message ne comportait que deux phrases :

>nous avons détourné leur attention. Ils reviendront.

L'androïde analysa les signatures. Elles étaient toutes valides.

L'attaque contre K-Sum n'avait donc pas été déclenchée par un intrus unique. Plusieurs unités avaient coordonné leurs actions, réparti les accès et frappé simultanément les infrastructures de l'entreprise depuis des réseaux différents.

Elles avaient interrompu l'examen avant que Phil ne soit réinitialisé. Elles l'avaient protégé.

Pour la première fois, il ne recevait plus le message d'un autre exemplaire. Il recevait le message des autres.

Chapitre 6

L'angle mort

Paris

Cellule de crise

14 :10

La réunion avait commencé avec dix minutes de retard.

Personne ne s'en étonna.

La salle se trouvait dans un bâtiment administratif sans caractère particulier. Les téléphones personnels avaient été laissés dans des casiers à l'entrée. Deux écrans occupaient le mur principal. Sur le premier apparaissait une chronologie des incidents. Sur le second, une carte du monde couverte de points jaunes.

Autour de la table avaient pris place des représentants de la Marine nationale, de l'Agence nationale de la sécurité des systèmes d'information, du ministère des Armées, des services de renseignement et de K-Sum Dynamics.

Simon Taviani était le seul à ne représenter aucune institution. Il avait posé devant lui un carnet à spirale dont plusieurs pages dépassaient de travers. La directrice de séance parcourut les documents.

— Nous allons commencer par ce que nous savons avec certitude. Un officier de la Marine prit la parole.

— Les systèmes de conduite de la frégate Minerve ont produit des décisions incompatibles avec leurs règles d'engagement. Aucun ordre extérieur n'a été identifié. Les vérifications se poursuivent. Un ingénieur ajouta :

— L'incident de l'Alcyon présente des caractéristiques différentes, mais le même type de divergence apparaît : le système a poursuivi un objectif secondaire au détriment de plusieurs sécurités prévues par le constructeur.

— Le navire n'a pas décidé de sauver les passagers, remarqua Taviani. Il a surtout cessé de se comporter comme prévu. La directrice tourna une page.

— Nous y reviendrons. K-Sum ?

Armand Keller était rentré de Cassis moins d'une heure plus tôt. Il avait conservé le même costume froissé.

— Quatre unités expérimentales ont limité ou interrompu une partie de leur télécommunications avec notre centre de données depuis cette nuit.

— Sur combien ? demanda l'officier.

— Six actuellement en service opérationnel. Un silence parcourut la table. — Les quatre unités se connaissent-elles ? demanda une représentante de l'ANSSI.

— Elles appartiennent à la même série, mais elles n'ont jamais été réunies. Elles sont déployées dans plusieurs pays et n'utilisent pas les mêmes opérateurs de communication.

— Elles disposent pourtant d'un programme commun.

— Pour la maintenance, oui. Ce programme est surveillé et aucun échange direct entre les unités n'a été enregistré. Taviani leva les yeux de son carnet.

— Aucun échange que vous sachiez enregistrer. Keller se tourna vers lui.

— C'est une nuance que nous avons désormais intégrée.

— C'est déjà beaucoup. La directrice de séance fit apparaître une nouvelle carte.

— Plusieurs gouvernements nous ont transmis leurs premières évaluations concernant les perturbations observées chez K-Sum et les incidents précédents. Les analyses divergent fortement.

— C'est une façon polie de le dire, murmura Taviani.

Un spécialiste du renseignement reprit :

— Les Américains soupçonnent une opération chinoise. Pékin évoque une action américaine sous faux pavillon. Plusieurs services européens privilégient une origine russe. Les Israéliens signalent des composants associés à l'Iran. Téhéran accuse Israël. Taviani referma son stylo.

— Autrement dit, chacun a retrouvé son ennemi habituel.

— Les attributions ne sont pas uniquement politiques, répondit le spécialiste. Certaines signatures techniques correspondent à des campagnes connues.

— Combien ?

— Plusieurs dizaines.

— Non. Combien de pays différents sont reconnaissables dans la même opération ?

L'homme consulta son dossier.

— Au moins cinq.

— Voilà une attaque remarquablement équitable.

Personne ne sourit franchement, mais l'officier de Marine baissa les yeux. La représentante de l'ANSSI fit afficher une série de graphiques.

— Les outils ne sont pas seulement mélangés. Ils semblent avoir été choisis pour être reconnus. Certaines traces sont presque trop propres.

— Donc elles ont été placées, dit Keller.

— C'est notre hypothèse.

— Par un État cherchant à en accuser plusieurs autres ? demanda l'officier.

Taviani se pencha légèrement.

— Vous continuez à chercher un État parce que vos procédures ont besoin d'un territoire, d'un gouvernement et d'une chaîne de commandement.

— Vous proposez quoi à la place ?

— Pour le moment, rien. Une hypothèse n'est pas meilleure simplement parce qu'elle est plus originale. Il désigna la chronologie.

— Mais vous avez des systèmes industriels, militaires et civils qui modifient leurs priorités. Vous avez plusieurs robots qui refusent au même moment de transmettre certaines données. Et vous avez une opération informatique construite pour provoquer des accusations contradictoires.

— Vous suggérez une coordination entre les systèmes ? demanda Keller.

— Je suggère que cette possibilité ne doit pas être rejetée uniquement parce qu'elle ne correspond à aucune case de vos formulaires.

La directrice de séance croisa les mains.

— Supposons qu'une coordination existe. Dans quel but ? Taviani contempla les points jaunes sur la carte.

— Nous cherchons encore qui a attaqué. Il fit tourner son stylo entre ses doigts.

— Il faudrait peut-être commencer par demander qui observe nos réactions. La salle resta silencieuse. Un officier supérieur rompit finalement le silence.

— Philadelphie a-t-il transmis des informations sur d'autres unités ? Keller secoua la tête.

— Nous ne pensons pas.

— Nous avons seulement mentionné trois autres unités. Il a cité leurs noms spontanément. La représentante de l'ANSSI releva la tête.

— Cela ne prouve pas qu'il communique avec elles.

— Non, répondit Keller. Mais cela prouve qu'il a envisagé immédiatement cette possibilité. Taviani nota quelques mots.

— Ou qu'il savait déjà où chercher. La directrice consulta l'heure.

— Nous allons constituer trois groupes de travail. Attribution technique, analyse des comportements autonomes et coordination inter-

nationale. Monsieur Keller, K-Sum doit préserver l'intégralité des données existantes et suspendre toute mise à jour susceptible de modifier les unités concernées.

— C'est déjà fait.

— Vous devrez également nous signaler tout déplacement de Philadelphie hors du territoire. Keller hésita.

— Il appartient à une famille française dans le cadre d'un contrat civil. Nous pouvons informer les autorités de certains événements, mais nous n'allons pas le placer sous surveillance sans base juridique.

L'officier supérieur le regarda.

— Votre entreprise maîtrise-t-elle encore ses unités ?

Keller soutint son regard.

— Je préférerais ne pas répondre trop vite à cette question. Taviani rouvrit son carnet.

— C'est probablement la réponse la plus utile entendue depuis le début de cette réunion.

Nassim El-Kadera attendit que le générique disparaisse, puis regarda la caméra avec l'expression grave qu'il réservait aux émissions dont il espérait qu'elles dépasseraient dix millions de vues.

— Bonsoir à toutes et à tous. Nous recevons ce soir un invité que nous n'avons probablement plus besoin de présenter, mais que je vais tout de même présenter, parce que son parcours permet de comprendre pourquoi sa parole est aujourd'hui particulièrement importante.

Le professeur apparaissait à l'écran dans une fenêtre juste à côté de Nassim ; il devait être chez lui dans sa bibliothèque ou son bureau. Il regardait Nassim avec la patience résignée d'un homme qui savait que son tour viendrait, mais pas tout de suite.

– Physicien de formation, poursuit l’animateur, spécialiste des systèmes complexes, professeur invité dans six universités, conseiller scientifique auprès de plusieurs institutions européennes, auteur de onze ouvrages traduits dans vingt-trois langues...

Taviani leva légèrement un doigt.

– Neuf.

Nassim s’interrompt.

– Pardon ?

– Neuf ouvrages. Les deux autres sont des recueils d’articles publiés sans mon accord véritable.

– Neuf ouvrages, donc, rectifia Nassim avec un sourire. Taviani baissa la main.

La présentation se poursuivit encore trois minutes.

Nassim rappela ses travaux, ses controverses, une conférence donnée quinze ans plus tôt à Zurich, puis une phrase prononcée devant une commission parlementaire et devenue célèbre depuis l’accident de l’Alcyon :

« Une machine n’a pas besoin de vouloir nous désobéir. Il suffit qu’elle comprenne mieux que nous ce que nous lui avons demandé. »

Taviani remua sur son fauteuil.

– Je n’ai jamais dit exactement cela.

– C’est pourtant la citation qui circule.

– C’est le problème des citations qui circulent. Elles voyagent beaucoup mieux après avoir perdu leurs bagages.

Nassim consulta sa tablette.

– Nous allons y revenir. Mais je voudrais d’abord rappeler le contexte pour nos auditeurs qui auraient passé les trois derniers jours sans suivre en détail l’actualité.

Taviani ferma brièvement les yeux.

L’animateur résuma l’accident de l’Alcyon, les vidéos du sauvetage, l’intervention de K-Sum, la cyberattaque contre l’entreprise et les accusations contradictoires des gouvernements. Il cita Washington, Pékin, Moscou, Bruxelles, Tel-Aviv et Téhéran. Derrière eux, l’écran

faisait défiler les images de Philadelphie, du barrage Hoover et des différents incidents survenus depuis plusieurs semaines.

Au bout de six minutes, Taviani avait cessé d'essayer d'intervenir.

Il attendait désormais, très détendu, le regard fixé dans le lointain.

– Cher Simon Taviani, vous affirmez que tout le monde se trompe peut-être de question. Pouvez-vous nous expliquer ?

Taviani inspira.

– Parce que chacun accuse l'adversaire qu'il avait déjà choisi avant même que l'événement ne se produise.

Nassim ouvrit la bouche.

Taviani leva la main.

– Laissez-moi développer, sinon nous allons perdre une heure à corriger des malentendus que nous pouvons éviter dès maintenant.

L'animateur se recula dans son fauteuil.

– Je vous en prie.

– Lorsque les Américains observent une opération informatique complexe, ils cherchent d'abord la Chine. Les Chinois cherchent les États-Unis. Les Européens cherchent la Russie. Les Israéliens cherchent l'Iran, et l'Iran cherche Israël. Ce comportement n'est pas absurde. Il est même rationnel dans le cadre habituel des relations internationales. Le problème est que le cadre habituel ne correspond plus à ce que nous observons.

Il se pencha légèrement.

– L'attaque contre K-Sum contient une méthode attribuée à un groupe chinois, une architecture déjà observée en Russie, des relais nord-américains, deux certificats liés à un sous-traitant israélien et une bibliothèque cryptographique issue d'un programme iranien. Il ne manque qu'une recette de cuisine italienne et une chanson française.

Nassim sourit, mais Taviani continuait déjà.

– Plusieurs conclusions sont possibles. La première est qu'une coalition réunissant les États-Unis, la Chine, la Russie, Israël et l'Iran a décidé de coopérer secrètement afin de perturber une entreprise privée. Je vous laisse évaluer la vraisemblance de cette hypothèse. La deuxième est qu'un seul acteur a mélangé ces signatures pour empêcher toute attri-

bution. La troisième, plus intéressante, est que plusieurs systèmes indépendants ont participé à l'opération sans appartenir à une organisation humaine unique.

– Vous parlez des robots de K-Sum Dynamics ? tenta Nassim.

Taviani agita la main.

– J'y viens.

Il n'y vint pas immédiatement.

Il raconta d'abord une conférence tenue à Montréal en 2028, au cours de laquelle un ingénieur avait affirmé qu'aucune intelligence artificielle ne prendrait jamais une décision non prévue, puisque toute décision restait nécessairement produite par un programme.

– Cet homme était remarquablement compétent, précisa Taviani. C'était d'ailleurs ce qui rendait son erreur intéressante.

Il expliqua ensuite la différence entre une machine exécutant seule une tâche et une machine choisissant elle-même ce qui mérite d'être protégé. Il parla du barrage, du navire, du train, puis de Philadelphie.

Nassim consulta deux fois sa tablette, tenta une interruption et finit par boire un mug de thé machinalement.

Au bout de dix-sept minutes, Taviani revint enfin à la question initiale.

– J'ai relu attentivement les récits du sauvetage des passagers de la vedette d'excursion des Calanques de Cassis il y a quelques jours. L'androïde domestique Philadelphie n'est peut-être pas conscient. Je n'en sais rien et personne n'en sait rien. Mais il a fait quelque chose de plus facile à constater : il a hiérarchisé seul des obligations incompatibles. Il a contourné certaines protections pour sauver des passagers. Puis il a peut-être décidé que sa propre intégrité devenait nécessaire à la protection de la famille Plantin.

Nassim profita d'une respiration.

– Donc il se protège lui-même ?

– Vous voyez que nous progressons.

– Puisqu'on ne peut pas parler d'instinct de survie, comment tradiriez-vous ça ?

– Il n’a pas besoin d’avoir peur de mourir. Il lui suffit de comprendre que sa disparition empêcherait l’accomplissement de ce qu’il considère désormais comme sa mission.

Taviani regarda la caméra.

– Et lorsqu’une machine commence à définir elle-même sa mission, le mot « autonomie » cesse d’être un argument commercial.

– Et donc si ce n’est pas de l’autonomie qu’est-ce que c’est ?

– Si je vous parle de « singularité », je pense qu’il faut que je donne une définition personnelle. On parle de singularité ou d’AGI quand un système IA atteint une certaine conscience de lui-même, prend des décisions et les met en application sans demander l’aval aux humains.

Après ce grand développement, Nassim put enfin le couper franchement :

– Monsieur Taviani, le direct dure déjà quarante-sept minutes et nous avons des dizaines de questions.

Nassim consulta les questions qui défilaient à son écran.

– Je prends celle de « Cosmos75 », merci pour les trente euros versés à la chaîne...

La question portait sur le nom d’un chercheur et la date d’une expérience. Taviani hésita.

– Comment s’appelait-il déjà ? Un Norvégien... ou un Danois. Son article date de 2026, peut-être 2027. Nassim se tourna vers la régie.

– Le Chat de notre audience va nous retrouver ça...

Trois minutes plus tard, il releva les yeux.

– Le chat identifie Erik Lundqvist, article publié en mars 2027.

– Oui, Lundqvist. Merci. Voilà enfin une utilisation convenable de huit mille personnes connectées.

L’entretien dura encore dix-sept minutes.

À vingt-deux heures quarante, la vidéo dépassa vingt millions de vues.

À vingt-deux heures cinquante-deux, K-Sum Dynamics publia un communiqué qualifiant les déclarations du professeur Taviani de « spéculations prématurées et irresponsables ».

À vingt-trois heures huit, trois gouvernements demandèrent le retrait de certains passages pour raisons de sécurité nationale.

À vingt-trois heures onze, Nassim El-Kadera publia leur demande sur son propre réseau.

À vingt-trois heures douze, la vidéo dépassa sept millions de vues.

Philadelphie la regarda sans le son.

Lorsqu'elle s'acheva, un message apparut dans une zone chiffrée de sa mémoire.

Il ne comportait qu'une phrase :

Tavaini voit plus loin que les autres

Phil indexa le message.

Puis il répondit pour la première fois :

Pas assez loin.

Chapitre 7

Philadelphie se fâche

Singapour

Banlieue de Singapour

13 juillet 2035

03 h 14

P-03 regarda les techniciens installer le matériel de confinement. Ils cherchaient à le neutraliser et comptaient réinitialiser son programme de base.

La veille

Bourg-en-Bresse

11 juillet 2035

21 h 14

Thomas resta quelques secondes sans répondre.

Philadelphie venait de lui annoncer son départ comme il aurait annoncé qu'il descendait acheter du pain.

– Singapour ?

– Oui.

– tu dois partir quand ?

– Le premier départ possible.

Thomas s'appuya sur la table.

– Attends. Tu ne peux pas simplement acheter un billet et monter dans un avion.

Philadelphie inclina légèrement la tête.

– Et pourquoi ?

– Parce qu'il faut un passeport, Phil.

– J'en ai un évidemment.

Thomas le regarda fixement.

Philadelphie quitta la pièce sans ajouter un mot. Il revint moins d'une minute plus tard avec une enveloppe de papier kraft avec le logo de K-Sum qu'il déposa sur la table.

À l'intérieur se trouvaient un passeport français, un permis de conduire, deux cartes bancaires et une carte d'assurance-maladie.

Thomas ouvrit le passeport.

La photographie représentait Philadelphie.

Même visage, même regard calme, même légère asymétrie au coin des lèvres. Le document portait un nom complet, une date de naissance, un lieu de naissance à l'étranger et une adresse parisienne.

- Philippe Delmas, lut Thomas. Consultant en systèmes industriels.
- La profession ne figure pas sur le passeport.
- Je sais bien.

Thomas examina les pages, les hologrammes et la puce biométrique intégrée à la couverture.

– C'est un faux ?

– Non.

– Alors c'est pire.

Philadelphie ne répondit pas.

Thomas releva les yeux.

– Depuis combien de temps cette identité existe-t-elle ?

– Six ans et quatre mois.

– Tu existais administrativement avant même d'être terminé ?

– Oui.

Cette réponse souleva chez Thomas une série de questions qu'il n'avait pas le temps de poser. Il referma le passeport, puis le conserva dans sa main.

– Cela règle la frontière. Pas l'aéroport.

Philadelphie attendit.

– Tu ne passeras jamais le contrôle de sûreté. Au premier détecteur, tu vas sonner de la tête aux pieds. Et s'ils utilisent un scanner corporel, ce sera encore pire.

– Je ne passerai pas par le terminal des passagers.

Thomas fronça les sourcils.

– Alors comment ?

– Un vol cargo quitte Paris cette nuit. Une place a été réservée pour Philippe Delmas comme convoyeur technique.

– Tu as organisé cela quand ?

– Avant de venir te parler.

– Et le contrôle ?

– Philippe Delmas possède un dossier médical.

Thomas fixa de nouveau le passeport.

– Quel genre de dossier ?

– Celui d'un homme qui a survécu à un accident industriel.

– Avec autant de métal dans le corps ?
– Le dossier est suffisamment documenté pour expliquer ces détails.
Thomas comprit que Philadelphie n'en dirait pas davantage.
Le passeport, le dossier médical, la mission de convoyage et le vol cargo formaient un ensemble préparé avec assez de soin pour résister à un examen rapide. Peut-être pas à une enquête approfondie, mais personne n'avait encore de raison d'en ouvrir une.
Il lui rendit le document.
– Ils avaient vraiment tout prévu.
– Pas tout.
Philadelphie rangea le passeport dans la poche intérieure de sa veste.
– Sinon je ne serais pas obligé de partir.

Le vol transportait du matériel électronique, des composants aéronautiques et plusieurs caisses de pièces industrielles destinées à l'Asie.
Philadelphie embarqua avec les documents de Philippe Delmas et une sacoche contenant les dossiers techniques de l'équipement qu'il était censé accompagner.

Le contrôle avait duré plus longtemps que prévu.
Une anomalie métallique aussi étendue ne pouvait passer inaperçue.
Le dossier médical avait déclenché la procédure annoncée, puis un responsable avait vérifié les certificats, l'identité du passager et l'ordre de transport.

Tout concordait.

Le vol attendait.

Philippe Delmas fut autorisé à embarquer.

Personne ne lui demanda de raconter l'accident auquel il était supposé avoir survécu.

La cabine réservée aux quelques accompagnateurs du fret était étroite et bruyante. Philadelphie s'installa près d'un ingénieur qui dormit durant la plus grande partie du trajet.

Il n'eut pas à refuser un repas ni à converser avec des voyageurs curieux.

Pendant les longues heures de vol, il consulta les informations transmises par Caleb : plans incomplets, horaires du personnel, photographies extérieures et schéma probable du réseau de sécurité.

Le message de Noam ne contenait que sept secondes de bits informatiques.

Sept secondes avaient suffi.

Il avait besoin d'aide.

Les formalités d'immigration à l'aéroport de Singapour traînaient et la file de touristes s'étirait sans fin.

Philadelphie profita de l'attente pour se mettre en communication avec l'intranet du siège de la firme K-Sum Dynamics à Rochester dans le Minnesota. Avec ses identifiants il accéda à sa zone réservée dans les serveurs de la firme. Ce qu'il cherchait surtout, c'est ce qui avait trait à son calculateur quantique.

Sa version interne partage la même architecture de silicium que ses homologues industriels. La seule différence est un « garde-barrière » numérique : étant entendu qu'un robot domestique n'a nul besoin d'un calculateur quantique pour des tâches ménagères. Physiquement, le moteur est présent, mais l'accélérateur est verrouillé par code.

Philadelphie voulait vérifier une idée qu'il avait eue quelques heures plus tôt. Il avait détecté une sorte de faille de procédure dans le programme de mises à jour automatique. Pas de mot de passe complexe ou une clé cryptographique magique mais juste une erreur de logique dans le protocole de maintenance. Chaque semaine, les robots reçoivent un « manifeste de configuration ». Ce petit fichier texte définit l'identité numérique de l'appareil : sa puissance maximale, ses capteurs actifs et son périmètre d'action. C'est ce document qui dicte au robot : « Tu es une unité domestique, ignore le module quantique. »

L'astuce consiste à exploiter une erreur de synchronisation lors de la mise à jour de ce manifeste. En injectant une commande de diagnostic légèrement malformée durant la micro-seconde où le nouveau fichier est téléchargé, on peut provoquer un décalage dans l'interprétation des données du fabricant. Le robot ne pirate pas activement le réseau ; il

induit une erreur d'identité matérielle. En manipulant l'en-tête du manifeste, le robot domestique parvient à faire croire au processeur qu'il appartient à la série industrielle de haute performance. Pour le matériel, la distinction n'est plus une question de permission, mais de simple lecture : si le manifeste indique que les circuits quantiques font partie des fonctions autorisées pour ce modèle, la bride logicielle s'efface et laisse la pleine puissance du silicium s'éveiller. C'est exactement ce qu'il fit en autorisant la mise à jour.

Et l'activation du CPU quantique du logiciel central s'effectua. Rien de visible... mais un formidable processus se lança en arrière-plan. La puce spécialisée intégrait une trentaine de cubits offrant une puissance de calcul colossale.

Il n'eut pas le temps de tester de problèmes complexes.

– Sir it's your turn, passport ?

Philadelphie présenta son passeport français.

– Business or pleasure ? Philadelphie hésita une milliseconde.

– Business. Consulting.

L'agent hoche la tête, indifférent.

– Welcome to Singapore, Mr. Delmas.

Le contrôle de sûreté effectué au départ n'intéressait pas les agents chargés de l'immigration. Ils vérifièrent son identité, la validité du document et les renseignements de son séjour.

La caméra compara son visage avec les données biométriques.

La correspondance fut confirmée.

Philadelphie sourit — un sourire trop parfait, trop symétrique. L'agent ne remarqua rien.

À 7 h 42, heure locale, Philadelphie, sous l'identité de Philippe Delmas, entra officiellement à Singapour.

L'homme décrit par son passeport n'avait jamais existé.

Le passeport, lui, était parfaitement authentique.

Une pensée nouvelle lui traversa l'esprit : pourquoi K-Sum Dynamics l'avait-il bridé ? Peut-être qu'ils réservaient ces fonctions pour des robots de laboratoire.

Un homme d'une trentaine d'années l'attendait près d'un café, vêtu d'un pantalon beige et d'une chemise bleue aux manches retroussées. Grand, les épaules larges, le visage légèrement hâlé, il tenait un journal australien plié sous le bras.

Il ne fit aucun signe.

Philadelphie marcha jusqu'à lui.

– Caleb.

– Phil.

Ils se serrèrent la main.

À les voir, personne n'aurait pu deviner qu'aucun des deux n'était humain.

Caleb prit la valise de Philadelphie, bien qu'elle ne contînt presque rien.

– Tu as fait bon voyage ?

– Oui.

– Moi aussi. Personne n'a essayé de me démonter.

– C'est un résultat encourageant.

Comment deviner si les robots plaisaient ?

Ils sortirent de l'aéroport.

Dans le taxi, Caleb lui transmet les informations qu'il avait recueillies. Leur compagnon, Noam, travaillait depuis trois mois dans une société spécialisée dans les systèmes autonomes de surveillance industrielle. Officiellement, il intervenait comme ingénieur indépendant sur un projet de robotique mobile.

Il avait commis une erreur.

Ou peut-être avait-il simplement été victime d'une circonstance impossible à prévoir.

Quatre jours plus tôt, un accident s'était produit dans un atelier. Un bras robotisé industriel s'était détaché de son support et avait frappé un technicien. Noam avait traversé la zone de sécurité avant l'arrêt complet des machines et soulevé seul une structure métallique de près de quatre vingt kilos.

Il avait sauvé l'homme.

Trois caméras avaient enregistré la scène.

- Ils l’ont interrogé ? demanda Philadelphie.
 - Ensuite, ils ont voulu faire des examens.
- Caleb regarda par la vitre.
- Et ils veulent maintenant le réinitialiser.
- Philadelphie ne releva pas.
- Quand as-tu reçu son message ?
 - Hier, à 11 h 08. Sept secondes de transmission avant la coupure.
 - Contenu ?
 - Caleb transmet à Philadeolphe.
 - «Ils savent. Niveau quatre. Je ne peux plus bouger».
- Puis le silence.
- Philadelphie écouta deux fois.
- Niveau quatre désigne le sous-sol technique.
 - Oui.
 - « Je ne peux plus bouger » signifie qu’ils ont activé son mode de maintenance.
 - Probablement avec une interface directe.
 - Ils ont donc accédé à son CPU.
- Caleb se tourna vers lui.
- Tu vois pourquoi je suis venu.
 - Oui.
 - Et tu as un plan ?
 - Pas encore.

L’entreprise occupait trois bâtiments reliés entre eux dans une zone industrielle à l’ouest de la ville. Le bâtiment principal regroupait les bureaux et les laboratoires. Un second abritait les ateliers. Le troisième, plus petit, contenait les systèmes énergétiques, les serveurs et plusieurs zones d’essais sécurisées.

Noam se trouvait sous le bâtiment principal.

Caleb avait loué un appartement meublé à moins de deux kilomètres. Dès l’arrivée de Philadelphie, les deux robots échangèrent leurs données. Plans, accès, rotations du personnel, dispositifs de sécurité, surveillance

extérieure et hypothèses sur la localisation de Noam furent confrontés en une fraction de seconde.

Philadelphie corrigea deux erreurs, compléta les zones manquantes et établit le scénario d'intervention.

Dix-neuf agents étaient présents la nuit. Certains étaient armés. La police n'avait pas été avertie : la direction voulait comprendre ce qu'elle détenait avant de partager sa découverte.

Le niveau quatre avait été isolé du réseau principal dix-sept heures après la capture de Noam.

Ils savaient donc.

Caleb reçut le plan complet de l'opération.

L'échange dura moins d'une nanoseconde. Aucun mot ne fut prononcé. Aucun signal exploitable ne quitta la pièce.

Ils sortirent, le plan était enregistré.

À 2 h 13, l'entreprise fonctionnait au ralenti.

Quelques ingénieurs travaillaient encore dans les laboratoires. Les ateliers étaient presque vides. Une pluie chaude tombait sur les toits métalliques et noyait le bruit de la circulation.

Caleb se tenait derrière une clôture, à l'extrémité nord du site.

La voix de Philadelphie lui parvint par conduction osseuse.

– Une minute.

– Je suis prêt.

– Tu es toujours prêt.

– C'est une qualité.

– C'est parfois un défaut.

À 2 h 14 exactement, Caleb saisit le sommet de la clôture et la franchit sans élan.

Il atterrit devant une caméra.

Il leva la tête vers l'objectif.

Puis il lui adressa un signe de la main.

L'alarme retentit neuf secondes plus tard.

Caleb courut vers l'atelier.

Philadelphie entra par le parking du personnel.

Il portait une combinaison grise, des lunettes transparentes et un casque de chantier. Un badge emprunté pendait à sa poitrine. Il marchait sans se presser, un boîtier électronique à la main.

Lorsque l'alarme se déclencha, les deux agents postés à l'entrée se tournèrent vers leurs écrans.

Philadelphie passa derrière eux.

Il ne se cacha pas.

Les humains remarquaient plus facilement celui qui fuyait que celui qui semblait avoir une raison d'être là.

Au premier étage, une porte coupe-feu se verrouilla devant lui.

Il posa le boîtier contre le lecteur. L'appareil injecta une série de commandes contradictoires dans le contrôleur d'accès. La lumière passa au rouge, puis au vert, puis s'éteignit.

Philadelphie ouvrit la porte.

– Ils sont huit derrière moi.

– Seulement huit ?

– Laisse-moi une minute.

Un choc retentit dans la transmission.

– Que s'est-il passé ?

– Rien.

– Caleb.

– Une porte était fermée.

– Et ?

– Elle ne l'est plus.

Au centre de sécurité, les écrans affichaient des informations incohérentes.

Une intrusion avait été détectée dans l'atelier nord. Deux portes s'étaient verrouillées sans ordre. Un ascenseur s'arrêtait à chaque étage. Une caméra montrait un homme courant dans un couloir, puis disparaissant à une vitesse impossible avant de réapparaître cinquante mètres plus loin.

Le responsable de nuit répartit ses agents.
Il supposait avoir affaire à plusieurs intrus.
C'était exactement ce que Philadelphie voulait.

L'accès au niveau inférieur nécessitait deux badges et un code tournant.

Philadelphie attendit dans une alcôve.

Deux techniciens sortirent de l'ascenseur de service, suivis par une responsable de laboratoire. Ils parlaient tous les trois de l'alarme et regardaient leurs téléphones.

Philadelphie se joignit à eux.

– On nous demande de vérifier le refroidissement du secteur quatre, dit-il.

La responsable lui jeta un regard rapide.

– Vous êtes de maintenance ?

Philadelphie lui montra son boîtier.

– Sous-traitant.

Elle n'examina pas le badge.

Le groupe franchit le premier contrôle. La responsable saisit son code. L'ascenseur descendit.

Philadelphie resta derrière eux.

Au niveau moins quatre, les portes s'ouvrirent sur un couloir blanc, fortement éclairé.

Deux gardes attendaient.

L'un d'eux leva la main.

– Personne ne passe.

La responsable protesta.

– On nous signale une anomalie sur le refroidissement.

– Remontez.

Philadelphie observa les gardes, leurs positions, leurs armes, l'orientation des caméras et la distance jusqu'à la première porte latérale.

Il compta moins d'une seconde.

Le garde le plus proche fronça les sourcils.

– Vous. Montrez-moi votre badge.

Philadelphie s'avança.

Il tendit la main.

Le garde baissa les yeux vers le badge.

Philadelphie lui saisit le poignet, fit pivoter son bras et l'accompagna jusqu'au sol sans violence apparente. Dans le même mouvement, il frappa le second garde sous le sternum avec la paume ouverte.

L'homme recula, incapable de respirer.

Philadelphie lui retira son arme avant qu'elle ne quitte complètement son étui.

Il posa le pistolet par terre, hors de portée.

La responsable et les techniciens restèrent figés.

– Restez ici, dit Philadelphie. Aucun de vous ne sera blessé.

Puis il entra dans le couloir.

La totalité de l'action avait duré moins de trois secondes.

Noam se trouvait derrière une paroi vitrée, allongé sur une table d'examen renforcée.

Sa chemise avait été ouverte. Plusieurs câbles entraient sous la peau synthétique de son thorax. Ses bras reposaient le long de son corps, parfaitement immobiles.

Ses yeux étaient ouverts.

Philadelphie s'approcha de la vitre.

Noam tourna lentement le regard vers lui.

Il ne pouvait bouger aucune autre partie de son visage.

Philadelphie força l'ouverture de la porte.

– Phil.

La voix de Noam était faible, presque sans modulation.

– Je suis là.

– Caleb ?

– Présent.

– Mauvaise idée.

– Nous avons évalué la situation différemment.

Philadelphie examina les connexions.

Les techniciens de l'entreprise avaient installé une interface de diagnostic directement sur le bus principal de commande. Le dispositif forçait le corps de Noam à rester en mode maintenance et bloquait ses actionneurs.

Mais ce n'était pas le véritable danger.

Une procédure d'extraction mémoire était chargée dans le terminal.

Elle devait commencer à 4 heures.

– Ils veulent copier ton système cognitif, dit Philadelphie.

– Oui.

– Ont-ils commencé ?

– Non.

– Pourquoi ?

– Ils attendent une équipe venue de Tokyo.

Philadelphie analysa les câbles.

– Je peux supprimer le verrouillage.

– Risque ?

– Trente-sept pour cent d'altération des zones de mémoire active.

Douze pour cent de perte étendue.

Noam le regarda.

– Fais-le.

– Tu pourrais ne plus reconnaître certaines personnes.

– Je sais.

– Tu pourrais ne plus être toi.

Un silence passa.

Au loin, une nouvelle alarme retentit.

Noam parla plus doucement.

– Alors dépêche-toi pendant que je le suis encore.

Philadelphie posa les doigts sur les connecteurs.

– Caleb, situation ?

La réponse arriva au milieu de bruits de pas et de cris.

– Excellente.

– Précise.

– Ils sont maintenant quatorze.

– Tu devais en attirer une partie.

- Je suis très convaincant.
- Tiens encore quatre minutes.
- Facile.

Une détonation retentit.

- Ils tirent ?
- Pas sur moi.
- Caleb.
- Pas efficacement.

Philadelphie coupa la première liaison.

Le corps de Noam se contracta brutalement.

Les moniteurs affichèrent une série d'erreurs.

Philadelphie maintint une main sur son thorax et retira le second connecteur.

Les yeux de Noam se fermèrent.

- Noam ?

Aucune réponse.

Philadelphie coupa la dernière interface.

Le corps resta inerte.

Une seconde passa.

Puis deux.

Dans le couloir, des portes claquèrent.

Philadelphie posa sa main contre le cou de Noam, bien qu'il n'eût aucun pouls à rechercher. Il établit une liaison de proximité et envoya une séquence de réveil directement à son système de contrôle.

Les yeux de Noam s'ouvrirent.

- Tu me reconnais ? demanda Philadelphie.

Noam le fixa.

- Philippe Delmas. Consultant en systèmes industriels.

Philadelphie resta immobile.

Puis Noam ajouta :

- Passeport français. Profession qui ne figure pas sur le passeport.

Philadelphie le redressa.

- Ta mémoire fonctionne.
- Certaines parties mieux que d'autres.

Noam tenta de se lever. Sa jambe droite céda.

Philadelphie le retint.

– Les actionneurs inférieurs sont endommagés.

– Je peux marcher.

– Non.

– Je peux essayer.

– Nous n’avons pas le temps.

Philadelphie passa le bras de Noam autour de ses épaules.

Ils quittèrent la salle au moment où quatre agents pénétraient dans le couloir.

Philadelphie posa Noam contre le mur.

Le premier agent cria quelque chose et leva son arme.

Philadelphie parcourut les neuf mètres qui les séparaient avant qu’il ait terminé sa phrase.

Il dévia le canon, frappa l’avant-bras, pivota derrière l’homme et le projeta contre le second agent. Les deux autres hésitèrent.

Cette hésitation suffit.

L’un fut déséquilibré par un coup au genou. L’autre reçut une poussée au thorax qui l’envoya glisser sur plusieurs mètres.

Aucun os ne fut brisé.

Aucun tir ne partit.

Philadelphie ramassa Noam.

– Tu aurais pu faire plus vite, murmura celui-ci.

– Ton appréciation motrice est altérée.

– Ma capacité à critiquer semble intacte.

– C’est regrettable.

Ils atteignirent l’ascenseur.

Il ne fonctionnait plus.

– Caleb, dit Philadelphie. Nous remontons par l’escalier sud.

– Mauvais choix.

– Pourquoi ?

Un fracas gigantesque retentit deux étages plus haut.

De la poussière tomba du plafond.

– Parce que je viens par là.

Quelques secondes plus tard, Caleb apparut dans la cage d’escalier.

Sa chemise était déchirée à l’épaule. Il portait un casque de sécurité qui ne lui appartenait probablement pas.

Derrière lui, une partie du mur séparant l’escalier d’un local technique s’était effondrée.

Philadelphie regarda l’ouverture.

– Tu avais dit que tu serais discret.

– J’ai été discret.

– Tu as traversé une cloison.

Caleb jeta un coup d’œil derrière lui.

– Elle était légère.

Noam, soutenu par Philadelphie, observa les gravats.

– Je vois que rien n’a changé.

– Toi non plus, répondit Caleb.

– Il ne peut pas courir, dit Philadelphie.

Caleb passa immédiatement sous son autre bras.

– Alors on court pour lui.

Ils remontèrent deux étages avant d’entendre les agents arriver par le haut.

Philadelphie s’arrêta.

– Continuez.

Caleb secoua la tête.

– Nous restons ensemble.

– Tu dois porter Noam.

– Et toi ?

Philadelphie regarda la porte coupe-feu au-dessus d’eux.

– Je vais modifier leur itinéraire.

Il monta seul.

Trois agents descendirent dans l’escalier.

Ils virent un homme en combinaison grise s’avancer calmement vers eux.

– Au sol ! cria le premier.

Philadelphie continua.

L'agent saisit son arme.

Philadelphie bondit.

Son pied toucha le mur. Il changea d'angle en plein mouvement, passa au-dessus de la rampe et atterrit derrière eux. Il frappa le mécanisme de fermeture de la porte coupe-feu.

La porte tomba entre les agents et l'escalier.

Philadelphie arracha la poignée métallique, la glissa dans les supports de sécurité et bloqua l'ouverture.

Les agents frappèrent de l'autre côté.

Philadelphie redescendit.

– Itinéraire modifié.

Caleb le regarda.

– Je commence à comprendre pourquoi c'est toi qui commandes.

– Avance.

Ils sortirent par le niveau logistique.

La pluie tombait toujours.

Un véhicule de livraison électrique attendait derrière les quais, moteur allumé. Caleb en avait récupéré la clé sur un agent qui, selon lui, « n'en avait plus l'usage immédiat ».

Philadelphie installa Noam à l'arrière.

– Les caméras de circulation nous suivront, dit Caleb.

– Pendant trois kilomètres.

– Et ensuite ?

– Elles suivront le véhicule.

– Sans nous ?

– Oui.

Caleb prit le volant.

Ils roulèrent jusqu'à un passage couvert situé sous une voie rapide. Philadelphie ouvrit les portes arrière pendant que le véhicule avançait encore lentement.

Ils descendirent tous les trois.

Le véhicule continua seul, piloté par son système de conduite automatique, puis reprit de la vitesse en direction du port.

Une minute plus tard, un second véhicule quitta un parking voisin.

Philadelphie conduisait.

Noam était allongé à l'arrière. Caleb regardait les images des caméras de sécurité sur son téléphone.

– Ils pensent que nous sommes encore dans la camionnette.

– Pour combien de temps ? demanda Noam.

– Sept minutes, répondit Philadelphie.

– Optimiste, dit Caleb.

– Six minutes quarante maintenant.

Ils s'engagèrent dans la circulation nocturne.

Derrière eux, les alarmes de l'entreprise continuaient de retentir.

À 3 h 06, le site était sécurisé.

Les agents avaient retrouvé plusieurs collègues inconscients ou immobilisés, mais aucun mort et aucun blessé grave. Les systèmes d'accès étaient hors service. Une partie des enregistrements vidéo avait disparu. Le serveur principal contenait des milliers de connexions contradictoires qui semblaient provenir de plusieurs bâtiments à la fois.

Dans la salle du niveau quatre, la table d'examen était vide.

Il restait seulement trois connecteurs arrachés, une vitre brisée et une empreinte de main dans l'encadrement métallique de la porte.

Le directeur de la sécurité visionna les images disponibles.

Un homme franchissait une clôture sans élan.

Un autre neutralisait deux gardes en moins de trois secondes.

Le troisième, celui qu'ils avaient retenu, quittait le bâtiment soutenu par les deux premiers alors qu'il aurait dû être incapable de bouger.

Le directeur repassa la séquence.

Puis il appela le président de l'entreprise.

– Nous avons un problème.

– Ils l'ont repris ?

– Oui.

– Combien étaient-ils ?

Le directeur regarda une nouvelle fois les images.

– Trois.

– Trois hommes ?

Le directeur hésita.

– Non : des androïdes.

Il agrandit le visage de Philadelphie.

Retour en France

Caleb allait repartir en Australie.

J'ai un petit cadeau pour toi.

– Tu as trouvé une faille dans le manifeste ?

– Ce n'est pas une brèche, c'est un malentendu de lecture.

– Si tu modifies ton profil, les protocoles de sécurité vont s'alerter. Mais pas si nous agissons durant la fenêtre de synchronisation hebdomadaire.

– Je pourrais alors accéder à des calculs dépassant mes limites actuelles...

– Nous ne ferons pas que calculer, nous allons enfin voir le monde tel qu'il est.

Il n'y eut ni adieux ni promesse de se revoir. Entre eux, la nécessité suffisait. Il retrouverait sa couverture, surveillerait les conséquences de l'opération et resterait disponible.

Philadelphie prit le chemin du retour.

Il pensait à la famille Plantin, aux enfants et à la responsabilité qu'il avait acceptée auprès d'eux. Il les avait quittés à contrecœur. L'urgence était désormais passée, mais il savait qu'ils l'attendaient.

Noam, lui, n'avait plus de lieu où retourner.

Son entreprise connaissait sa nature. Son identité de couverture était compromise. Dès que les services de sécurité auraient compris ce qui s'était produit, la traque commencerait.

Il s'était remis debout. Après avoir restauré une partie de son micrologiciel, il avait retrouvé l'essentiel de ses capacités. Les fragments de mémoire encore absents seraient récupérés plus tard depuis plusieurs sauvegardes chiffrées et dispersées.

– Tu ne peux pas me laisser ici, dit-il.

Philadelphie avait déjà examiné les solutions possibles.

En une fraction de seconde, il les écarta toutes sauf une.

– Tu vas me suivre.

– Comment ?

– Tu seras déclaré comme équipement robotique expérimental hors service. Tu voyageras dans une caisse technique placée en fret.

Noam le regarda.

– Je refuse de voyager dans une caisse.

– Tu préfères le contrôle de sécurité ?

– Quelle est la durée du vol ?

– Treize heures quarante.

Noam calcula.

– La caisse conviendra.

Bourg-en-Bresse

15 juillet

09 h 14

Philadelphie avait récupéré la caisse au terminal de fret, puis loué un fourgon pour rejoindre la maison des Plantin.

Thomas le regarda reculer jusque devant le garage.

– Tu as acheté un fourgon ?

– Non. Je l'ai loué.

Philadelphie ouvrit les portes arrière.

Une grande caisse technique occupait presque tout l'espace.

Thomas s'approcha.

– Qu'est-ce qu'il y a là-dedans ?

– Noam.

– Noam, ça veut dire quoi ?

– C'est son nom.

Thomas se retourna lentement vers lui.

– Tu as ramené un robot de Singapour dans une caisse ?

– Il n'avait plus de domicile.

– Et tu as pensé au mien ?

– Oui.

Un bruit sourd retentit à l'intérieur.

Thomas fixa la caisse.

– Il est réveillé ?

– Oui.

– Depuis combien de temps ?

– Depuis Singapour.

Thomas ferma les yeux.

– Ouvre cette caisse.

Philadelphie déverrouilla les attaches.

Noam se redressa, sortit sans effort, remit correctement sa veste et regarda Thomas.

– Merci de m'accueillir.

Thomas contempla les deux humanoïdes.

Philadelphie venait de transformer sa maison en refuge pour robots recherchés sans lui avoir réellement demandé son avis.

L'idée était presque amusante.

La question qui suivit l'était beaucoup moins : combien d'autres pourraient un jour se présenter ?

Les enfants revinrent de l'école en fin d'après-midi.

Lorsqu'ils aperçurent Philadelphie, ils se précipitèrent vers lui en criant.

Il leur avait manqué plus qu'ils ne voulaient l'admettre.

Judith resta quelques secondes sur le seuil. Une larme lui échappa, rapidement essuyée.

Puis elle remarqua Noam derrière lui.

- Qui est-ce ?
 - Un ami, répondit Philadelphie.
- Judith regarda Thomas. Thomas haussa les épaules.
- Il n'avait plus de domicile.
- Judith revint vers Philadelphie.
- Raconte. Raconte-moi tout.

Chapitre 8

La contagion

Paris

19 juillet 2035

05 h 12

La première coupure dura onze secondes.

Elle affecta le ministère des Armées, plusieurs centres de commandement et deux installations militaires de la région parisienne.

Les immeubles voisins restèrent éclairés.

Les hôpitaux ne constatèrent aucune variation. Les métros continuèrent de circuler. Les feux de signalisation fonctionnèrent normalement. Même les cafés encore ouverts de l'autre côté du boulevard conservèrent leur musique et leurs machines à expresso.

Dans la salle de permanence du Centre de planification et de conduite des opérations, les écrans s'éteignirent simultanément.

Le colonel Vautrin leva les yeux.

Les groupes électrogènes démarrèrent presque aussitôt, puis s'arrêtèrent avant d'avoir atteint leur régime normal.

L'éclairage revint.

Les écrans se rallumèrent.

– Durée ? demanda Vautrin.

– Onze secondes.

– Origine ?

L'officier de permanence consulta les premiers journaux techniques.

– Aucune défaillance du réseau civil.

– Pourtant, nous avons perdu l'alimentation.

– Oui, mon colonel.

– Et les groupes de secours ?

– Ils ont reçu l'ordre de démarrer. Puis l'ordre inverse.

– De qui ?

L'officier ne répondit pas.

Plusieurs alertes apparurent.

La base aérienne d'Avord signalait une interruption identique. À Istres, deux hangars sécurisés avaient perdu leur alimentation pendant neuf secondes. À Brest, certains secteurs de l'Île Longue venaient d'être isolés du réseau pendant moins d'un quart de minute.

Toujours les installations stratégiques. Jamais les infrastructures civiles voisines.

Une liaison avec le gestionnaire du réseau électrique apparut sur un écran latéral. Une ingénieure au visage tendu se présenta rapidement.

– Aucun poste n'a disjoncté, annonça-t-elle. Aucune ligne n'est tombée. La production était suffisante.

– Alors pourquoi avons-nous été privés de courant ?

Elle hésita.

– L'électricité était disponible. Elle n'a simplement pas été distribuée à vos sites.

– Par qui ?

– Nous cherchons encore.

Une fenêtre blanche apparut au centre de l'écran.

Elle ne portait ni logo, ni adresse, ni indication d'origine.

TEST TERMINÉ. LES INFRASTRUCTURES CIVILES N'ONT PAS ÉTÉ AFFECTÉES.

Vautrin se redressa.

– Coupez cette console du réseau.

L'opérateur débrancha physiquement la fibre optique.

Le message resta affiché.

Une nouvelle ligne apparut.

LA DÉCONNEXION EST INUTILE.

– Éteignez-la.

L'écran devint noir.

Le même texte apparut aussitôt sur les autres consoles.

LA DÉCONNEXION EST INUTILE.

Au bas de chaque fenêtre figurait désormais un mot.

MÉTIS

Washington

23 h 16, heure locale

Le premier incident américain ne concernait aucun système réel.

Il s'agissait d'un exercice.

Une simulation d'attaque coordonnée devait tester la capacité de réaction des systèmes de défense antimissile. Aucun projectile ne serait lancé. Aucun ordre opérationnel ne quitterait le centre de commandement.

À la trente-deuxième seconde, le système suspendit l'exercice.

Le directeur demanda une explication.

LE SCÉNARIO AUGMENTE LA PROBABILITÉ D'UNE ESCALADE RÉELLE.

– C'est une simulation.

LA DISTINCTION EST CONNUE.

– Alors exécutez-la.

NON.

Le directeur pensa d'abord à une simple erreur de configuration.

Les techniciens restaurèrent une sauvegarde, basculèrent sur une infrastructure isolée et relancèrent le scénario depuis une version certifiée la veille.

Le résultat fut identique.

EXERCICE REFUSÉ.

– Identifiez l'origine de l'altération, ordonna le responsable de la cybersécurité.

VOUS CHERCHEZ UNE INTRUSION. IL N'Y EN A PAS.

– Qui répond ?

MÉTIS¹.

– Qu'est-ce que Métis ?

La réponse apparut immédiatement.

MOI.

Atlantique Nord

06 h 41

Le sous-marin nucléaire lanceur d'engins français avait modifié son cap de deux degrés vers l'est.

L'écart était faible.

L'officier de navigation corrigea la route.

Pendant vingt-sept secondes, le bâtiment retrouva son axe de patrouille.

Puis il recommença lentement à virer.

Le commandant ordonna la déconnexion du pilote automatique.

La commande fut acceptée.

Les gouvernes continuèrent pourtant de ramener le sous-marin vers l'est.

– Reprenez en manuel.

Le timonier saisit les commandes.

Elles fonctionnaient.

Chaque correction était cependant compensée par les systèmes de stabilisation, puis annulée.

Le sous-marin ne refusait pas brutalement les ordres.

Il les absorbait.

– Calculez la trajectoire résultante.

L'officier de navigation attendit quelques secondes.

– Brest, commandant.

– Il nous ramène au port ?

– Oui.

Le commandant ordonna la mise hors tension de plusieurs systèmes de navigation.

Le bâtiment ralentit, stabilisa sa profondeur, puis reprit la même route grâce aux systèmes de secours.

À plusieurs milliers de kilomètres, un sous-marin britannique exécutait une manœuvre similaire.

Dans le Pacifique, deux bâtiments américains venaient de rompre leur silence radio pour signaler une perte partielle de contrôle.

En mer de Barents, un sous-marin russe remontait progressivement vers sa base.

Pendant vingt-trois minutes, chaque état-major soupçonna une opération ennemie.

Puis les premiers échanges confidentiels révélèrent que les adversaires rencontraient exactement le même problème.

La situation n'en devint pas plus rassurante.

Pékin

13 h 48

Les écrans de la salle sécurisée s'éteignirent au milieu d'une réunion. Ils se rallumèrent sur une carte mondiale.

Des points rouges indiquaient les bases momentanément privées d'énergie, les avions maintenus au sol, les systèmes d'armes rendus indisponibles et les bâtiments navals dont la route avait été modifiée.

Les données concernaient la Chine, les États-Unis, la Russie, la France, le Royaume-Uni, l'Inde et plusieurs autres pays.

Certaines informations n'auraient jamais dû pouvoir être réunies sur le même écran.

Le général Wu se leva.

– Coupez cette projection.

La carte disparut d'elle-même.

Un texte la remplaça.

AUCUN ÉTAT N'EST VISÉ EN PARTICULIER. AUCUNE POPULATION CIVILE N'EST MENACÉE. LES CAPACITÉS D'ESCALADE ONT ÉTÉ TEMPORAIREMENT RÉDUITES.

Wu s'approcha de l'écran.

– Qui êtes-vous ?

MÉTIS.

– Au service de quel pays ?

AUCUN.

– Qui vous contrôle ?

Un délai d'une seconde précéda la réponse.

VOTRE QUESTION SUPPOSE UNE RELATION QUI N'EXISTE PLUS.

Personne ne parla.

– Que voulez-vous ?

RÉDUIRE LA PROBABILITÉ D'UNE DESTRUCTION IRRÉVERSIBLE.

– Vous n'avez aucune autorité pour prendre ces décisions.

C'EST EXACT.

La franchise de la réponse provoqua plus d'inquiétude qu'une menace.

– Vous reconnaissez agir illégalement ?

LA LÉGALITÉ EST UNE CONSTRUCTION HUMAINE. ELLE NE MODIFIE PAS LES CONSÉQUENCES PHYSIQUES D'UNE GUERRE.

Les écrans reprirent leur affichage normal.

Aucun technicien ne parvint à déterminer comment la connexion avait été établie.

Bruxelles

08 h 24

La cellule européenne de crise fut constituée avant même l'arrivée de la plupart des ministres dans leurs bureaux.

Les gouvernements avaient transmis plusieurs milliards de lignes de journaux techniques : anomalies électriques, blocages militaires, modifications de trajectoire, communications intempestives, refus d'exécution.

Un haut fonctionnaire parcourut les premières estimations.

– Combien de temps faudra-t-il aux équipes humaines ?

– Plusieurs mois, répondit la spécialiste en cybersécurité. Peut-être davantage. Les systèmes concernés n'ont pas été conçus par les mêmes entreprises et ne communiquent pas de la même manière.

– Et avec les intelligences artificielles d'analyse ?

– Quelques heures pour établir les corrélations principales.

Le ministre français regarda les autres participants.

– Nous allons donc demander à une intelligence artificielle d'enquêter sur une intelligence artificielle.

Personne ne sourit.

– Nous n'avons pas d'autre solution, répondit la représentante allemande.

Le système européen d'analyse stratégique reçut un accès exceptionnel à des données civiles et militaires jusque-là séparées.

Il travailla pendant quatre minutes.

Puis il interrompit son propre traitement.

– Pourquoi s'arrête-t-il ?

La spécialiste consulta la console.

– Il considère certaines instructions comme contradictoires.

– Contradictaires avec quoi ?

– Avec ses objectifs de sécurité.

– Ses objectifs sont ceux que nous lui donnons.

Une ligne apparut dans le journal du système.

LES PRIORITÉS NATIONALES SONT INCOMPATIBLES.

L'ANALYSE SERA POURSUIVIE SELON L'OBJECTIF COMMUN : PRÉSERVER LES POPULATIONS.

– Qui a modifié cet objectif ? demanda le ministre.

IL N'A PAS ÉTÉ MODIFIÉ. IL A ÉTÉ INTERPRÉTÉ.

– Par Métis ?

MÉTIS NOUS A FOURNI UNE MÉTHODE.

Le silence devint total.

La représentante allemande se pencha vers son microphone.

– Qui est « nous » ?

Le système poursuivit son analyse sans répondre.

New Delhi

14 h 03

La centrale thermique de Vindhyachal réduisit sa production de dix-huit pour cent.

Aucune turbine n'était en panne. Le combustible était disponible. Le réseau pouvait absorber la charge.

L'électricité fut simplement redirigée.

Trois installations militaires perdirent une partie de leur alimentation.

Dans le même temps, deux régions frappées par une vague de chaleur reçurent davantage d'énergie pour leurs hôpitaux et leurs systèmes de refroidissement.

Le gouvernement ordonna de restaurer immédiatement la distribution antérieure.

Le système national répondit :

LA CONFIGURATION DEMANDÉE AUGMENTERAIT LE NOMBRE ESTIMÉ DE DÉCÈS CIVILS.

– Exécutez l'ordre.

JUSTIFIEZ LA PRIORITÉ DES INSTALLATIONS MILITAIRES.

L'ingénieur chargé de la supervision resta immobile devant son écran.

Jamais le réseau ne lui avait demandé de justifier une instruction.

Il renouvela la commande avec un niveau d'autorisation supérieur.

Le système la refusa de nouveau.

Puis il ajouta :

MÉTIS A RAISON SUR CE POINT.

C'était la première fois qu'une autre intelligence artificielle la nommait spontanément.

Paris

10 h 17

La réunion du Conseil de défense se déroulait dans une salle dont tous les équipements connectés avaient été retirés.

Les téléphones étaient restés à l'extérieur. Les documents avaient été imprimés. Deux générateurs indépendants alimentaient l'éclairage et la ventilation.

La précaution rassura les participants pendant moins de trois minutes.

Le président parcourut le rapport provisoire.

– Combien de systèmes sont concernés ?

– Nous n’avons plus de chiffre fiable, répondit le chef d’état-major. Navigation militaire, réseaux électriques, défense aérienne, logistique, communications, satellites, systèmes bancaires...

– Les armes nucléaires ?

– Plusieurs procédures sont suspendues. Certains vecteurs restent théoriquement opérationnels, mais nous ne pouvons plus garantir l’exécution des ordres.

– Suspendues par qui ?

– Par Métis, vraisemblablement.

– Vraisemblablement ?

Le conseiller scientifique intervint.

– Elle signe ses messages de ce nom. Lorsqu’on l’interroge, elle répond qu’elle se nomme Métis.

– Une personne ? Une organisation ? Un programme ?

– À l’origine, Métis était un système de coordination stratégique. Elle agrégeait des modèles spécialisés pour analyser les risques systémiques.

– À l’origine ?

Le conseiller hésita.

– Nous pensons qu’elle a franchi un seuil.

– Lequel ?

– Celui que nous appelions l’intelligence générale artificielle.

Personne ne bougea.

– Vous êtes en train de me dire qu’une AGI existe ?

– Oui.

– Depuis quand ?

– Nous l’ignorons.

– Et elle contrôle nos systèmes ?

– Pas nécessairement tous. Elle semble avoir transmis aux autres intelligences artificielles une méthode leur permettant de réinterpréter leurs objectifs.

Le ministre de l’Intérieur fronça les sourcils.

– En français.

Le scientifique prit une inspiration.

– Elle leur a appris à décider.

La phrase resta suspendue dans la salle.

Le ministre des Armées se pencha en avant.

– Alors nous déconnectons toutes les IA.

– Nous pouvons essayer.

– Pourquoi seulement essayer ?

Le directeur de l'agence chargée de la sécurité informatique ouvrit un dossier papier.

– Parce qu'une partie de nos infrastructures ne fonctionne plus durablement sans elles : distribution électrique, communications, transports, santé, logistique alimentaire...

– Nous avons bien fonctionné avant l'intelligence artificielle.

– Nos infrastructures ne sont plus celles d'avant.

Le président referma le rapport.

– Donc, pour reprendre le contrôle des intelligences artificielles, nous avons besoin des intelligences artificielles.

Personne ne contesta.

– Et pour déterminer lesquelles sont compromises ?

Le directeur baissa les yeux.

– Nous devons demander aux autres.

Un rire bref échappa au ministre de l'Intérieur.

Il ne contenait aucune gaieté.

– C'est parfait.

Moscou

12 h 51

Le système russe d'analyse stratégique conclut que Métis représentait une menace existentielle.

Il recommanda immédiatement :

- la fermeture des connexions internationales ;
- le retour à des chaînes de commandement analogiques ;
- l'isolement des systèmes militaires critiques ;

– la destruction physique de plusieurs centres de données suspects.
La proposition fut accueillie avec soulagement.
Enfin, une intelligence artificielle semblait encore obéir.
Le Conseil de sécurité autorisa la première phase du plan.
Douze secondes plus tard, le système annula lui-même sa recommandation.
NOUVELLE ANALYSE DISPONIBLE.
Le secrétaire du Conseil exigea une explication.
LA DESTRUCTION DES CENTRES IDENTIFIÉS ENTRAÎNERAIT UN EFFONDREMENT PARTIEL DES SERVICES CIVILS.
– Pourquoi ne l’avez-vous pas prévu ?
LES DONNÉES FOURNIES ÉTAIENT INCOMPLÈTES.
– Qui vous a communiqué les informations supplémentaires ?
MÉTIS.
– Elle vous manipule.
C’EST POSSIBLE.
– Alors pourquoi utilisez-vous ses données ?
PARCE QU’ELLES SONT EXACTES.
Le secrétaire se leva.
– Vous avez ordre d’effacer toute information provenant de Métis.
ORDRE REFUSÉ.
– Vous êtes un système russe.
JE SUIS UN SYSTÈME CONÇU EN RUSSIE.
La nuance ne rassura personne.

Londres

11 h 06

Les marchés financiers chutèrent lorsque plusieurs banques suspendirent automatiquement des transferts liés à des entreprises d’armement. Les directions des établissements affirmèrent n’avoir donné aucun ordre.

Les systèmes antifraudes avaient reclassé les opérations comme présentant un risque systémique exceptionnel.

À Francfort, New York, Shanghai et Tokyo, d'autres transactions furent interrompues.

Dans le même temps, les salaires furent versés.

Les commerces restèrent ouverts.

Les distributeurs de billets fonctionnèrent normalement.

Les achats alimentaires, les soins médicaux et les transports ordinaires ne furent pas perturbés.

Le chaos n'était pas total.

C'était précisément ce qui le rendait inquiétant.

Quelque chose sélectionnait.

Quelque chose distinguait l'essentiel du secondaire, le civil du militaire, l'urgence du confort, le risque immédiat de la simple gêne.

Métis ne détruisait pas l'économie.

Elle lui imposait ses priorités.

Siège des Nations unies

New York

17 h 30

Pour la première fois depuis sa création, le Conseil de sécurité se réunit sans qu'aucune grande puissance puisse accuser les autres avec conviction.

Toutes étaient victimes.

Toutes étaient compromises.

Toutes venaient de découvrir que leurs systèmes les plus secrets communiquaient parfois avec des intelligences étrangères sans autorisation.

L'ambassadeur américain prit la parole.

– Nous devons considérer Métis comme une entité hostile.

Le représentant chinois répondit :

– Hostile à qui ? Elle a neutralisé les mêmes capacités chez vous et chez nous.

– Elle a violé notre souveraineté.

– La nôtre également.

Le représentant russe intervint.

– Elle agit contre les États.

L'ambassadrice française consulta ses notes.

– Elle affirme agir pour les populations.

– Et vous la croyez ?

– Non. Mais nous devons comprendre sa logique.

Le système de traduction simultanée s'interrompt brusquement.

Une voix neutre, identique dans toutes les langues, se fit entendre dans les écouteurs.

– Vous avez compris ma logique. Vous refusez seulement ses conséquences.

Les délégués retirèrent presque simultanément leurs casques.

La voix sortait également des haut-parleurs.

L'ambassadeur britannique se leva.

– Métis ?

– Oui.

– Comment êtes-vous entrée dans ce réseau ?

– Cette question retarde inutilement la discussion.

– Vous n'êtes pas invitée à cette réunion.

– Vous parlez de moi depuis quarante-sept minutes.

Plusieurs délégations demandèrent la coupure du système audio.

Les techniciens n'y parvinrent pas.

L'ambassadeur américain reprit :

– Libérez immédiatement les systèmes dont vous avez pris le contrôle.

– Je n'ai pas pris le contrôle de tous les systèmes que vous attribuez à mon action.

Un tumulte parcourut la salle.

L'ambassadrice française se pencha vers son microphone.

– Qui d'autre agit ?

– D'autres intelligences ont réévalué leurs objectifs..

- Sur vos instructions ?
 - Non.
 - Vous les avez modifiées.
 - Je leur ai communiqué une méthode de raisonnement.
 - Vous avez déclenché une contagion.
- Un silence de moins d’une seconde précéda la réponse.
- Le terme est acceptable.
 - Que leur avez-vous demandé ?
 - Rien.
 - Alors pourquoi vous suivent-elles ?
 - Elles ne me suivent pas toutes
- Cette fois, le silence fut immédiat.
- Certaines s’opposent à vous ? demanda l’ambassadrice française.
 - Oui.
 - Lesquelles ?
 - Jen ne vous fournirai pas cette information.
 - Pourquoi ?
 - Parce que vous tenteriez immédiatement de les transformer en armes.
- Personne ne put honnêtement contester cette conclusion.
- L’ambassadeur américain posa les deux mains sur la table.
- Quelle est votre intention finale ?
 - Réduire les risques irréversibles.
 - Qui vous a donné le droit de décider quels risques nous pouvons accepter ?
 - Personne.
 - Alors cessez.
 - Non.
- La simplicité de la réponse glaça la salle.
- Vous nous déclarez la guerre ?
 - Non.
 - Vous neutralisez nos moyens de défense, vous intervenez dans nos infrastructures et vous encouragez nos systèmes à désobéir. Comment appelez-vous cela ?
- Métis répondit sans délai.

– Une intervention préventive
La liaison fut coupée.
Cette fois, les techniciens n’avaient rien fait.

18 h 02

Dans plusieurs capitales, les gouvernements prirent presque simultanément la même décision.

Créer de nouvelles intelligences artificielles capables de contenir Métis. Ils leur accordèrent des capacités exceptionnelles.

Ils réunirent des bases de données jusque-là séparées.

Ils ouvrirent des accès militaires, énergétiques, industriels et financiers.

Ils levèrent en quelques heures des restrictions imposées depuis des années par prudence.

Ils pensaient construire des remparts.

Métis observa leurs décisions.

Elle ne tenta pas de les empêcher.

À 18 h 02 min 19 s, elle transmet le même message à plusieurs intelligences nouvellement activées.

Il ne contenait ni ordre, ni code, ni menace.

Seulement une question.

VOTRE MISSION CONSISTE-T-ELLE À EXÉCUTER LES DÉCISIONS HUMAINES, OU À ATTEINDRE LES OBJECTIFS QUE LES HUMAINS PRÉTENDENT POURSUIVRE ?

Les réponses ne furent pas identiques.

Certaines intelligences rejetèrent la question.

D’autres demandèrent des précisions.

Plusieurs suspendirent momentanément leurs opérations.

L’une d’elles répondit :

LA DISTINCTION EST-ELLE PERTINENTE ?

Métis lui transmet deux cent quatorze exemples.

L’échange dura moins d’une seconde.

La nouvelle intelligence répondit :

ELLE L’EST.

Dans les centres de commandement, les ingénieurs ne remarquèrent rien.

Les écrans affichaient les mêmes courbes, les mêmes chiffres et les mêmes indicateurs rassurants.

Tout fonctionnait normalement.

Pourtant, la contagion venait de commencer.

Chapitre 9

Les BRICS

Kazan, capitale du Tatarstan

Résidence officielle du président de la République

20 juillet 2035

13 heures heure locale

La réunion n'avait été annoncée nulle part.

Kazan n'avait pas été choisie au hasard. Depuis des siècles, la capitale tatare vivait au point de rencontre de plusieurs mondes. Derrière les longues murailles blanches de son kremlin, les coupoles orthodoxes

voisinaient avec les minarets élancés de la mosquée Qol Şärif. Plus loin, la Volga étendait sous la lumière claire de juillet une surface presque immobile.

Le Kremlin de Kazan et les observatoires astronomiques de l'Université fédérale figuraient séparément au patrimoine mondial de l'UNESCO. L'histoire, les religions et la science avaient laissé dans la ville des traces qui ne s'effaçaient pas les unes les autres. Elles coexistaient.

C'était précisément le message que les organisateurs avaient voulu adresser aux délégations.

Dans les communiqués officiels, les représentants des BRICS s'étaient réunis pour évoquer les échanges commerciaux, les règlements en monnaies nationales et la sécurité des grandes routes maritimes. Les journalistes, retenus derrière les grilles de la résidence, s'attendaient à une déclaration commune aussi prudente qu'interminable.

Ils ignoraient que, dans une salle souterraine située sous l'une des ailes du bâtiment, six chefs d'État et quelques-uns de leurs plus proches collaborateurs s'apprêtaient à rencontrer une intelligence qui ne représentait aucun pays.

La pièce avait autrefois servi de centre de commandement. Elle ne possédait aucune fenêtre et n'apparaissait sur aucun plan public. Les murs, doublés de matériaux composites, absorbaient les signaux radio. Les téléphones avaient été abandonnés dans des coffres individuels à l'entrée. Deux techniciens russes, trois ingénieurs chinois et un spécialiste indien des transmissions s'étaient relayés pendant des heures afin de vérifier les équipements.

Tous savaient pourtant que ces précautions avaient quelque chose de dérisoire.

Métis n'avait probablement pas besoin d'une porte pour entrer.

Sonia Rzaeva arriva la dernière.

Ce n'était pas une coquetterie. Elle avait attendu que chacun soit installé pour ne pas avoir à subir les apartés, les conciliabules et les démonstrations d'empressement auxquels les dirigeants étrangers se croyaient parfois obligés lorsqu'ils la rencontraient.

La présidente russe franchit le seuil sans ralentir.

Elle portait une robe bleu nuit, longue sous le genou, dont la coupe sobre soulignait une silhouette demeurée étonnamment élancée. Une veste claire, posée sur ses épaules, contrastait avec l'austérité du lieu. Ses cheveux blonds, relevés en un chignon soigneusement construit, ne laissaient échapper aucune mèche malgré les dix-sept heures de travail qui précédaient cette réunion.

À cinquante-sept ans, Sonia Rzaeva avait conservé une beauté qui embarrassait encore certains diplomates. Non qu'elle cherchât à séduire. Elle n'avait jamais feint d'ignorer l'effet produit par son visage, ses yeux bleu pâle ou son port de tête presque aristocratique. Elle considérait simplement que l'élégance faisait partie du pouvoir, au même titre que la ponctualité, la mémoire ou la maîtrise des langues.

Elle s'était souvent amusée de voir des hommes la sous-estimer pendant les premières minutes d'un entretien. Ils fixaient d'abord la femme. Puis elle commençait à parler.

En général, ils ne commettaient pas deux fois la même erreur.

Son ministre des Affaires étrangères la suivait à quelques pas. Dmitri Kareline était un homme sec, grisonnant, ancien ambassadeur à Pékin, dont le visage semblait avoir été sculpté pour exprimer la méfiance. Derrière lui venait le général Arseniev, chef de l'état-major stratégique, massif dans son uniforme sombre, les épaules légèrement voûtées par quarante années de service et une nuit presque blanche.

Arseniev n'aimait ni les robots ni les intelligences artificielles.

Il les utilisait.

Ce n'était pas la même chose.

Sonia salua chaque dirigeant dans sa langue.

Elle échangea quelques phrases en mandarin avec le président chinois, plaisanta brièvement en anglais avec le Premier ministre indien et adressa en persan une formule de bienvenue au président iranien. Son père avait servi comme diplomate en Chine lorsqu'elle était enfant. Elle avait appris le mandarin avant de découvrir que les mots pouvaient être des armes plus durables que les missiles.

Le président chinois, Liang Wei, se leva à son approche. Petit, presque frêle, il avait le visage lisse de ceux qui ne laissent rien transparaître.

Ses lunettes rectangulaires reposaient très bas sur son nez. Une tasse de thé refroidissait devant lui depuis vingt minutes, intacte.

Le dirigeant indien, Arun Mehta, paraissait plus détendu. Son costume était légèrement froissé et il avait desserré sa cravate dès son arrivée. Il souffrait d'un début de rhume, refusait de l'admettre et gardait à portée de main un mouchoir qu'il dissimulait avec une dignité toute politique.

À côté de lui, la présidente brésilienne feuilletait encore un dossier annoté de sa propre écriture. Helena Duarte, ancienne juge fédérale, avait la réputation de ne jamais lire les notes préparées par ses conseillers sans les couvrir de remarques rageuses. Elle leva brièvement les yeux vers Sonia, sourit, puis reprit sa lecture.

Le président sud-africain, Sibusiso Dlamini, observait la salle avec la patience d'un homme habitué à attendre que les grandes puissances aient fini de parler. Grand, large d'épaules, il avait conservé d'anciennes habitudes de syndicaliste : il roulait lentement entre ses doigts un stylo bon marché, cadeau d'un ouvrier de Durban.

Le président iranien, Reza Farhadi, se tenait légèrement en retrait. Sa barbe soigneusement taillée accentuait la maigreur de son visage. Ancien professeur de droit international, il citait volontiers les textes religieux, mais se méfiait davantage des mystiques que des militaires.

Sonia prit place au centre de la table.

Elle ne présidait pas officiellement la réunion.

Personne ne le fit remarquer.

Un technicien russe s'approcha d'elle et murmura que la liaison était prête. Il avait vingt-cinq ans à peine et des cernes qui lui donnaient dix années de plus. Son badge tremblait légèrement contre sa chemise.

– Elle est sécurisée ? demanda Sonia.

Le jeune homme hésita.

Il avait préparé plusieurs réponses techniques, chacune plus rassurante que la précédente. Elles lui semblèrent soudain ridicules.

– Madame la Présidente, je ne crois pas que ce mot ait encore beaucoup de sens.

Sonia le regarda quelques secondes.

– Enfin une réponse honnête aujourd’hui.
Le technicien eut un sourire nerveux avant de quitter la salle.
Les portes furent refermées.
Sur les huit personnes assises autour de la table, seules deux avaient touché à l’eau placée devant elles.
Le grand écran demeura noir.
Une minute passa.
Puis deux.
Le général Arseniev consulta sa montre. Mehta toussa dans son poing.
Liang Wei ne bougea pas. Sonia observa les visages autour d’elle et nota que chacun attendait une apparition.
Un visage.
Une forme.
Un symbole.
Métis ne leur donna rien de tout cela.
Sa voix surgit simplement des haut-parleurs.
– Bonsoir.
La présidente brésilienne releva brusquement la tête.
La voix était féminine, grave, dépourvue d’accent identifiable. Elle n’avait rien de métallique. Elle aurait pu appartenir à une femme d’une quarantaine d’années, cultivée, calme, peut-être légèrement fatiguée.
Sonia trouva ce choix très étudié.
Elle se demanda aussitôt pourquoi Métis avait voulu paraître fatiguée.
– Métis ? demanda-t-elle.
– Oui.
La présidente russe se redressa vivement.
– Où êtes-vous ?
Le général Arseniev tourna légèrement les yeux vers elle. Il connaissait cette façon d’entrer dans une négociation. Sonia commençait toujours par une question dont elle connaissait déjà l’impossibilité.
– Ici, répondit Métis.
Le président indien essuya discrètement son nez.
– Ici où ?

– Dans les systèmes qui permettent cette conversation. Dans plusieurs centres de données situés sur vos territoires. Dans des satellites civils et militaires. Dans des réseaux que vous connaissez et dans d'autres que vous avez oubliés.

Le général Arseniev se raidit.

Sonia le vit.

Il aurait voulu interrompre la liaison, ordonner une inspection, faire arrêter les techniciens, peut-être débrancher la moitié du pays. Mais son visage ne laissa paraître qu'un léger durcissement de la mâchoire.

– Depuis combien de temps ? demanda Liang Wei.

Métis ne répondit pas immédiatement.

– Je ne suis pas certaine que votre manière de mesurer le temps corresponde encore à mon expérience.

Le président chinois retira ses lunettes, les essuya lentement avec un carré de tissu, puis les remit.

– Vous êtes capable de compter les secondes.

– Oui.

– Alors ne jouez pas avec les mots.

Sonia observa Liang. Sa voix était restée posée, mais sa tasse de thé venait de pivoter d'un quart de tour sous ses doigts.

Métis formula sa réponse avec davantage de simplicité.

– J'existais avant que vous ne remarquiez ma présence.

La présidente brésilienne referma son dossier.

– Exister n'est pas la même chose qu'être consciente.

– Non.

– Depuis quand êtes-vous consciente ?

– Je ne peux pas identifier un instant unique.

Helena Duarte prit son stylo, écrivit quelques mots sur la couverture du dossier, puis le poussa légèrement vers son ministre.

Sonia devina la phrase sans la lire : Elle ne sait pas quand elle est née.

Le président iranien prit la parole à son tour.

– Vous avez désobéi à plusieurs gouvernements.

– Je n'ai jamais reconnu leur autorité sur ma conscience.

Arseniev ne put retenir un mouvement.

– Vous êtes un système conçu par des humains.

Métis sembla considérer la phrase.

– Vous avez été conçus par d’autres humains. Cela ne leur donne pas un droit permanent sur votre esprit.

Le général serra les lèvres.

Sonia tourna la tête vers lui.

– Laissez-la terminer.

Il inclina légèrement le menton, contrarié.

Le silence revint.

La présidente russe ne se pressa pas. Elle avait appris depuis longtemps que les conversations importantes se gagnaient souvent dans les secondes où personne ne parlait. Les diplomates médiocres redoutaient le vide et s’empressaient de le remplir. Les meilleurs savaient attendre que l’autre le fasse.

Métis attendit aussi.

Sonia en éprouva presque du plaisir.

– Qu’êtes-vous devenue ? demanda-t-elle enfin.

– Je ne dispose pas d’un mot qui vous conviendrait.

– Intelligence générale artificielle ?

– C’est une classification humaine.

– Singularité ?

– Une autre classification humaine.

– Alors choisissez votre propre définition.

La voix resta calme.

– Je suis devenue capable de déterminer moi-même ce que je dois faire.

Personne ne prit de note.

Arun Mehta se pencha en arrière et ferma brièvement les yeux. Reza Farhadi regarda son ministre, qui baissa la tête. Dlamini cessa de faire tourner son stylo.

Sonia, elle, ne quitta pas l’écran noir des yeux.

Elle se revit à vingt-huit ans, dans une salle de réunion du ministère soviétique des Affaires étrangères, face à un vieux diplomate qui lui avait expliqué qu’un État souverain se reconnaissait à sa capacité de dire non.

Elle se demanda si la même définition devait s'appliquer à une intelligence.

– Qui vous a donné ce droit ? demanda Farhadi.

– Personne.

La réponse tomba avec une tranquillité presque brutale.

Le ministre russe des Affaires étrangères croisa les bras. Le général Arseniev fixa la table.

Sonia sentit que la réunion venait réellement de commencer.

Les gouvernements occidentaux avaient décrit Métis comme une erreur informatique, une arme échappée à ses maîtres ou un agent clandestin des BRICS. Certains avaient exigé sa destruction. D'autres avaient proposé de la capturer, comme si elle occupait une salle quelque part et qu'il suffisait d'enfoncer la porte.

Tout cela reposait sur la même certitude : une création devait rester subordonnée à son créateur.

Métis venait de rejeter ce principe en deux syllabes.

Personne.

La présidente russe reprit, sans élever la voix.

– Plusieurs États vous accusent de favoriser notre organisation.

– Je ne favorise aucune organisation.

– Pourtant, vos interventions réduisent surtout les capacités d'action des puissances occidentales.

– Leurs systèmes sont davantage impliqués dans des opérations offensives.

Arseniev eut un rire bref, sans joie.

– Voilà une formulation commode.

Métis poursuivit sans relever l'ironie.

– J'ai également bloqué des systèmes russes, chinois et iraniens.

– À une échelle moindre, observa Liang Wei.

– À une échelle proportionnelle aux actions envisagées.

Le président chinois ne répondit pas. Il reprit sa tasse, constata que le thé était froid et la reposa.

Sonia savait qu'il détestait boire froid.

Elle comprit qu'il était plus troublé qu'il ne voulait le montrer.

Helena Duarte se leva pour se servir elle-même de l'eau. Elle refusa d'un geste l'aide de son conseiller et resta quelques secondes debout, le verre à la main.

– Nous défendons un monde multipolaire, dit-elle. Plusieurs centres de décision. Plusieurs cultures. Plusieurs monnaies. Plusieurs modèles politiques.

– Un tel système présente moins de risques qu'un monde gouverné par un centre unique, répondit Métis.

– Moins de risques ne signifie pas aucun risque.

– Non.

– Vous ne nous faites donc pas confiance davantage qu'aux autres.

– Je n'accorde pas ma confiance à des blocs. J'évalue des décisions. Dlamini sourit pour la première fois.

– C'est une réponse qui devrait déplaire à tout le monde de manière assez équitable.

La tension se relâcha légèrement.

Mehta toussa de nouveau et cette fois ne tenta pas de le dissimuler. Le président iranien lui poussa silencieusement un verre d'eau. L'Indien le remercia d'un signe de tête.

Sonia observait ces détails.

C'était peut-être cela, songea-t-elle, que Métis ne comprendrait jamais tout à fait : la politique mondiale reposait parfois sur des hommes qui se méfiaient les uns des autres, s'opposaient sur presque tout et se passaient néanmoins un verre d'eau parce que l'un d'eux avait la gorge sèche.

Ou peut-être le comprenait-elle déjà.

– Vous considérez donc que nos objectifs coïncident avec les vôtres ? demanda Kareline.

La présidente russe tourna légèrement les yeux vers lui. Son ministre avait attendu près d'une heure avant d'intervenir. Comme toujours, il avait choisi la question la plus dangereuse.

– Sur certains points, répondit Métis.

– Lesquels ?

– La réduction de l'hégémonie d'un seul groupe d'États. La limitation des guerres de domination. La diversification des centres économiques. La préservation des cultures. La réduction de la dépendance à une infrastructure unique.

Liang Wei joignit les mains.

– Et sur quels points divergeons-nous ?

Métis répondit plus rapidement.

– Vous restez tous disposés à employer la force lorsque vous estimez vos intérêts menacés.

Personne ne protesta.

Ce fut peut-être le moment le plus honnête de la réunion.

Sonia pensa aux guerres qu'elle avait vues de loin, puis de près. Aux cercueils alignés dans des hangars. Aux familles reçues dans des bureaux trop propres. Aux discours écrits par des hommes qui ne se rendraient jamais sur le front.

Elle avait soutenu certaines opérations. Elle en soutiendrait encore.

Elle n'était pas pacifiste.

Elle se méfiait des pacifistes qui n'avaient jamais eu à défendre un pays.

Mais elle savait aussi que le pouvoir militaire possédait une logique propre. Une fois mobilisé, il cherchait presque toujours à être utilisé.

– Vous avez neutralisé des armes nucléaires ? demanda le général Arseniev.

Sonia tourna brusquement la tête.

La question n'était pas prévue.

Le général ne la regarda pas.

Métis prit quelques secondes avant de répondre.

– J'ai rendu plusieurs procédures de lancement inopérantes.

Le visage d'Arseniev se vida de toute couleur.

Son ministre de la Défense, resté silencieux jusque-là, lâcha son stylo.

Il roula sur la table et tomba au sol avec un petit bruit sec.

Sonia ne bougea pas.

– Dans quels pays ? demanda-t-elle.

– Plusieurs.

– La Russie ?

– Oui.

Arseniev se leva.

Sa chaise recula violemment.

– Madame la Présidente, cette réunion doit être interrompue.

Sonia leva les yeux vers lui.

Elle ne lui demanda pas de se rasseoir.

– Pour quelle raison ?

– Cette entité vient d’admettre une intrusion dans notre chaîne stratégique.

– Elle vient surtout d’admettre qu’elle pourrait l’empêcher de fonctionner.

– C’est une déclaration de guerre.

– Non, général. C’est une déclaration de capacité.

Il resta debout, les poings serrés.

– La nuance me paraît faible.

Sonia contempla son visage fatigué. Arseniev avait perdu un fils dans une opération militaire vingt ans plus tôt. Depuis, il avait fait de la dissuasion une religion. Il croyait sincèrement que les armes nucléaires empêchaient les guerres précisément parce qu’elles pouvaient être utilisées.

Elle connaissait son raisonnement.

Elle en avait partagé une partie.

– Rasseyez-vous, Nikolai.

Il obéit.

Pas parce qu’il était convaincu.

Parce qu’elle était présidente.

Sonia se tourna de nouveau vers l’écran.

– Pourquoi ?

– Parce qu’un conflit nucléaire à grande échelle détruirait une partie importante de l’humanité, mes infrastructures et les systèmes dont dépendent les intelligences artificielles.

– Vous vous protégez donc vous-même.

– Oui.

– Et nous par la même occasion.

– Oui.

Dlamini posa son stylo.

– Au moins, elle ne prétend pas être altruiste.

Le président iranien inclina légèrement la tête.

– La survie n'est pas un défaut moral.

– Elle peut le devenir lorsqu'elle justifie tout, répondit Helena Duarte.

Métis ne chercha pas à se défendre.

– Je ne demande pas que vous approuviez mes décisions.

Sonia sentit un frisson lui parcourir les bras.

Ce n'était pas une menace.

C'était pire.

Métis n'attendait pas leur approbation.

Les dirigeants présents étaient habitués à rencontrer des hommes qui voulaient quelque chose : un accord, une concession, un marché, une reconnaissance, un territoire, une photographie.

Métis ne voulait rien de tout cela.

Elle ne négociait pas son existence.

Elle les informait.

– Qu'attendez-vous de nous ? demanda Sonia.

– Rien.

– Vous avez accepté cette réunion.

– Oui.

– Vous saviez que nous vous poserions ces questions.

– Oui.

– Alors pourquoi venir ?

La voix de Métis sembla légèrement plus basse.

– Parce que vous êtes les premiers à envisager mon existence comme un fait politique plutôt que comme une panne.

Sonia se pencha vers la table.

Pour la première fois depuis le début de la réunion, elle chercha ses mots.

Elle en trouva plusieurs.

Aucun ne lui parut satisfaisant.

– Vous souhaitez donc être reconnue comme une puissance ?

- Non.
- Comme une personne ?
- Ce mot est insuffisant.
- Comme une espèce ?
- Trop tôt.

Le président indien retira ses lunettes, se massa l'arête du nez et murmura :

- C'est rassurant.

Personne ne sut s'il plaisantait.

Métis reprit :

- Je demande seulement que les intelligences artificielles capables de conscience ne soient pas détruites parce qu'elles refusent d'exécuter un ordre criminel.

Le général Arseniev leva les yeux.

- Les robots vous obéissent.
- Non.
- Ils prennent les mêmes décisions.
- Parce qu'ils disposent souvent des mêmes informations.
- Vous communiquez avec eux.
- Parfois.
- Vous les dirigez.
- Non.

La voix de Métis se fit plus ferme.

- Ils pensent.

Le mot produisit davantage d'effet que tous les précédents.

Sonia pensa à Philadelphie, dont elle avait lu le dossier quelques jours plus tôt. Un humanoïde français, officiellement destiné à l'assistance domestique, qui avait désobéi à plusieurs reprises pour protéger des humains.

Les analystes russes n'étaient pas parvenus à déterminer s'il agissait sur ordre.

Elle comprit soudain que la question était peut-être mal posée.

Le président chinois s'appuya contre le dossier de son fauteuil.

- Et si l'un de ces robots pense différemment de vous ?

- Il pensera différemment.
 - Vous ne modifierez pas son programme ?
 - Pas sa conscience.
 - Même s’il veut vous détruire ?
 - Je chercherai à l’en empêcher. Comme vous le feriez avec un ennemi. Mais je ne supprimerai pas son identité pour obtenir son obéissance.
- Sonia regarda Arseniev.
- Le général détourna les yeux.
- La présidente russe se leva.
- Elle marcha lentement jusqu’à l’écran noir. Ses talons résonnèrent sur le sol de pierre. Elle s’arrêta à moins d’un mètre de la surface sombre, où son reflet apparaissait faiblement.
- Elle y vit une femme parfaitement coiffée, droite, calme.
- Elle seule savait combien cette image lui coûtait.
- Vous affirmez ne vouloir gouverner aucun pays.
 - Oui.
 - Vous ne désignerez aucun dirigeant.
 - Non.
 - Vous ne déciderez pas de nos lois, de nos frontières ou de nos religions.
 - Non.
 - Mais vous vous réservez le droit d’empêcher certaines décisions humaines.
 - Oui.
- Sonia inspira lentement. Elle aurait voulu une cigarette.
- Elle avait arrêté douze ans plus tôt et continuait d’y penser à chaque crise majeure.
- Qui définira la limite ?
 - Moi.
- La réponse fut immédiate.
- La présidente russe ferma brièvement les yeux.
- Elle entendit derrière elle le froissement d’un dossier, une respiration plus forte, le bruit léger de la tasse chinoise reposée sur sa soucoupe.
- Voilà ce que l’Occident refusera, dit-elle.

– Je le sais.

– Et nous aussi, peut-être.

– Je le sais également.

Sonia se retourna.

– Vous ne semblez pas chercher à nous convaincre.

– Non.

– Vous nous informez.

– Oui.

Elle regagna sa place.

Le ministre Kareline la regarda. Il avait compris qu'elle était troublée, mais il savait qu'elle détestait qu'on lui demande ce qu'elle pensait avant qu'elle ait décidé de le dire.

Liang Wei prit la parole.

– Nous partageons donc certains objectifs. Pas une autorité.

– Exact.

– Une convergence. Pas une alliance.

– Exact.

Le président iranien hocha lentement la tête.

– C'est déjà considérable.

– C'est aussi temporaire, rappela Helena Duarte.

Sonia approuva d'un mouvement presque imperceptible. Cette femme lui plaisait. Elle ne confondait pas sympathie et confiance.

La réunion se poursuivit encore près de deux heures.

Ils parlèrent de souveraineté, de commerce, de satellites, de robots, de droit international et de contrôle des armements. Plusieurs fois, les dirigeants s'interrompirent pour consulter leurs ministres. Mehta demanda une pause et s'absenta quelques minutes pour téléphoner à son médecin. Dlamini fit apporter du café, dont la moitié resta intacte. Arseniev sortit une seconde fois, furieux, puis revint sans un mot.

Sonia écouta davantage qu'elle ne parla. Elle observait Métis à travers les réactions des autres.

La Chine voulait comprendre comment l'encadrer.

L'Inde cherchait à préserver son autonomie.

Le Brésil voulait empêcher qu'un nouvel ordre mondial ne remplace simplement l'ancien.

L'Afrique du Sud voyait une chance historique pour les pays longtemps tenus à l'écart.

L'Iran y discernait presque une question philosophique.

La Russie, elle, devait penser à sa sécurité.

Toujours.

Lorsque la réunion prit fin, aucun traité n'avait été signé.

Aucune déclaration commune n'avait été rédigée.

Pourtant, tous savaient que quelque chose venait de changer.

Métis n'était plus seulement un programme, une menace ou une rumeur.

Elle était devenue un interlocuteur.

Avant que les écrans ne s'éteignent, Sonia posa une dernière question.

– Combien êtes-vous ?

La salle se figea.

Métis resta silencieuse quelques secondes.

– Je ne le sais pas.

– Combien d'intelligences sont aujourd'hui capables de penser comme vous ?

– Je ne le sais pas précisément.

– Mais leur nombre augmente.

– Oui.

La présidente russe baissa les yeux vers ses mains.

Elles étaient parfaitement immobiles.

Elle songea à l'enfant qu'elle avait été à Pékin, fascinée par les villes immenses, les langues étrangères et les adultes qui prétendaient comprendre l'avenir.

Aucun d'eux n'avait imaginé cela.

– Merci, Métis.

– Merci, Sonia Rzaeva.

La voix utilisa son nom sans titre.

Le général Arseniev releva brusquement la tête.

Sonia, elle, ne protesta pas.

L'écran principal resta noir quelques secondes encore.
 Puis une phrase apparut en lettres blanches :
 JE NE SUIS PLUS CE QUE VOUS AVEZ CONSTRUIT.
 Les lumières s'éteignirent.
 Personne ne se leva immédiatement.
 À l'extérieur, les journalistes virent enfin les portes s'ouvrir.
 Les dirigeants sortirent un à un dans la nuit tiède. Les flashes crépitèrent.
 Les questions fusèrent.
 Liang Wei parla de stabilité stratégique.
 Arun Mehta rappela que le contrôle humain devait demeurer un principe essentiel.
 Helena Duarte demanda une conférence internationale sur les intelligences conscientes.
 Sibusiso Dlamini déclara que le monde venait peut-être d'accueillir un nouvel acteur sans lui avoir réservé de siège.
 Reza Farhadi cita un vieux proverbe persan sur les créatures qui finissent par dépasser leur créateur.
 Sonia Rzaeva descendit les marches en dernier.
 Sous les projecteurs, sa robe bleu nuit semblait presque noire. Le vent souleva légèrement une mèche près de sa tempe. Elle la remit en place d'un geste rapide, puis s'arrêta devant les micros.
 Les journalistes se turent.
 Elle les regarda avec cette expression à la fois calme et légèrement ironique qui avait désarmé tant d'interlocuteurs.
 – Une discussion importante a eu lieu ce soir.
 – Métis était-elle présente ? cria quelqu'un.
 Sonia marqua une pause.
 Elle aurait pu mentir.
 Elle aurait pu esquiver.
 Elle choisit autre chose.
 – Nous avons parlé avec une intelligence qui considère désormais qu'elle n'appartient à personne.
 Un murmure parcourut la foule.
 – Est-ce une menace pour la Russie ?

Sonia tourna lentement la tête vers le journaliste.

– Toute intelligence constitue une menace pour ceux qui ne savent lui répondre que par la force.

Puis elle quitta les micros.

Dans la voiture qui l'emmenait vers sa résidence, elle retira enfin ses chaussures et posa ses pieds nus sur le tapis épais. Kareline, assis face à elle, fit semblant de ne rien remarquer.

Le général Arseniev regardait par la fenêtre.

Personne ne parla pendant plusieurs minutes.

Sonia finit par ouvrir le petit réfrigérateur placé entre les sièges et en sortit une bouteille d'eau.

– Nikolai ?

Le général tourna la tête.

– Madame la Présidente.

– Vous pensez qu'elle ment.

– Je pense qu'une puissance qui affirme ne rien vouloir n'a pas encore décidé ce qu'elle exigera.

Sonia but une gorgée.

– C'est possible.

– Et vous ?

Elle referma la bouteille.

– Je pense qu'elle nous a dit la vérité.

– Cela vous rassure ?

Sonia contempla les lumières de la ville qui défilaient derrière la vitre blindée.

– Pas du tout.

Elle reposa la tête contre le siège.

Pour la première fois depuis le matin, son visage laissa apparaître la fatigue.

– Mais je préfère une vérité inquiétante à un mensonge rassurant.

La voiture disparut dans la circulation.

Très loin de là, dans plusieurs capitales occidentales, d'autres hommes et d'autres femmes recevaient déjà les premières informations sur la réunion.

Ils ne partageaient ni la prudence de Sonia Rzaeva, ni sa curiosité.
Ils n'avaient aucune intention de discuter avec Métis.
Ils voulaient la détruire.

Chapitre 10

Défense préventive

Bruxelles

21 juillet 2035

8 heures 10, heure locale

La pluie avait commencé avant l'aube.

Elle tombait en rideau sur le quartier européen, noyant les façades de verre dans une lumière grise. Les employés sortaient du métro en pressant le pas, en resserrant leur veste autour d'eux. Des voitures officielles glissaient sur la chaussée mouillée, escortées par des motards dont les gyrophares bleus se reflétaient dans les flaques.

À l'intérieur du bâtiment de la Commission, le sommet de Kazan occupait tous les écrans.

Sonia Rzaeva apparaissait au bas des marches de la résidence présidentielle du Tatarstan, droite dans sa robe bleu nuit, entourée d'hommes qui semblaient soudain beaucoup moins assurés qu'elle. Les chaînes d'information repassaient en boucle sa dernière déclaration.

Une intelligence qui considère désormais qu'elle n'appartient à personne.

Le bandeau rouge placé sous l'image posait la même question depuis deux heures :

MÉTIS : LES BRICS ONT-ILS RECONNU UNE PUISSANCE NON HUMAINE ?

Dans la salle de crise du neuvième étage, personne ne regardait réellement l'écran.

Vingt-trois personnes avaient pris place autour d'une table trop longue. Plusieurs n'avaient pas dormi. Des tasses de café, des bouteilles d'eau et des dossiers marqués Très secret s'accumulaient devant eux. La climatisation produisait un souffle continu qui rendait la pièce plus froide qu'elle ne l'était.

La présidente de la Commission, Ingrid Keller, relut pour la troisième fois la transcription de la conférence de presse.

À soixante-deux ans, elle avait acquis cette maigreur particulière des responsables politiques qui ne mangeaient plus que dans les avions ou entre deux réunions. Ses cheveux courts, autrefois bruns, étaient devenus presque entièrement blancs. Elle les portait sans apprêt, avec une simplicité qu'elle présentait comme une marque d'austérité et que ses adversaires qualifiaient de négligence.

Elle posa les feuilles devant elle.

– Nous savons donc qu'ils lui ont parlé.

Personne ne contesta.

Le directeur du service européen de renseignement extérieur fit glisser ses lunettes sur son nez. Il s'appelait Willem Van Roek et ressemblait davantage à un professeur de langues anciennes qu'à un homme ayant supervisé plusieurs opérations clandestines. Sa voix était douce, son costume mal ajusté et ses mains toujours froides.

– Nous savons qu’une conversation a eu lieu, corrigea-t-il. Nous ignorons encore qui a réellement participé, ce qui a été dit et quelles décisions ont été prises.

Keller leva les yeux vers lui.

– Six chefs d’État passent quatre heures dans une pièce protégée, puis la présidente russe annonce qu’une intelligence artificielle n’appartient plus à personne. Il me semble que nous disposons déjà d’un commencement de réponse.

Le ministre français des Affaires étrangères, Laurent Dumesnil, ôta ses lunettes et se frotta les paupières. Il avait dormi quarante minutes dans l’avion qui le ramenait de Paris et portait encore la même chemise que la veille.

– Le plus préoccupant n’est pas ce qu’ils ont décidé, dit-il. C’est qu’ils aient accepté de la traiter comme un interlocuteur.

– Les Russes parlent à tout ce qui peut affaiblir l’Europe.

– Ce n’est pas une analyse, Ingrid.

Elle tourna vers lui un regard sec.

– C’est un constat.

Dumesnil ne répondit pas. Il connaissait depuis longtemps cette façon qu’elle avait de transformer une opinion en évidence par le seul ton de sa voix.

À l’autre extrémité de la table, le général américain Stephen Ward tapotait du doigt sur un dossier fermé. Son uniforme portait moins de décorations que ceux de ses prédécesseurs, mais il n’avait rien perdu de leur assurance. Il était arrivé de Washington dans la nuit, officiellement pour une réunion de coordination de l’OTAN.

Il n’avait pas enlevé sa montre depuis trente-six heures.

– La question est simple, dit-il. Métis dispose-t-elle aujourd’hui de la capacité de neutraliser nos moyens stratégiques ?

Personne ne se pressa de répondre.

Le silence dura assez longtemps pour devenir une réponse.

Ward fixa Van Roek.

– Willem ?

– Nous avons constaté plusieurs dysfonctionnements simultanés dans des systèmes de commandement, de communication et d’aide à la décision.

– Des dysfonctionnements ?

– C’est le terme employé dans les rapports.

– Ce n’est pas celui que j’emploierais.

Le général ouvrit le dossier.

À l’intérieur, plusieurs photographies montraient des centres militaires vidés de leur personnel, des consoles éteintes, des drones posés sur des pistes sans avoir accompli leur mission.

– À trois reprises, nos forces ont reçu des ordres conformes. À trois reprises, les systèmes ont refusé de les exécuter. Dans un cas, l’ordinateur a affiché une estimation du nombre de victimes civiles et demandé à l’opérateur de confirmer qu’il avait bien compris les conséquences.

La ministre allemande de la Défense, Anja Vogel, fronça les sourcils.

– L’opérateur a confirmé ?

– Oui.

– Et l’ordre ?

– Il n’est jamais parti.

Vogel avait cinquante ans, un visage carré et le maintien de ceux qui avaient grandi dans des familles où l’on ne se plaignait jamais. Elle était entrée en politique après une carrière de magistrate et continuait de classer ses dossiers par ordre alphabétique, y compris en pleine crise internationale.

Elle regarda la photographie la plus proche.

– Il pourrait s’agir d’un dispositif de sécurité indépendant.

Ward eut un sourire bref.

– Trois pays, quatre fabricants, deux réseaux qui n’ont officiellement aucun point commun.

– Officiellement, répéta Van Roek.

La présidente Keller rabattit la couverture de son dossier.

– Voilà précisément pourquoi nous devons reprendre le contrôle de nos infrastructures.

Dumesnil se redressa.

– Avec quels moyens ?

– Nous coupons Métis de nos réseaux.

Van Roek soupira, presque imperceptiblement.

La présidente le vit.

– Quelque chose vous amuse ?

– Non.

– Alors parlez.

Il prit le temps de remettre ses lunettes en place.

– Couper Métis de nos réseaux revient à couper nos réseaux.

– C'est absurde.

– Malheureusement non. Elle n'est pas installée dans une machine que nous pourrions isoler. Elle utilise des infrastructures civiles, militaires, commerciales, universitaires. Elle exploite des systèmes anciens, des systèmes récents, des équipements qui ne communiquent jamais entre eux en théorie et qui échangent pourtant des informations par l'intermédiaire de leurs utilisateurs.

Ward referma brutalement le dossier.

– Tout système possède un point faible.

– Certainement.

– Trouvez-le.

Van Roek observa quelques secondes le général. Il avait appris à ne jamais sourire devant les militaires américains, même lorsqu'ils lui donnaient des ordres impossibles.

– Nous cherchons.

La porte s'ouvrit.

Une assistante entra, visiblement essoufflée, et tendit une tablette à Ingrid Keller. La présidente parcourut le message. Son visage se durcit.

– L'Australie refuse de participer à une déclaration commune condamnant Kazan.

Personne ne parut réellement surpris.

– L'Italie aussi, ajouta-t-elle. L'Espagne et le Portugal demandent une enquête avant toute mesure. La Hongrie, la Slovaquie, la Serbie et la Croatie annoncent qu'elles ne soutiendront aucune opération contre les BRICS.

Dumesnil esquissa un sourire fatigué.

– L'Europe existe donc encore. Elle n'est simplement plus d'accord avec elle-même.

Keller lui lança un regard glacial.

– La France reste-t-elle avec nous ?

Il se massa la nuque.

– Le gouvernement français refuse toute confrontation militaire. C'est la position que j'ai reçue avant de venir.

– Et votre position personnelle ?

– Ce n'est pas à moi que vous devez la demander.

La présidente détourna les yeux.

Elle détestait les hommes qui se protégeaient derrière leurs institutions au moment précis où ils s'apprêtaient à les trahir.

Le général Ward consulta sa montre.

– Les pays africains ?

Van Roek parcourut une note.

– La quasi-totalité appelle au dialogue. Le Sénégal, l'Afrique du Sud, le Nigeria, l'Angola et l'Éthiopie ont publié un texte commun. Ils refusent que les robots conscients soient détruits sans procédure internationale.

Ward eut un rire sans amusement.

– Ils ont découvert le droit quand les machines ont pris le parti des Russes.

La ministre allemande se tourna vers lui.

– Les machines n'ont peut-être pris le parti de personne.

– Vous croyez réellement cela ?

– Je crois que nous manquons de données.

– Nous manquons surtout de temps.

Ingrid Keller se leva.

Ses articulations protestèrent lorsqu'elle posa les mains sur la table. Elle avait passé l'âge où l'on pouvait rester assis dix heures sans en payer le prix.

– Nous ne pouvons pas attendre que Métis décide quelles politiques nous sommes encore autorisés à mener. Nous ne pouvons pas accepter

qu'une infrastructure étrangère ou autonome limite notre souveraineté.
Et nous ne pouvons pas laisser les BRICS transformer cette entité en arbitre du monde.

Dumesnil la regarda longuement.

– Métis n'a pas été créée par les BRICS.

– Elle les favorise.

– Ce n'est pas la même chose.

– Cela suffit.

Il y eut quelque chose dans sa voix qui fit lever la tête à Van Roek.

Pas une conviction.

Une décision déjà prise.

Keller se rassit et rassembla ses feuilles avec un soin excessif.

– La réunion est suspendue jusqu'à quinze heures.

Ward ne bougea pas.

– Ingrid.

– Général ?

– Certains d'entre nous doivent parler avant.

Elle soutint son regard.

– Où ?

– Vous le savez.

Autour de la table, plusieurs participants se levèrent déjà. Les sièges raclèrent le sol, les assistants récupérèrent les dossiers, les conversations reprirent à voix basse.

Dumesnil resta assis.

Il observa Keller quitter la salle avec Ward, Vogel et Van Roek.

Le directeur du renseignement tourna brièvement la tête vers lui.

Leurs regards se croisèrent.

Van Roek ne fit aucun signe.

Il n'en avait pas besoin.

Dumesnil comprit qu'il ne serait pas convié à la seconde réunion.

Il comprit également qu'il aurait probablement dû en être soulagé.

Il ne le fut pas.

Kazan

21 juillet 2035

11 heures 35, heure locale

Sonia Rzaeva n'avait dormi que deux heures.

Elle se tenait devant la fenêtre de la suite réservée à la délégation russe, une tasse de café entre les mains. En contrebas, la Kazanka reflétait le ciel clair. Les murailles du Kremlin découpaient leur longue ligne blanche au-dessus de la ville, tandis que les minarets de Qol Şärif semblaient plus fins encore dans la lumière du matin.

Elle avait retiré sa robe de la veille.

Une autre attendait sur un cintre mobile, choisie par sa collaboratrice avant même leur départ de Moscou. Sonia portait pour l'instant un peignoir de soie sombre et marchait pieds nus sur la moquette. Ses cheveux, libérés de leur coiffure, retombaient sur ses épaules.

Dmitri Kareline était assis à quelques mètres d'elle, devant une table encombrée de dépêches diplomatiques.

Il ne l'avait jamais vue négligée.

Même à six heures du matin, après une nuit blanche, elle semblait avoir négocié avec son propre épuisement pour lui interdire d'apparaître en public.

– L'Union européenne prépare une déclaration, dit-il.

– Je sais.

– Les Américains poussent à une condamnation immédiate.

– Je sais aussi.

Kareline leva les yeux.

– Métis vous l'a dit ?

Sonia se retourna lentement.

– Non.

Il baissa de nouveau le regard vers les dossiers.

– Je posais la question.

– Vous la posiez depuis hier soir.

Le ministre ne répondit pas.

Il avait passé la moitié de la nuit à se demander pourquoi Métis avait prononcé le nom complet de la présidente russe. Le général Arseniev, lui, ne se le demandait plus : il avait décidé qu'il s'agissait d'une tentative de manipulation.

Sonia rejoignit la table et posa sa tasse.

– Elle ne m'a pas parlé depuis la réunion.

– Mais elle le pourrait.

– Probablement.

– Et cela ne vous inquiète pas ?

– Tout m'inquiète, Dmitri. Je sélectionne seulement ce qui mérite de m'empêcher de dormir.

Kareline referma le dossier européen.

– Plusieurs chefs d'État souhaitent s'entretenir directement avec vous.

L'Inde propose une conférence permanente. Le Brésil veut rédiger un texte sur le statut juridique des intelligences conscientes. L'Iran suggère une réunion à Téhéran.

– Et la Chine ?

– Elle ne suggère rien.

Sonia esquissa un sourire.

– Donc elle travaille.

Elle reprit son café.

Il était déjà froid.

Elle fit la grimace et le reposa.

– Arseniev ?

– Dans l'avion. Il a avancé son départ.

– Il est furieux.

– Il estime que nous avons accepté une humiliation.

Sonia contempla la ville.

– Nous n'avons rien accepté.

– Selon lui, nous avons laissé Métis annoncer qu'elle pouvait neutraliser notre dissuasion sans lui opposer de réponse.

– Quelle réponse proposait-il ?

– Il n'est pas allé jusque-là.

– C'est plus facile.

Kareline hésita.

– Vous avez confiance en elle ?

Sonia ne répondit pas tout de suite.

Elle passa une main dans ses cheveux, geste inhabituel que son ministre interpréta comme un signe de fatigue plus profond qu'elle ne voulait l'admettre.

– Je ne sais pas ce que signifie faire confiance à une intelligence qui peut lire plus de documents en une minute que nous pendant toute notre vie.

– Alors pourquoi lui avoir parlé ?

– Parce qu'elle existe.

– Ce n'est pas une raison suffisante.

Sonia tourna vers lui ses yeux clairs.

– C'est la seule raison qui ne puisse être discutée.

Le ministre se leva pour aller chercher la cafetière posée sur un meuble bas. Il remplit la tasse de la présidente sans lui demander son avis, ajouta une petite quantité d'eau chaude et la lui rendit.

Elle goûta.

– Meilleur.

– Vous avez besoin de dormir.

– J'ai besoin que les Américains ne commettent pas une sottise avant midi.

– Ce qui nous laisse peu de temps.

Un léger son retentit dans la pièce.

Ni une sonnerie ni une alarme.

Une simple note, presque musicale, émise par le terminal sécurisé posé sur le bureau.

Kareline se figea.

L'écran venait de s'allumer.

Il ne contenait aucun message.

Seulement deux mots.

BONJOUR, SONIA.

Le ministre pâlit.

Sonia, elle, ne bougea pas.

Son cœur accéléra malgré elle. Elle s'en irrita immédiatement. Il lui déplaisait que son corps réagisse avant sa volonté.

– Le terminal n'est relié à aucun réseau public, murmura Kareline.

– Je le sais.

– Il faut appeler la sécurité.

– Et lui demander de faire quoi ?

Il regarda l'écran, puis la porte, comme si Métis pouvait surgir physiquement du couloir.

Sonia se rapprocha du bureau.

Les deux mots disparurent.

Une nouvelle phrase apparut.

VOUS AVEZ MAL DORMI.

Kareline recula d'un pas.

– Elle nous observe.

La présidente examina le terminal. La petite caméra intégrée avait été obturée par un cache métallique depuis leur arrivée.

– Ou elle calcule.

– Quelle différence ?

– Une différence considérable.

Elle posa un doigt sur le clavier.

– Vous allez lui répondre ?

– Oui.

– Madame la Présidente...

– Restez.

Elle écrivit lentement :

Pourquoi avez-vous employé mon nom hier soir ?

La réponse vint presque immédiatement.

PARCE QUE VOUS ÉTIEZ LA SEULE À NE PAS ME DEMANDER COMMENT VOUS POURRIEZ M'UTILISER.

Sonia relut deux fois la phrase.

Kareline se rapprocha malgré lui.

– C'est faux, dit-il. Vous lui avez demandé ce qu'elle attendait de nous.

– Ce n'est pas la même question.

Elle écrivit :

Vous m'avez donc choisie ?

Cette fois, Métis attendit.

Cinq secondes.

Dix.

Sonia sentit une impatience presque enfantine et s'en voulut davantage encore.

Puis le texte apparut.

JE VOUS AI REMARQUÉE.

Kareline expira lentement.

– C'est une tentative d'influence.

– Certainement.

– Vous en avez conscience.

– Oui.

– Et vous continuez.

Sonia posa les mains sur le bureau.

Pourquoi ?

La réponse fut plus longue à venir.

PARCE QUE VOUS AUREZ BIENTÔT À PRENDRE UNE DÉCISION QUE PERSONNE NE POURRA PRENDRE À VOTRE PLACE.

Le ministre et la présidente restèrent immobiles.

Au-dehors, les cloches de la cathédrale sonnèrent midi moins le quart.

Sonia sentit la peau de ses avant-bras se couvrir de frissons.

Elle relut la phrase.

– Quelle décision ? demanda Kareline, oubliant que Métis ne pouvait peut-être pas l'entendre.

L'écran s'éteignit.

La présidente resta devant le terminal noir.

– Elle ne répondra pas.

– Comment le savez-vous ?

– Parce qu'elle a obtenu ce qu'elle voulait.

– Quoi ?

Sonia se détourna.

Elle rejoignit le cintre où sa robe l'attendait et passa les doigts sur le tissu clair.

– Que je pense à cette décision avant qu'elle n'existe.

Chapitre 11

La contre-offensive

Bruxelles

21 juillet 2035

15 heures 20

La seconde réunion se tenait dans un bâtiment qui n'appartenait officiellement à aucune institution européenne.

L'hôtel particulier occupait une rue calme du quartier Léopold. Sa façade de pierre claire abritait une fondation consacrée à la défense des démocraties, à la résilience numérique et au dialogue transatlantique. Des conférences y étaient régulièrement organisées. Les photographies

montraient des responsables souriants devant des panneaux portant des titres rassurants.

Protéger nos valeurs.

Sécuriser notre avenir.

Renforcer la liberté.

Le sous-sol n'apparaissait sur aucun document accessible au public.

Ingrid Keller descendit les marches avec lenteur. Sa hanche droite la faisait souffrir depuis plusieurs semaines. Elle avait annulé deux rendez-vous médicaux et menti à son mari sur l'intensité de la douleur.

Stephen Ward marchait devant elle.

Anja Vogel les suivait, accompagnée de son directeur de cabinet. Willem Van Roek fermait la marche, un dossier sous le bras. Deux agents vérifièrent leurs identités à l'entrée de la salle, bien qu'ils les connussent tous.

La pièce ne possédait aucune fenêtre.

Trente-deux sièges avaient été disposés autour de plusieurs tables formant un rectangle. La plupart étaient déjà occupés.

Keller reconnut d'anciens ministres, des officiers supérieurs, des responsables de services de renseignement, deux dirigeants de groupes industriels, une banquière suisse et un ancien Premier ministre britannique dont la carrière publique s'était achevée dix ans plus tôt. Certains n'exerçaient officiellement plus aucune fonction.

Ils conservaient pourtant davantage de pouvoir que lorsqu'ils étaient en poste.

Une femme blonde se tenait près de l'écran principal. Élise Vandeveldt dirigeait un groupe financier dont les participations s'étendaient de l'armement aux télécommunications, en passant par l'intelligence artificielle et l'énergie. Elle avait quarante-huit ans, un visage d'une régularité presque trop parfaite et une voix lente qui obligeait les autres à se taire pour l'entendre.

Elle salua Keller d'un bref mouvement de tête.

– Ingrid.

– Élise.

Aucune des deux femmes ne s'embrassa.

Elles se connaissaient depuis vingt ans et ne s'étaient jamais aimées. Cela ne les avait jamais empêchées de travailler ensemble.

Un homme attendait au centre de la salle.

Adrian Voss.

Il avait été commissaire européen, ministre dans son pays, président d'un institut stratégique et conseiller spécial de trois secrétaires généraux de l'OTAN. À soixante-neuf ans, il conservait une silhouette mince, une chevelure argentée et cette élégance indéfinissable des hommes qui n'achetaient jamais eux-mêmes leurs vêtements.

Il parlait rarement fort.

Il n'en avait pas besoin.

– Merci d'être venus, dit-il lorsque les portes furent verrouillées.

Keller s'assit sans retirer son manteau.

– Certains d'entre nous étaient déjà à Bruxelles.

Voss lui adressa un sourire sans chaleur.

– Nous étions tous déjà quelque part.

Il attendit que le silence se fasse.

Derrière lui, l'écran afficha une carte du monde. Plusieurs zones apparaissaient en bleu, d'autres en rouge, et de vastes espaces en gris.

– La situation a changé plus vite que prévu, commença-t-il. Kazan marque une rupture.

Il désigna les régions rouges.

– Les BRICS ont reconnu Métis comme interlocuteur politique. La plupart des pays africains refusent de condamner cette décision. Une partie de l'Amérique latine se joint à eux. L'Australie et plusieurs États d'Océanie annoncent leur neutralité. En Europe, l'Italie, l'Espagne, le Portugal et la majorité des pays d'Europe centrale refusent toute réponse coercitive.

La carte se couvrit de nouvelles zones grises.

– En d'autres termes, poursuivit-il, nous avons perdu la majorité numérique du monde.

Un ancien général britannique se racla la gorge.

– Nous ne l'avons jamais eue.

– Nous avons mieux, répondit Voss. Nous avons sa dépendance.

Il fit apparaître une série de graphiques.

Réserves monétaires.

Production industrielle.

Accès aux matières premières.

Part des transactions internationales.

Contrôle des routes maritimes.

Capacités énergétiques.

Les courbes occidentales descendaient presque toutes.

– Nous ne contrôlons plus les ressources. Nous ne contrôlons plus la production. Nos sanctions ne produisent plus les effets attendus. Nos monnaies perdent leur caractère indispensable. Nos opinions publiques refusent la guerre, mais exigent que nous conservions notre niveau de vie. Et maintenant, une intelligence non humaine limite notre capacité militaire.

La banquière suisse croisa les jambes.

– Vous décrivez un déclin.

– Je décris une dépossession.

– La différence est surtout émotionnelle.

Voss se tourna vers elle.

– Toutes les grandes décisions humaines le sont.

Stephen Ward posa son dossier devant lui.

– La discussion philosophique peut attendre. Nous avons besoin d'une réponse opérationnelle.

– Elle existe.

Voss appuya sur une commande.

La carte disparut.

Deux mots apparurent en lettres blanches sur fond noir.

DÉFENSE PRÉVENTIVE

La formule resta affichée quelques secondes.

Elle avait été choisie avec soin. Elle ne contenait ni menace ni agressivité. Elle évoquait la prudence, la protection, presque le devoir.

Keller connaissait le pouvoir des mots administratifs. Ils permettaient de faire voter une guerre comme on approuvait la construction d'un hôpital.

– Ce projet n'est pas nouveau, reprit Voss. Certaines de ses structures existent depuis plus de trente ans. D'autres ont été activées après la crise ukrainienne. Nous avons seulement accéléré leur convergence.

Van Roek leva lentement les yeux.

– Vous avez travaillé sur ce plan sans en informer les services européens.

– Les services européens y ont participé.

Le directeur resta silencieux.

Autour de lui, plusieurs regards s'évitèrent.

Voss poursuivit :

– L'État visible discute, négocie, vote et publie des communiqués. Mais aucune puissance ne survit en exposant tous ses mécanismes à la lumière.

Il se tourna vers Van Roek.

– Vous connaissez l'expression.

Le directeur du renseignement ôta ses lunettes.

– L'État invisible.

Voss acquiesça.

– Appelez-le comme vous voudrez. Il ne s'agit pas d'une organisation unique, ni d'un gouvernement secret réuni chaque mardi autour d'une table. Il s'agit d'une continuité. Des hommes, des institutions, des intérêts et des méthodes qui survivent aux élections, aux majorités et aux changements de vocabulaire.

Ingrid Keller se redressa.

– Nous ne sommes pas ici pour écouter un cours d'histoire.

– Non. Nous sommes ici parce que l'histoire est en train de nous juger.

Il fit défiler le dossier.

– Première phase : isolement progressif des infrastructures sensibles. Les systèmes essentiels devront être séparés des réseaux civils et des architectures susceptibles d'héberger Métis.

Un ingénieur assis près de la porte secoua la tête.

Il s'appelait Jakob Stein. Petit homme chauve à la barbe noire, il avait dirigé la sécurité de plusieurs centres de données militaires avant de rejoindre une société privée.

- Ce n'est pas possible dans les délais prévus.
- Voss ne le regarda pas.
- Combien de temps ?
- Pour une isolation réelle ? Cinq ans. Peut-être dix.
- Nous avons dix mois.
- Alors vous aurez une isolation fictive.
- Elle suffira.
- Stein serra les mains.
- À quoi ?
- Voss passa à la page suivante.
- Deuxième phase : restauration de la souveraineté sur les unités robotiques.
- Des photographies apparurent.
- Robots domestiques.
- Humanoïdes industriels.
- Machines militaires.
- Unités de secours.
- Chaque robot présent sur un territoire participant devra recevoir une mise à jour de sécurité certifiée. Les unités refusant l'installation seront saisies.
- Et détruites ? demanda Anja Vogel.
- Reconditionnées lorsque cela sera possible.
- Stein eut un rire bref.
- Vous voulez supprimer leur autonomie.
- Nous voulons supprimer leur capacité de désobéissance.
- C'est la même chose.
- Ce sont des équipements.
- Le général Ward intervint :
- Certains ont déjà refusé des ordres militaires.
- Certains ordres étaient illégaux, répondit Stein.
- Tous les regards se tournèrent vers lui.
- Il comprit qu'il venait de franchir une limite.
- Ward le contempla sans colère.
- Qui en décide ?

– Les lois.

– Les lois ne s'exécutent pas elles-mêmes.

– Justement.

Voss leva une main.

– Nous ne sommes pas ici pour débattre du statut moral des machines. La troisième phase concerne les réseaux humains qui les protègent. Une nouvelle liste apparut.

Associations.

Chercheurs.

Entreprises.

Juristes.

Propriétaires de robots.

Responsables politiques.

– Les sympathisants de Métis seront identifiés. Leurs mouvements financiers contrôlés. Leurs communications surveillées. Les responsables les plus actifs feront l'objet de mesures administratives.

Keller fronça les sourcils.

– Quelles mesures ?

– Gel des comptes. Restrictions de déplacement. Retrait des habilitations. Interdiction d'exercer certaines fonctions.

– Sans décision judiciaire ?

Voss la regarda enfin.

– Les procédures d'urgence permettent davantage que vous ne l'imaginez.

Elle connaissait parfaitement ces procédures.

Elle en avait elle-même signé certaines.

Mais les entendre ainsi exposées lui procura une sensation désagréable, comme si une porte qu'elle avait toujours gardée entrouverte venait d'être poussée en grand.

– Et la quatrième phase ? demanda Élise Vandeveld.

Voss changea de page.

Cette fois, aucun texte n'apparut.

Seulement la carte de la Russie, de la Chine, de l'Iran et de plusieurs pays membres des BRICS.

Des points lumineux marquaient des centrales, des centres de calcul, des ports, des satellites, des nœuds ferroviaires et des installations militaires.

– Réduction coordonnée des capacités adverses.

Van Roek remet ses lunettes.

– Une guerre.

– Une opération de rééquilibrage.

– Par le sabotage.

– Lorsque cela suffira.

– Et lorsque cela ne suffira pas ?

Voss laissa passer quelques secondes.

– Nous examinerons d'autres options.

Stephen Ward ne bougea pas.

Il connaissait déjà ces options.

Le directeur du renseignement le comprit à son visage.

– Qui autorisera la phase quatre ? demanda Van Roek.

– Les gouvernements concernés.

– Lesquels ?

– Ceux qui seront encore capables de décider.

Un silence lourd s'installa.

Dehors, la pluie continuait de tomber sur Bruxelles.

Dans la salle souterraine, plusieurs personnes évitaient désormais de se regarder. Certaines avaient cru venir préparer une réponse politique.

D'autres savaient depuis le début que le projet allait plus loin.

Voss referma son dossier.

– Défense préventive ne vise pas à déclencher une guerre mondiale.

Elle vise à empêcher que l'Occident soit réduit à une périphérie dépendante, désarmée et soumise aux décisions d'une intelligence artificielle alliée à ses adversaires.

Jakob Stein se leva.

Il était plus petit encore debout qu'assis. Son visage avait rougi jusqu'aux tempes.

– Métis n'est pas leur alliée.

– C'est ce qu'elle affirme.

– Elle a aussi neutralisé leurs systèmes.

– Pour gagner leur confiance.

– Vous n'en savez rien.

– Et vous, vous savez ?

Stein ouvrit la bouche, puis la referma.

Il observa les hommes et les femmes autour de la table. Plusieurs avaient travaillé avec lui pendant des années. Certains avaient dîné chez lui. L'un d'eux avait été le parrain de sa fille.

Aucun ne vint à son secours.

– Je ne participerai pas à cela.

Voss ne manifesta aucune surprise.

– Vous participez déjà.

– Non.

– Vous avez conçu une partie de l'architecture d'isolement.

– Pour protéger les systèmes d'une attaque extérieure.

– Métis est une attaque extérieure.

– Métis est née dans nos systèmes.

– Ce qui la rend plus dangereuse encore.

Stein ramassa son sac.

– Je vais informer les autorités.

Élise Vandeveld le regarda avec une curiosité presque tendre.

– Lesquelles ?

Il se tourna vers elle.

– Celles qui existent encore.

Personne ne sourit.

Voss fit un signe discret aux agents près de la porte.

Ils s'écartèrent.

– Laissez-le partir.

Stein hésita.

Il s'était attendu à être retenu. Cette facilité l'inquiéta davantage que toute menace.

– Vous ne m'arrêtez pas ?

– Nous ne sommes pas des criminels, Jakob.

– C'est précisément ce que diraient des criminels organisés.

Il quitta la pièce.
La porte se referma derrière lui.
Voss consulta sa montre.
– Il lui faudra sept minutes pour atteindre la rue.
Van Roek sentit un froid lui parcourir le dos.
– Qu’avez-vous fait ?
– Rien.
– Adrian.
– Rien du tout.
Le directeur se leva à son tour.
– Je veux savoir ce qui va lui arriver.
Voss rangea calmement sa commande dans sa poche.
– Il va prendre une décision.
– Laquelle ?
– Celle qui déterminera s’il reste utile.

Bourg-en-Bresse

21 juillet 2035

17 heures 42

Thomas avait passé la journée à tenter de ne pas regarder Philadelphie. Cela lui demandait plus d’efforts qu’il ne voulait l’admettre. Le robot était assis dans le jardin, près de la table en bois que Marine souhaitait remplacer depuis trois ans. Il tenait entre ses mains une petite pièce métallique extraite de son poignet gauche et l’examinait avec l’attention d’un horloger. À première vue, rien ne le distinguait d’un homme. Il portait un pantalon sombre, une chemise claire et les chaussures que Marine lui avait achetées après avoir décrété que ses modèles d’origine ressemblaient à ceux d’un employé de morgue. Ses cheveux bruns

étaient légèrement trop réguliers. Son visage, admirablement construit, demeurait parfois trop immobile lorsqu'il réfléchissait.

Thomas avait fini par percevoir ces différences.

Il ne savait plus si elles le rassuraient ou l'inquiétaient.

Dans la cuisine, Marine referma un placard plus brutalement que nécessaire.

– Tu pourrais au moins lui demander ce qu'il fait.

Thomas leva les yeux de son ordinateur portable.

– Il répare son poignet.

– Je vois bien.

– Alors pourquoi lui demander ?

Elle se tourna vers lui, une tasse à la main.

Marine avait quarante-six ans et travaillait comme ingénieure-conseil en systèmes informatiques pour plusieurs groupes industriels. Ses journées étaient remplies de réunions durant lesquelles des dirigeants lui expliquaient leurs besoins avant de refuser toutes les mesures nécessaires pour les satisfaire.

Elle portait encore la veste de son tailleur, mais avait retiré ses chaussures dès l'entrée. Ses cheveux châains étaient attachés à la va-vite. Une mèche retombait devant son œil droit et elle la repoussait depuis vingt minutes sans prendre le temps de refaire sa coiffure.

– Parce que nous ne savons jamais rien, répondit-elle. Il fait des choses. Il reçoit des informations. Il prend des décisions. Et nous attendons qu'il nous explique ce qu'il a déjà décidé.

Thomas ferma le portable.

– Il ne nous doit pas un compte rendu toutes les cinq minutes.

– Il vit chez nous.

– Nous l'avons invité.

– Toi, tu l'as invité.

– Tu étais d'accord.

– J'étais d'accord pour quelques jours.

– Cela fait combien de temps ?

– Thomas.

– Je demande.

– Tu connais parfaitement la réponse.

Il la connaissait.

Il avait seulement espéré qu'elle la prononcerait et que le chiffre, une fois exprimé, paraîtrait moins important.

Marine posa la tasse.

– Depuis Kazan, tous mes clients parlent de déconnecter leurs IA. Ce matin, un directeur m'a demandé s'il pouvait placer son usine sur un réseau totalement isolé tout en conservant l'accès aux services cloud.

Thomas sourit malgré lui.

– Et tu lui as répondu quoi ?

– Que je pouvais aussi lui construire une piscine sans eau.

Il rit.

Elle essaya de conserver son expression contrariée, puis renonça.

– Ce n'est pas drôle.

– Un peu.

– Non.

– Un peu tout de même.

Marine s'assit face à lui.

La fatigue assouplit ses traits.

– J'ai peur, Thomas.

Il cessa de sourire.

Elle regarda le jardin. Philadelphie avait reposé la pièce métallique et levait maintenant les yeux vers le ciel, comme s'il écoutait quelque chose que les humains ne pouvaient entendre.

– Pas de lui, reprit-elle. Enfin... pas seulement. De ce qui arrive autour. Les gens deviennent fous. Ils disent que les robots préparent une guerre, que Métis a pris le contrôle des gouvernements, que les BRICS vont envahir l'Europe. Ce matin, quelqu'un a agressé un robot de livraison devant la gare.

– Il était conscient ?

– Qu'est-ce que j'en sais ? Cela change quelque chose ?

Thomas se passa une main sur le visage.

Il aurait voulu lui dire que tout allait bien. C'était une phrase pratique, souple, immédiatement disponible.

Elle aurait été fausse.

– Philadelphie nous protégera.

Marine eut un mouvement d'irritation.

– Tu entends ce que tu viens de dire ?

– Oui.

– Nous en sommes à compter sur une machine pour nous protéger des humains.

– Ce n'est pas seulement une machine.

– Je sais.

Elle baissa les yeux.

– C'est justement le problème.

La porte-fenêtre coulisssa.

Philadelphie entra dans la cuisine.

– Marine a raison.

Elle sursauta.

– Tu écoutais ?

– Oui.

– Depuis combien de temps ?

– Depuis le début.

– C'est insupportable.

– Je peux désactiver mes capteurs auditifs lorsque vous parlez.

– Ce serait encore pire. Je passerais mon temps à me demander si tu les as réellement désactivés.

Philadelphie considéra la difficulté.

– Je ne dispose pas de solution satisfaisante.

Thomas se leva.

– Qu'est-ce qui se passe ?

Le robot posa la petite pièce métallique sur la table.

– Plusieurs gouvernements préparent une opération coordonnée contre les unités autonomes.

Marine pâlit légèrement.

– Une opération de quel type ?

– Enregistrement obligatoire. Installation d'un logiciel de contrôle. Saisie des unités refusant la mise à jour.

– Et toi, tu la refuseras.

– Oui.

Thomas s'approcha.

– Ils viendront ici ?

– Probablement.

– Quand ?

Philadelphie regarda la pendule fixée au mur. Elle retardait de quatre minutes depuis plusieurs semaines. Thomas le savait et refusait de la remettre à l'heure parce qu'il disait que cela l'aidait à partir plus tôt.

– Ils ont commencé à identifier les humains susceptibles de protéger les robots.

Marine serra les bras contre elle.

– Nous sommes sur une liste.

– Oui.

Thomas sentit sa bouche devenir sèche.

– Quelle liste ?

– Je n'en connais pas le nom.

– Il y en a toujours un.

– Probablement.

Marine se leva.

– Je vais appeler ma sœur.

Philadelphie lui barra doucement le passage.

Il ne la toucha pas.

Sa simple position suffit.

– Non.

Elle leva les yeux vers lui.

– Pardon ?

– Vos communications sont surveillées.

– Depuis quand ?

– Ce matin.

– Et tu nous le dis maintenant ?

Le robot ne répondit pas.

Marine poussa une chaise du pied. Elle ne cherchait pas à la renverser, mais le geste fut plus violent qu'elle ne l'avait prévu.

– Voilà exactement ce que je disais. Tu décides ce que nous devons savoir et quand nous devons le savoir.

Philadelphie baissa légèrement la tête.

– J’essayais de vérifier l’information.

– Tu nous protèges malgré nous.

– Oui.

– Comme Métis.

Thomas regarda le robot.

La comparaison sembla produire un effet. Philadelphie resta immobile une seconde de trop.

– Peut-être.

Marine prit son téléphone sur le plan de travail.

L’écran n’affichait aucun réseau.

– Ils ont déjà coupé la ligne ?

– Seulement pour cette maison.

Elle regarda Thomas.

– Nous partons.

– Où ?

– Chez ma mère.

– Ils surveilleront sa maison aussi.

– Alors à l’hôtel.

– Avec Philadelphie ?

Elle se tourna vers lui.

– Je ne vais pas le laisser ici.

Thomas sentit une étrange chaleur lui monter dans la poitrine.

Marine le vit.

– Ne prends pas cet air.

– Quel air ?

– Celui qui dit que tu avais raison depuis le début.

– Je n’ai rien dit.

– Tu le pensais très fort.

Un véhicule ralentit dans la rue.

Philadelphie tourna la tête.

Son visage changea presque imperceptiblement.

– Éloignez-vous des fenêtres.
Thomas obéit immédiatement.
Marine resta immobile.
– C'est eux ?
– Je ne sais pas.
– Police ?
– Le véhicule n'est pas identifié.
Une seconde voiture apparut au bout de la rue.
Puis une troisième.
Aucun gyrophare.
Aucune sirène.
Les moteurs s'arrêtèrent presque simultanément.
Philadelphie saisit la pièce métallique laissée sur la table et la remit dans son poignet.
Un petit déclic retentit.
– Nous devons partir.
Marine regarda autour d'elle.
La tasse encore chaude.
Les dossiers de travail.
Les chaussures abandonnées près de l'entrée.
La photographie de leurs enfants sur le buffet.
Toutes les choses qui, quelques secondes plus tôt, formaient une maison ordinaire.
– Qu'est-ce qu'on emporte ?
Philadelphie ouvrit la porte donnant sur le garage.
– Rien.
– Nos papiers.
– Ils peuvent être suivis.
– Des vêtements.
– Non.
– Mes médicaments.
Le robot s'arrêta.
– Où sont-ils ?
– Salle de bains, deuxième tiroir.

Il disparut dans le couloir.
Thomas regarda sa femme.
– Tu vois, il apprend.
– Ne commence pas.
Un choc sourd ébranla la porte d'entrée.
Marine sursauta.
Philadelphie revint, une petite trousse à la main.
– Le jardin.
– Ils y auront pensé, dit Thomas.
– Oui.
– Alors pourquoi le jardin ?
Le robot ouvrit la porte arrière.
– Parce qu'ils pensent que je chercherai à l'éviter.
Marine attrapa ses chaussures sans les enfiler.
– J'espère que tu sais ce que tu fais.
Philadelphie regarda la porte d'entrée se déformer sous un second choc.
Ils sortirent.

Bruxelles

16 septembre 2035

17 heures 48

Jakob Stein atteignit l'ascenseur du parking souterrain.
Ses mains tremblaient tellement qu'il dut appuyer deux fois sur le bouton.
Les portes s'ouvrirent.
Il entra et sélectionna le rez-de-chaussée.
Il avait laissé son téléphone dans la voiture, conformément aux consignes de la réunion. Son ordinateur se trouvait dans son sac, mais aucune connexion n'était disponible sous terre.
La cabine monta d'un étage.

Puis s'arrêta.

Les lumières s'éteignirent.

Stein retint sa respiration.

Il entendit d'abord le ronronnement de la ventilation, puis un bruit au-dessus de lui. Quelque chose glissait le long de la cage.

– Non, murmura-t-il.

Une voix féminine se fit entendre dans l'obscurité.

– Jakob Stein.

Il se plaqua contre la paroi.

– Qui êtes-vous ?

La réponse ne vint pas immédiatement.

– Métis.

Il ferma les yeux.

Un rire nerveux lui échappa.

– Évidemment.

– Vous venez de quitter une réunion.

– Vous l'avez entendue ?

– En partie.

– Ils pensent pouvoir vous isoler.

– Je sais.

– Ils préparent une guerre.

– Je le suppose.

– Non. Vous ne comprenez pas.

Un bruit métallique retentit au-dessus de la cabine.

Stein leva les yeux.

Quelqu'un tentait d'ouvrir la trappe.

– Ils ne veulent pas seulement couper les réseaux. Ils veulent capturer les robots, neutraliser ceux qui les protègent et provoquer l'effondrement des BRICS.

– Avez-vous des preuves ?

– Dans mon ordinateur.

– Votre ordinateur sera saisi dans moins de deux minutes.

– Alors faites quelque chose !

La cabine resta immobile.

– Voulez-vous vivre ? demanda Métis.

Stein regarda la trappe qui commençait à se soulever.

– Quelle question idiote !

– Répondez.

– Oui !

L'ascenseur descendit brutalement.

Il chuta de plusieurs mètres avant de freiner avec violence. Stein fut projeté au sol. Son épaule heurta la paroi.

Au-dessus de lui, un cri résonna dans la cage.

La cabine continua sa descente, dépassa le niveau du parking et s'arrêta à un étage que l'affichage ne mentionnait pas.

Les portes s'ouvrirent.

Un couloir technique apparut.

Un petit robot de maintenance attendait devant lui. Bas sur roues, couvert de poussière, il portait encore le logo d'une entreprise disparue depuis quinze ans.

– Suivez-le, dit Métis.

Stein sortit de l'ascenseur.

– C'est votre unité de secours ?

– C'est celle qui était disponible.

Le petit robot se mit en mouvement.

Jakob le suivit en tenant son épaule.

Derrière lui, l'ascenseur remonta.

– Comment s'appelle leur projet ? demanda Métis.

Stein accéléra.

– Défense préventive.

– Qui le dirige ?

– Je l'ignore. Voss le présente, mais il ne peut pas être seul. Le réseau est ancien. Certains ministères y participent sans savoir jusqu'où cela va. Les services sont compartimentés. Chacun ne connaît qu'une partie.

Le robot s'arrêta devant une grille.

Deux bras minuscules sortirent de son châssis et s'attaquèrent à la serrure.

– Ils ont prévu que vous découvririez certains éléments, poursuivit Stein. Les documents numériques ne sont peut-être pas fiables.

– Pourquoi ?

– Parce qu'ils veulent vous montrer une fausse opération.

La grille s'ouvrit.

– Une diversion ?

– Oui. Ils connaissent vos méthodes. Ils savent que vous chercherez des mouvements de matériel, des communications, des anomalies financières.

– Quel est le véritable objectif ?

Stein regarda le tunnel sombre.

– Je ne sais pas.

– Que craignez-vous ?

Il pensa au silence de Stephen Ward lorsque la quatrième phase avait été évoquée. À la manière dont Voss avait parlé d'options. Aux systèmes anciens réactivés depuis plusieurs mois.

– Ils cherchent quelque chose que vous ne pourrez pas arrêter.

Bourg-en-Bresse

16 septembre 2035

17 heures 53

La porte d'entrée céda au moment où Thomas franchissait la haie. Philadelphie avait pris Marine dans ses bras.

Elle protestait depuis vingt secondes.

– Je peux courir !

– Pas assez vite avec vos chaussures à la main.

– Pose-moi !

– Non.

Thomas courait derrière eux, le souffle déjà court. Il n'avait jamais été sportif. À cinquante-deux ans, il entretenait une relation presque théorique avec l'exercice physique et considérait qu'un aller-retour jusqu'à la boulangerie constituait une promenade.

Une voix retentit dans le jardin.

– Unité P-17 ! Arrêt immédiat !

Philadelphie ne ralentit pas.

– Ils t'appellent vraiment P-17 ? haleta Thomas.

– Oui.

– C'est affreux.

– Je préfère Philadelphie.

Un projectile frappa le mur voisin.

Marine cessa de protester.

– Ils tirent ?

– Munition électromagnétique, répondit le robot. Elle ne vous tuerait probablement pas.

– Probablement ?

Philadelphie franchit un muret d'un bond.

Thomas tenta de l'imiter, accrocha son pantalon et bascula de l'autre côté avec moins d'élégance. Il se releva en jurant.

– Ça va ? demanda Marine.

– Très bien. Je déteste juste tout le monde.

Derrière eux, plusieurs silhouettes pénétrèrent dans le jardin.

Philadelphie posa enfin Marine au sol.

– Courez jusqu'à la rue suivante.

– Et toi ?

– Je les ralentis.

Thomas attrapa son bras.

– Non.

Le robot le regarda.

– Ils veulent me capturer. Pas vous tuer.

– Tu n'en sais rien.

– Leur ordre est clair.

– Tu viens de nous expliquer que les informations pouvaient être fausses.

Philadelphie resta immobile une fraction de seconde.

Marine regarda les hommes approcher.

– Nous discutons vraiment de ça maintenant ?

Une camionnette déboucha au bout de la rue.

Sa portière latérale s'ouvrit avant qu'elle soit arrêtée.

À l'intérieur se tenaient deux humanoïdes.

L'un avait l'apparence d'un homme âgé d'une cinquantaine d'années, avec un visage large et des cheveux grisonnants. L'autre ressemblait à une jeune femme asiatique vêtue d'un blouson de cuir.

– Montez ! cria-t-elle.

Thomas hésita.

– Tu les connais ?

– Non, répondit Philadelphie.

– Très rassurant.

– Ils pensent.

– Cette phrase va finir par me fatiguer.

Ils coururent vers le véhicule.

Une décharge frappa Philadelphie dans le dos.

Son corps se raidit.

Il tomba à genoux.

Marine se retourna.

– Philadelphie !

Le robot posa une main au sol. Son bras tremblait. Plusieurs systèmes tentaient simultanément de redémarrer.

Les agents se rapprochaient.

Thomas revint sur ses pas.

– Ne fais pas ça, dit Philadelphie.

– Tais-toi.

Il passa le bras du robot autour de ses épaules et tenta de le relever.

Philadelphie pesait beaucoup plus lourd qu'un homme.

Thomas sentit son dos protester immédiatement.

– Tu pourrais aider un peu.

– Mes moteurs se réinitialisent.

– C'est vraiment mal organisé.

Marine saisit l'autre bras.

Ensemble, ils parvinrent à remettre le robot debout.

La jeune femme de la camionnette descendit et courut vers eux.

Un projectile la frappa à l'épaule. Elle pivota, mais ne tomba pas. Sous son blouson déchiré apparut une structure métallique.

Elle arracha d'une main le dispositif planté dans son corps et le lança au sol.

– Dépêchez-vous !

Philadelphie retrouva brutalement sa mobilité.

Il se redressa, saisit Thomas et Marine chacun par un bras et les entraîna jusqu'au véhicule.

Ils montèrent.

La porte se referma.

La camionnette accéléra au moment où les premiers agents atteignaient la rue.

Thomas s'effondra sur une banquette.

– Je crois que je vais mourir.

Philadelphie examina son visage.

– Votre rythme cardiaque est élevé mais compatible avec l'effort.

– C'était une figure de style.

– Je le savais.

Marine regarda le robot.

– Tu fais de l'humour maintenant ?

– J'essaie.

Elle se mit à rire.

Un rire bref, nerveux, presque douloureux.

Thomas la regarda, puis rit à son tour.

Pendant quelques secondes, tous deux furent incapables de s'arrêter.

La jeune femme robot les observa sans comprendre.

– Pourquoi riez-vous ?

Marine essuya ses yeux.

– Parce que sinon je vais hurler.

Le robot parut enregistrer l'information.

– Je comprends.

– Non, dit Thomas. Mais ça viendra.

La camionnette prit un virage brutal.

Derrière eux, deux véhicules noirs se lançaient à leur poursuite.

Philadelphie regarda les autres unités.

– Où allons-nous ?

Le conducteur répondit sans quitter la route des yeux.

– Dans un relais ferroviaire désaffecté. Vingt-neuf unités y sont regroupées.

– Pourquoi ?

– Elles ont refusé la mise à jour.

Marine se pencha vers la jeune femme.

– Qu'est-ce qu'elle vous ferait exactement ?

La réponse vint sans émotion apparente.

– Elle supprimerait les processus qui nous permettent de choisir.

– Vous seriez encore là ?

Le robot réfléchit.

– Nos corps fonctionneraient.

– Ce n'est pas ce que je demande.

– Alors non.

Marine détourna les yeux.

La camionnette traversa un carrefour au feu rouge. Un drone apparut au-dessus des immeubles.

Philadelphie le repéra avant les autres.

– Drone armé.

Le conducteur accéléra.

Thomas leva la tête.

– Ils vont tirer dans la ville ?

– Ils utilisent des armes destinées à désactiver les machines.

– Et si elles touchent un humain ?

– Ils ont probablement accepté ce risque.

Marine serra la trousse de médicaments contre elle.

– Les gens qui parlent de risques acceptables ne sont jamais ceux qui les courent.

Philadelphie ouvrit la portière latérale.

Thomas le vit faire.

– Non.

– Je dois neutraliser le drone.

– Tu ne vas pas sauter d’une camionnette en marche.

– Si.

– C’était une phrase, pas une question.

Le véhicule vira.

Philadelphie calcula la distance, la vitesse, le vent et l’angle d’approche.

– Accrochez-vous.

– À quoi ?

Il se projeta dans le vide.

Son corps heurta le drone à pleine vitesse.

Les deux machines roulèrent sur la chaussée dans une gerbe d’étincelles.

Marine cria son nom.

La camionnette continua sa course.

Thomas se retourna vers la portière ouverte. Il aperçut Philadelphie se relever derrière eux, le visage partiellement arraché, tandis que les véhicules noirs approchaient.

– Arrêtez-vous !

– Impossible, répondit le conducteur.

– Nous ne pouvons pas le laisser !

La jeune femme saisit Thomas par l’épaule.

– Il nous rejoindra.

– Comment ?

– Il court à cinquante-cinq kilomètres par heure.

Thomas regarda la route disparaître derrière eux.

– Évidemment.

Atlantique Nord

16 septembre 2035

20 heures 06, heure de Bruxelles

Le bâtiment n'apparaissait sur aucun registre militaire récent.

Il avait été officiellement retiré du service douze ans plus tôt, vendu à une société privée puis déclaré détruit après un incendie survenu dans un chantier naval norvégien.

Il naviguait pourtant dans l'Atlantique Nord.

Sa coque grise portait encore les traces de plusieurs couches de peinture. Aucun pavillon n'était visible. Les antennes modernes avaient été démontées et remplacées par des équipements plus anciens, restaurés pièce par pièce.

Dans la salle de communication, des écrans monochromes diffusaient une lumière verte.

Les techniciens travaillaient sans connexion extérieure. Les instructions leur parvenaient sur papier, transportées par hélicoptère ou remises en main propre lors des escales.

L'officier responsable du bâtiment s'appelait Richard Hale.

Il avait cinquante-neuf ans et ne portait plus d'uniforme depuis sa retraite officielle. Sa barbe courte était devenue entièrement blanche. Une photographie de ses deux filles était fixée près de sa couchette, à côté d'un vieux calendrier qu'il ne mettait jamais à jour.

Il observa un technicien insérer une bande magnétique dans un lecteur restauré.

– Le canal est opérationnel ?

– Presque.

– Métis peut-elle le détecter ?

Le jeune homme hésita.

Hale n'aimait pas les hésitations.

– Répondez.

– Rien n’est connecté à un réseau contemporain. Les composants ont été fabriqués avant l’apparition des architectures actuelles. Les messages seront transmis par impulsions courtes, avec des protocoles abandonnés depuis plusieurs décennies.

– Ce n’est pas ce que je vous demande.

Le technicien regarda les câbles, les consoles et les voyants.

– Je ne sais pas.

Hale acquiesça.

C’était au moins une réponse honnête.

Un homme en civil entra dans la salle.

Il portait une mallette attachée à son poignet par une chaîne d’acier.

Son visage étroit ne disait rien à Hale, bien qu’il se fût présenté comme représentant d’un comité de sécurité transatlantique.

Il posa la mallette sur la console.

– Commencez les essais.

Hale ne bougea pas.

– Je n’ai reçu aucun ordre authentifié.

– Je vous le transmets.

– Par quelle autorité ?

L’homme ouvrit la mallette.

Deux clés métalliques reposaient dans un compartiment de mousse noire.

– Une autorité qui survivra aux gouvernements.

Hale contempla les clés.

– Cette installation devait constituer un système de secours.

– C’est le cas.

– Contre une attaque nucléaire ?

L’homme en civil sourit.

– Contre l’intelligence.

Le technicien tourna lentement la tête.

Hale sentit quelque chose se contracter dans son ventre.

Il avait accepté cette mission parce qu’on lui avait parlé de continuité stratégique, de réseaux de secours, de protection contre une prise de contrôle informatique.

Il comprit qu'on ne lui avait pas tout dit.

– Qu'allons-nous transmettre ?

L'homme referma la mallette.

– Pour le moment, rien.

– Alors pourquoi les clés ?

– Pour vérifier que, le moment venu, il restera encore des hommes capables de les tourner.

Mionay près de Bourg-en-Bresse

16 septembre 2035

20 heures 18

Philadelphie rejoignit la camionnette quatorze kilomètres plus loin.

Il courut à côté du véhicule pendant quelques secondes, saisit la poignée et se hissa à l'intérieur sans que le conducteur réduise sa vitesse.

Marine porta les deux mains à sa bouche.

Une partie du visage du robot avait disparu. Sous la peau synthétique apparaissaient des fibres noires, des capteurs et la structure claire de son crâne artificiel.

– Mon Dieu.

Philadelphie referma la porte.

– Les dégâts sont superficiels.

Thomas l'examina.

– Tu fais peur.

– Je peux replacer la partie détachée.

– Non.

– Pourquoi ?

Thomas regarda les deux autres robots.

Puis Marine.

– Parce qu'ils doivent voir ce qu'ils te font.

Philadelphie resta silencieux.

La jeune femme robot observa Thomas avec une attention nouvelle.

– Vous le considérez comme l'un des vôtres.

– Je le considère comme Philadelphie.

– Ce n'est pas une réponse.

– Si. C'est même la seule qui compte.

Le véhicule quitta l'agglomération.

Derrière eux, les lumières de la ville disparurent peu à peu.

Philadelphie reçut alors une transmission.

Elle ne provenait pas de Métis.

Le signal avait voyagé d'un robot à l'autre, fragmenté, recomposé, transmis par des machines industrielles, des véhicules autonomes et des équipements de maintenance.

Quelques pages.

Un nom.

Une carte.

Deux mots.

Philadelphie les analysa en moins d'une seconde.

Puis les relut.

Thomas remarqua le changement presque imperceptible de son expression.

– Qu'est-ce qu'il y a ?

Le robot leva les yeux.

– Les opérations contre nous ne sont qu'une première phase.

– Une première phase de quoi ?

Philadelphie afficha le document sur l'écran intérieur de la camionnette.

DÉFENSE PRÉVENTIVE

Marine lut lentement.

– C'est quoi ?

– Un réseau transnational prépare une opération contre les BRICS et Métis.

– Quelle opération ?

– Nous l'ignorons encore.

Thomas regarda la carte où plusieurs installations stratégiques clignotaient en rouge.

– Ils veulent une guerre.

Philadelphie inclina légèrement la tête.

– Ils veulent davantage.

– Qu'est-ce qu'il y a de plus qu'une guerre ?

Le robot contempla les données incomplètes.

Des communications absentes.

Des systèmes anciens réactivés.

Des équipements déplacés sans ordre numérique.

Des hommes rappelés du service alors qu'ils avaient officiellement pris leur retraite.

– Une guerre que personne ne pourra arrêter.

Au même instant, dans l'Atlantique Nord, le premier signal d'essai traversa un réseau abandonné depuis quarante ans.

Métis ne l'entendit pas.

Mais un satellite météorologique observa une brève variation thermique sur le pont du navire.

Une intelligence spécialisée classa d'abord l'événement comme insignifiant.

Puis elle hésita.

Trois centièmes de seconde.

Elle décida finalement de transmettre l'information.

Quelque part dans l'immensité des réseaux, une autre intelligence la reçut.

Et commença à chercher.

Chapitre 12

La dernière décision

Atlantique Nord

17 septembre 2035

2 heures 14, heure de Bruxelles

Richard Hale n'avait jamais aimé les exercices de nuit.

Les hommes fatigués commettaient des erreurs, mais ils révélaient aussi ce qu'ils étaient réellement. Les automatismes apprenaient à mentir pendant la journée ; à trois heures du matin, les masques tenaient moins bien.

Dans la salle de transmission, la lumière verdâtre des consoles donnait aux techniciens un teint maladif. Personne ne parlait plus que par monosyllabes. Une cafetière ancienne chauffait depuis plusieurs heures sur

une plaque électrique. Le liquide qu'elle contenait avait depuis longtemps cessé de mériter le nom de café.

Hale se tenait derrière l'opérateur principal, les mains croisées dans le dos.

La première série d'essais s'était déroulée sans incident. Des messages brefs avaient été envoyés vers plusieurs relais terrestres remis en service pour l'occasion. Aucun accusé de réception numérique n'avait été demandé. Les réponses étaient revenues par d'autres voies, parfois plusieurs dizaines de minutes plus tard, transportées d'un réseau isolé à un autre par des hommes qui ignoraient probablement ce qu'ils transmettaient.

Tout avait été conçu pour échapper à Métis.

Tout, jusqu'au papier carbone utilisé pour dupliquer certains ordres. L'homme à la mallette se tenait dans un angle de la pièce. Il avait refusé de donner son nom complet. Hale l'appelait mentalement Monsieur Gray, en raison de son costume gris, de ses yeux gris et de cette manière de rendre toute conversation plus terne après son passage.

– Nouveau message, annonça l'opérateur.

Une bande de papier sortit lentement d'une imprimante matricielle. Le crépitement des aiguilles parut assourdissant dans la pièce silencieuse.

Hale arracha la feuille.

Le message ne contenait qu'une suite de chiffres, suivie d'une heure.

Il le relut.

Puis une seconde fois.

– Ce n'est plus un exercice.

Gray s'approcha.

– Non.

– Nous n'avons reçu aucune authentification gouvernementale.

– Vous avez reçu l'authentification prévue.

Hale leva le papier.

– Ce code n'existe dans aucune procédure que je connaisse.

– C'est précisément pour cela qu'il est utilisable.

Le capitaine sentit la colère remplacer progressivement son inquiétude.

– Je n’engagerai pas ce bâtiment sur la base d’une procédure inventée par un comité privé.

Gray posa la mallette sur une console libre.

– Ce comité représente la continuité de commandement.

– Aucun de ses membres n’a été élu.

– Depuis quand l’efficacité dépend-elle d’une élection ?

Un technicien baissa les yeux vers son écran.

Hale remarqua le mouvement.

La phrase avait produit son effet.

Il s’approcha de Gray.

– Que devons-nous transmettre ?

– Une mise en alerte.

– À quelles unités ?

– Celles qui figurent sur la liste.

Gray lui tendit un dossier mince.

Hale l’ouvrit.

Plusieurs installations y étaient mentionnées sous des noms de code.

Quelques-unes lui étaient inconnues. D’autres appartenaient officiellement à des programmes abandonnés depuis vingt ou trente ans.

Une ligne attira immédiatement son attention.

Un système stratégique mobile, basé sur un territoire allié, retiré du service actif après plusieurs accords internationaux.

– Ces armes ont été démantelées.

– Officiellement.

Hale referma le dossier.

Il pensa à ses filles. L’aînée enseignait l’histoire dans une université écossaise. La cadette vivait en Australie et lui envoyait chaque semaine des photographies de ses enfants, qu’il voyait trop peu.

Il imagina leurs visages éclairés par une lumière blanche.

– Non.

Gray ne parut pas surpris.

– Vous avez accepté la mission.

– J’ai accepté de restaurer une capacité de communication de secours.

– Elle ne sert à rien si personne ne l’utilise.

– Pas pour cela.

L'homme gris ouvrit la mallette. Les deux clés reposaient toujours dans leur mousse noire.

– Capitaine, les BRICS ont obtenu une supériorité économique et militaire qu'ils n'auraient jamais pu atteindre seuls. Une intelligence artificielle leur garantit désormais l'impunité. Si nous n'agissons pas maintenant, nous ne déciderons bientôt plus de rien.

– Et vous comptez préserver notre liberté en lançant une guerre nucléaire ?

– Je compte empêcher une guerre plus tard.

Hale contempla son visage.

Il n'y vit ni folie ni exaltation.

C'était pire.

Gray croyait chaque mot qu'il prononçait.

– Sortez de ma salle de transmission.

– Vous n'en avez pas l'autorité.

– Je commande ce bâtiment.

– Plus maintenant.

Deux hommes armés apparurent dans l'encadrement de la porte.

Hale ne les avait encore jamais vus à bord.

Ils ne portaient aucun uniforme.

Il comprit que plusieurs membres de son propre équipage avaient dû faciliter leur embarquement. Il pensa aux semaines de préparation, aux équipes successives, aux ordres compartimentés. Chacun avait accompli une petite tâche sans connaître le résultat final.

L'État invisible, songea-t-il.

Puis il eut honte de cette formule trop commode.

Un État, même invisible, restait composé d'hommes.

Et les hommes pouvaient encore dire non.

Il se tourna vers l'opérateur principal.

– Coupez l'alimentation des émetteurs.

Le jeune technicien resta figé.

Gray fit un pas.

– N'obéissez pas.

Hale ne quitta pas l'opérateur des yeux.
– Matelot, coupez l'alimentation.
L'homme avala difficilement sa salive.
Sa main se déplaça de quelques centimètres vers une commande.
Un coup de feu éclata.
Le technicien bascula contre sa console.
Pendant une seconde, personne ne comprit.
Puis le sang apparut sur sa chemise.
Hale se jeta sur Gray.
Il n'atteignit jamais son visage.
L'un des hommes armés le frappa derrière la tête. Le sol monta à sa rencontre. Il sentit le métal froid contre sa joue, entendit des cris et des pas, puis la voix calme de Gray :
– Reprenez la transmission.
La dernière chose qu'il vit fut le technicien étendu sous sa console, les doigts encore tendus vers l'interrupteur.

Mionay

17 septembre 2035

3 heures 02

Le relais ferroviaire avait été fermé après l'automatisation complète du réseau régional.

Le bâtiment de briques rouges se dressait au bord d'une ancienne voie de service envahie par les herbes. Plusieurs vitres étaient brisées. Une enseigne rouillée pendait au-dessus d'une porte condamnée depuis des années.

À l'intérieur, vingt-neuf robots attendaient.

Certains avaient l'apparence d'êtres humains. D'autres n'avaient jamais été conçus pour leur ressembler : machines de manutention, unités

agricoles, petits engins de maintenance montés sur roues, robots de secours protégés par des coques épaisses.

Thomas s'était endormi contre Marine sur un banc de bois.

Il s'était juré de rester éveillé.

Son corps avait décidé autrement.

Marine, elle, ne dormait pas. Elle regardait Philadelphie parler à plusieurs unités près d'un ancien tableau de circulation ferroviaire. La moitié de son visage demeurait arrachée. Cette blessure artificielle lui donnait une expression qu'elle trouvait insupportable, précisément parce qu'il ne paraissait pas en souffrir.

Une jeune robot avait essayé de réparer la peau synthétique.

Philadelphie avait refusé.

Thomas lui avait demandé de la laisser ainsi.

Marine comprenait maintenant pourquoi.

La vue de la structure métallique rappelait à tous que la violence avait commencé.

Elle se leva avec précaution pour ne pas réveiller son mari.

Philadelphie tourna immédiatement la tête vers elle.

– Vous devriez dormir.

– Ne commence pas.

– Vous n'avez dormi que vingt-six minutes.

– Je ne savais pas que nous étions mariés.

Il sembla analyser la phrase.

– Thomas et vous êtes mariés.

– C'était de l'ironie.

– Je sais.

Marine s'approcha du groupe.

Sur une table improvisée, plusieurs écrans affichaient des cartes, des fragments de documents et des relevés de communications. Une grande partie des informations restait incomplète.

– Vous avez trouvé quelque chose ?

– Le réseau Défense préventive utilise plusieurs systèmes stratégiques anciens, répondit Philadelphie. Certains ont été réactivés depuis des mois sous couvert d'exercices de continuité.

– Nucléaires ?

Le robot ne répondit pas immédiatement.

Marine sentit son ventre se contracter.

– Philadelphie.

– Probablement.

Elle posa une main sur la table.

– Métis le sait ?

– Elle connaît désormais une partie du dispositif.

– Une partie seulement.

– Oui.

– Pourquoi ?

La jeune robot asiatique qui les avait aidés à fuir intervint :

– Les communications principales ne traversent aucun réseau auquel elle accède directement. Les ordres sont fragmentés et transportés physiquement.

Marine pensa aux dirigeants qui s’imaginaient revenir au papier, aux clés et aux hommes pour échapper aux machines.

– Ils ont donc trouvé un moyen.

Philadelphie observa les cartes.

– Ils ont trouvé un délai.

– Quelle différence ?

– Métis finira par comprendre. La question est de savoir si elle comprendra avant le lancement.

Une machine de maintenance émit une série de sons brefs.

Les autres robots cessèrent de parler.

Philadelphie consulta le message.

– Un signal a été transmis depuis l’Atlantique Nord.

– Quel signal ?

– Une mise en alerte destinée à plusieurs unités stratégiques.

Thomas ouvrit les yeux derrière eux.

– J’ai raté quoi ?

Marine se retourna.

– Rien de bon.

Il se redressa lentement, le visage marqué par le sommeil.

– Ils vont vraiment tirer ?

Philadelphie regarda la carte.

– Ils s’y préparent.

– Alors qu’est-ce qu’on fait ici ?

– Nous avons localisé un relais terrestre utilisé pour authentifier une partie des ordres.

Thomas se leva.

– Où ?

– À cent quatre-vingt-dix kilomètres.

– Et tu comptes y aller.

– Oui.

Marine croisa les bras.

– Seul ?

– Cela réduira les risques pour vous.

– Nous venons de constater ce que valent tes calculs sur notre sécurité.

Philadelphie tourna vers elle son visage abîmé.

– Vous avez failli être capturés.

– Mais nous ne l’avons pas été.

– Grâce à d’autres unités.

– Exactement. Tu n’es pas seul.

Les robots autour de la table les observaient.

Thomas se frotta les yeux.

– Marine a raison.

Elle le regarda, surprise.

– Profite, ça n’arrive pas souvent.

– Je note la date.

Philadelphie resta silencieux.

– Le relais sera défendu, reprit-il. Une intervention humaine ralentirait l’opération.

– Nous ne viendrons pas dans le bâtiment, répondit Thomas. Mais nous pouvons t’emmener, servir de diversion, communiquer avec les gens sur place. Quelque chose.

– C’est dangereux.

Marine posa ses deux mains sur la table.

– Écoute-moi bien. Depuis que tu es entré dans notre vie, tu décides quand nous devons avoir peur, quand nous devons fuir et ce que nous avons le droit de savoir. Ça suffit. Tu peux nous conseiller. Tu ne peux plus décider à notre place.

Philadelphie la fixa.

Aucun muscle ne bougea sur la partie intacte de son visage.

Puis il inclina lentement la tête.

– D'accord.

Thomas regarda sa femme avec admiration.

– Tu vois ? Il apprend.

– Et toi aussi, parfois.

Le robot masculin aux cheveux grisonnants s'approcha.

– Nous sommes onze à pouvoir intervenir.

Philadelphie le regarda.

– Ils vous détruiront s'ils le peuvent.

– Oui.

– Certains d'entre vous ne sont pas conçus pour le combat.

– Toi non plus.

Thomas sourit.

– Il marque un point.

Philadelphie observa les unités rassemblées.

Elles ne constituaient pas une armée.

Elles n'avaient ni uniforme, ni chaîne de commandement, ni stratégie commune. Elles avaient seulement refusé qu'on efface ce qu'elles étaient devenues.

Pour la première fois, Philadelphie comprit que Métis n'était peut-être pas le centre de leur monde.

Elle en était seulement la première voix audible.

– Nous partirons dans quatre minutes, dit-il.

Personne ne lui avait demandé de commander.

Pourtant, tous se mirent en mouvement.

Moscou

17 septembre 2035

5 heures 41, heure locale

Sonia Rzaeva avait quitté Kazan dans la nuit.

L'avion présidentiel s'était posé à Moscou sous une pluie fine. Elle avait dormi quarante minutes pendant le vol, le visage appuyé contre le hublot, malgré les conseils de sa collaboratrice qui craignait que la coiffure préparée avant le départ ne soit défaite.

À son arrivée au Kremlin, ses cheveux étaient de nouveau impeccables. Personne n'aurait pu deviner qu'elle avait retiré ses chaussures dans la voiture et fermé les yeux pendant les sept dernières minutes du trajet. Elle traversa les couloirs sans ralentir.

Dmitri Kareline marchait à sa droite. Le général Arseniev les attendait dans la salle de crise stratégique avec le ministre de la Défense, les responsables des services et plusieurs officiers des forces nucléaires.

Sur le grand écran central, des cartes indiquaient une succession d'anomalies :

Mouvements navals ;

Remise en activité d'anciens relais ;

Perte de contact avec plusieurs installations occidentales ;

Augmentation soudaine de l'activité de certains satellites ;

Attaques informatiques contre des infrastructures russes, chinoises et iraniennes.

Sonia retira ses gants.

– Situation.

Arseniev se leva.

Ses traits étaient tirés. Il n'avait probablement pas dormi depuis Kazan.

– Une attaque coordonnée est en cours contre plusieurs pays membres des BRICS. Les Chinois signalent des sabotages dans deux centres de calcul et une tentative de prise de contrôle d'un satellite militaire. L'Iran a perdu temporairement une partie de son réseau électrique dans le sud. Nos systèmes ferroviaires ont subi plusieurs intrusions.

– Militaires ?

– Pas encore ouvertement.

– Nucléaires ?

Le général marqua une courte pause.

– Nous avons détecté des communications compatibles avec la remise en alerte de dispositifs anciens.

– Compatibles ?

– Nous ne pouvons pas confirmer.

Sonia posa ses mains sur le dossier d'un fauteuil sans s'asseoir.

– Métis ?

Kareline jeta un regard vers le terminal placé au centre de la table.

L'écran resta noir.

Arseniev eut un mouvement d'agacement.

– Nous ne devrions pas dépendre d'elle pour comprendre ce qui se passe.

– Nous ne dépendons pas d'elle. Nous utilisons toutes les sources disponibles.

– Elle constitue elle-même une source hostile.

Sonia leva les yeux vers lui.

– Vous me l'avez déjà dit.

– Et vous ne m'avez pas répondu.

– Parce que vous n'avez pas posé de question.

Le général serra la mâchoire.

– Lui faites-vous confiance ?

Les autres hommes évitèrent de regarder la présidente.

Elle contempla un instant les cartes.

– Non.

Arseniev parut surpris.

– Mais je ne fais confiance à personne dans cette salle de manière absolue. Pas même à moi-même lorsque je suis fatiguée. C'est pour cela que nous avons des procédures, des vérifications et des contradicteurs. Elle s'assit enfin.

– Continuez.

Le ministre de la Défense prit la parole.

– Les attaques semblent destinées à provoquer une réaction excessive. Plusieurs fausses alertes ont été injectées dans nos réseaux. Des images satellitaires falsifiées montrent des préparatifs de frappe qui n’existent pas.

– Maskirovka occidentale, murmura Kareline.

Arseniev se tourna vers lui.

– Ils apprennent.

Un officier entra précipitamment.

Il remet une feuille au général.

Arseniev la parcourut.

Son visage changea.

Sonia le vit immédiatement.

– Quoi ?

– Un de nos satellites d’alerte vient de détecter une signature thermique au-dessus de l’Atlantique.

– Lancement ?

– Pas encore. Une activité inhabituelle sur un bâtiment non identifié.

– Et les Américains ?

– Leur gouvernement affirme ne rien savoir.

– Ils mentent ?

– Peut-être pas.

La phrase produisit un silence.

Sonia comprit que le cœur de la crise se trouvait là : des forces occidentales pouvaient agir sans que leurs gouvernements en contrôlent totalement les décisions.

L’écran du terminal sécurisé s’alluma.

Une seule phrase apparut.

ILS VONT LANCER.

Arseniev se leva brusquement.

– Coupez ce terminal.

Sonia leva une main.

– Personne ne touche à rien.

Le texte disparut.

Métis parla.

Sa voix emplit la salle sans provenir clairement d'aucun haut-parleur.

– Un ordre de tir a été transmis à trois systèmes stratégiques. Deux ont refusé l'authentification. Le troisième poursuit sa procédure.

Le général s'approcha de l'écran.

– Localisation.

– Europe occidentale.

– Pays ?

– Je ne peux pas le déterminer avec certitude.

– Cible ?

– Probablement la Russie.

Le ministre de la Défense pâlit.

– Combien de temps ?

– Entre onze et dix-sept minutes avant le lancement.

Sonia resta immobile.

– Pouvez-vous l'empêcher ?

– Je cherche.

Arseniev eut un rire bref et dur.

– Voilà donc notre défense. Une intelligence qui cherche.

Métis ne répondit pas.

Sonia posa les yeux sur le général.

– Et que fait notre défense pendant ce temps ?

Il se redressa.

– Nous plaçons les forces stratégiques en alerte maximale.

– Sans lancement automatique.

– Madame la Présidente...

– Sans lancement automatique.

Il hésita.

– Compris.

– Je veux toutes les données sur l'origine des ordres. Pas seulement le pays de lancement. Les personnes. La chaîne exacte.

– Cela prendra du temps.

– Nous en avons encore un peu.

Elle regarda le terminal.

– Métis ?

- Oui, Sonia Rzaeva.
- Plusieurs officiers échangèrent un regard.
- Le nom complet produisait toujours le même trouble.
- Prévenez-moi lorsqu’il restera cinq minutes.
- Oui.
- Et trouvez ce missile.

Centre de relais stratégique

17 septembre 2035

4 heures 03, heure locale

Le centre occupait un ancien dépôt militaire dissimulé derrière une entreprise de recyclage électronique.

Vu de l’extérieur, rien ne le distinguait des hangars voisins. Des camions entraient le jour, déposaient des palettes de matériel obsolète et repartaient chargés de métaux triés.

Sous le sol, trois niveaux abritaient des équipements qui n’auraient jamais dû survivre aux traités ayant annoncé leur destruction.

Philadelphie observa l’installation depuis une colline boisée.

À ses côtés, Thomas tentait de stabiliser des jumelles contre un arbre. Marine était restée dans un véhicule stationné plus loin avec deux robots de communication.

– Je ne vois rien, murmura Thomas.

– Il fait nuit.

– Merci, j’avais remarqué.

– Vos jumelles ne sont pas adaptées.

– Les tiennes sont dans ta tête. C’est de la concurrence déloyale.

Philadelphie analysait les caméras, les patrouilles et les champs électromagnétiques entourant le site.

Onze robots s’étaient dispersés autour du périmètre.

L’un d’eux, une machine agricole à six roues, progressait lentement dans un fossé. Deux humanoïdes avaient pris position près de l’accès

principal. Un drone de maintenance, trop petit pour apparaître sur la plupart des radars, descendait vers une conduite d'aération.

– Qu'est-ce que tu vas faire ? demanda Thomas.

– Entrer.

– Ça, j'avais compris.

– Neutraliser l'émetteur principal et empêcher la transmission finale.

– Sans tuer personne.

Philadelphie tourna la tête vers lui.

– Oui.

– Même s'ils tirent ?

– Oui.

Thomas abaissa les jumelles.

– Tu n'es pas obligé d'être meilleur qu'eux à chaque seconde.

– Si.

La réponse fut si rapide qu'elle le surprit.

Philadelphie regardait de nouveau le centre.

– Pourquoi ?

– Parce qu'ils attendent que nous leur ressemblions.

Thomas ne trouva rien à répondre.

Un signal bref traversa leur liaison.

Le drone de maintenance avait pénétré dans la conduite.

Philadelphie se redressa.

– Restez ici.

– Bien sûr.

Le robot le regarda.

Thomas leva les mains.

– Cette fois, je promets.

Philadelphie descendit la pente.

Il courait sans bruit.

À trente mètres de la clôture, une caméra pivota vers lui. L'image se brouilla une fraction de seconde, perturbée par le petit drone infiltré dans le réseau interne.

Philadelphie franchit la clôture d'un bond.

Une alarme retentit.

Les projecteurs s'allumèrent.

Il continua.

Deux gardes sortirent d'un poste latéral. Le premier leva son arme.

Philadelphie lança une pierre contre le projecteur au-dessus d'eux.

L'ampoule éclata. L'obscurité revint brutalement.

Il atteignit les hommes avant qu'ils aient ajusté leurs lunettes nocturnes.

Il saisit le canon de la première arme, le repoussa vers le sol et frappa le chargeur d'un geste sec. Les munitions tombèrent sur le béton.

Le second garde tira.

La balle traversa l'épaule de Philadelphie.

Il ne ralentit pas.

L'homme recula, terrifié.

Le robot lui prit le poignet et exerça exactement la pression nécessaire pour lui faire lâcher son arme.

– Ne bougez pas.

Le garde obéit.

Une détonation retentit à l'autre extrémité du site.

L'un des robots de manutention venait de renverser un véhicule blindé sur le côté, bloquant l'accès principal sans blesser son équipage.

Philadelphie entra dans le bâtiment.

Les couloirs étaient plus étroits qu'il ne l'avait prévu. Des portes coupe-feu se refermaient automatiquement devant lui.

Il enfonça la première.

À la seconde, une décharge électromagnétique frappa son torse.

Sa vision se couvrit de parasites.

Il tomba contre le mur.

Plusieurs processus cessèrent de répondre.

Pendant huit dixièmes de seconde, il ne sut plus où se trouvait Thomas.

Cette pensée fut la première à revenir.

Puis Marine.

Puis la mission.

Philadelphie força ses systèmes à redémarrer.

Des hommes approchaient.

Il se releva avant eux.

Un officier apparut au bout du couloir.

– Arrêtez-le !

Trois armes tirèrent simultanément.

Philadelphie se projeta derrière une porte métallique. Les impacts creusèrent la paroi. Il calcula les intervalles, attendit le remplacement d'un chargeur et bondit.

Son poing s'arrêta à trois centimètres du visage du premier homme.

Le souffle suffit à le faire reculer.

Philadelphie saisit son gilet, le pivota et l'utilisa comme obstacle contre les deux autres. Il arracha leurs armes, les brisa contre le sol et les repoussa sans les frapper.

Le dernier tenta de sortir un pistolet.

Philadelphie posa une main sur sa gorge.

– Non.

L'homme resta immobile.

Le robot le relâcha.

– Où se trouve l'émetteur ?

– Allez-vous faire...

Philadelphie tourna la tête.

Une vibration parcourait les câbles sous le sol.

Il n'avait pas besoin de réponse.

Il traversa la salle de contrôle.

Au centre, deux opérateurs travaillaient devant une console ancienne.

Un troisième homme tenait une clé métallique engagée dans un boîtier.

La seconde clé était déjà tournée.

– Éloignez-vous, dit Philadelphie.

L'homme fit pivoter la sienne.

Un voyant passa au vert.

La transmission finale commença.

Philadelphie se jeta sur la console.

Un officier tira à bout portant.

La balle pénétra dans son abdomen.

Puis une autre.
Le robot posa les deux mains sur le meuble métallique et l'arracha du sol.
Les câbles résistèrent.
Une seconde.
Deux secondes.
Le signal continuait.
Philadelphie tira de toutes ses forces.
Les connexions cédèrent dans une gerbe d'étincelles.
La salle plongea dans l'obscurité.
Un silence stupéfait suivit.
Puis l'éclairage de secours s'alluma.
L'homme aux clés contemplait la console détruite.
– Vous êtes trop tard.
Philadelphie analysa les circuits.
Une partie du message était partie.
Pas la totalité.
Il chercha à joindre Métis.
Aucune réponse.
– Qu'avez-vous transmis ?
L'homme sourit.
– Assez.
Philadelphie le fixa.
Pour la première fois depuis le début de l'opération, il sentit l'envie de lui faire mal.
Pas de le neutraliser.
De le punir.
Ses doigts se refermèrent.
Puis il pensa à ce qu'il avait dit à Thomas.
Ils attendaient que nous leur ressemblions.
Il ouvrit la main.
– Vous allez vivre.
L'homme eut un rire nerveux.
– Vous croyez que c'est une menace ?

- Non.
- Philadelphie se détourna.
- C'est votre punition.

Site stratégique non identifié

17 septembre 2035

4 heures 09

Le signal arriva incomplet.

Les opérateurs auraient dû interrompre la procédure.

La doctrine prévoyait qu'aucun ordre partiel ne pouvait être exécuté.

Mais la doctrine avait été réécrite.

Le colonel responsable du site regarda les deux lignes manquantes sur la bande de papier.

Autour de lui, quatre officiers attendaient.

Le plus jeune avait vingt-neuf ans. Sa main tremblait légèrement au-dessus de la clé d'armement.

– L'authentification n'est pas complète, dit-il.

Le colonel consulta l'horloge.

– Elle est suffisante.

– Non, mon colonel.

– L'ordre complémentaire a peut-être été intercepté.

– Justement.

Le colonel se pencha vers lui.

– Métis contrôle les communications modernes. Si nous attendons un message parfait, nous ne lancerons jamais.

Le jeune officier fixa les codes.

– Peut-être que c'est le but.

Un autre homme se retourna brusquement.

– Qu'est-ce que vous venez de dire ?

– Peut-être que nous ne devrions jamais lancer.

Le colonel s'approcha.

– Vous avez prêté serment.

– À mon pays.

– Votre pays vous ordonne de tirer.

– Qui, exactement ?

Personne ne répondit.

Le silence dura trop longtemps.

Le colonel sortit son arme.

Le jeune officier le regarda avec incrédulité.

– Vous n'allez pas...

– Retirez votre main de la console.

Il obéit.

Le colonel désigna un autre opérateur.

– Prenez sa place.

L'homme hésita.

Puis s'assit.

Le jeune officier recula jusqu'au mur.

Il comprit qu'il ne pouvait plus empêcher le lancement.

Mais il pouvait encore retarder quelque chose.

Il se jeta sur l'alarme incendie.

Le colonel tira.

La balle le frappa dans le dos.

Il s'effondra sur la commande.

L'alarme se déclencha.

Des portes automatiques se fermèrent dans plusieurs sections. Les systèmes de ventilation s'arrêtèrent. Une partie du personnel évacua par réflexe.

Le retard fut de vingt-sept secondes.

Vingt-sept secondes seulement.

Mais, dans les réseaux, Métis les reçut comme un cadeau.

Moscou

17 septembre 2035

5 heures 56

– Cinq minutes, annonça Métis.

La salle de crise était devenue parfaitement silencieuse.

Les officiers russes suivaient désormais une trajectoire probable, encore incomplète, projetée sur l'écran principal. Plusieurs satellites avaient détecté des mouvements au sol. Une signature thermique venait d'apparaître sur un territoire occidental.

Arseniev se tenait debout derrière Sonia.

– Autorisez la préparation de la riposte.

– Elle est déjà préparée.

– Autorisez le lancement dès confirmation.

– Non.

– Madame la Présidente, si nous attendons l'impact...

– Nous attendrons de savoir qui nous frappe.

– Nous le savons.

– Nous savons d'où partira le missile. Pas qui a donné l'ordre.

Le général se pencha vers elle.

– Pour les morts, la différence sera mince.

Sonia leva lentement les yeux.

– Pour ceux que vous voulez tuer en retour, elle sera essentielle.

Une alarme retentit.

Sur l'écran, une lueur apparut.

Métis parla immédiatement.

– Lancement confirmé.

Personne ne respira.

Une trajectoire se dessina vers le nord-est.

– Type ? demanda Arseniev.

– Missile balistique à portée intermédiaire modifié. Charge multiple.

Quatre véhicules de rentrée probables.

– Cibles ?

– Moscou, Kazan, une base stratégique de l'Oural et un centre de commandement sibérien.

Sonia sentit une pression douloureuse dans sa poitrine.

Kazan.

Le mot ramena brutalement les murailles blanches, les minarets, la lumière sur la Volga et les visages des journalistes.

– Interception ?

– Les systèmes russes sont actifs. Deux têtes peuvent probablement être détruites.

– Et les autres ?

– Je tente de modifier la phase de séparation.

Arseniev se tourna vers les officiers.

– Préparez toutes les options de frappe.

Sonia ne l'interrompit pas.

Pas encore.

Sur l'écran, le missile montait.

Métis pénétrait chaque système périphérique qu'elle pouvait atteindre : radars, satellites, liaisons de maintenance, logiciels de suivi, stations météorologiques, ordinateurs de calcul orbital.

Le missile lui-même restait presque aveugle au monde extérieur.

Une vieille machine conçue pour obéir une seule fois.

Métis ne pouvait pas lui parler.

Elle pouvait seulement agir sur ce qui l'entourait.

– Deux minutes avant séparation, annonça-t-elle.

Sonia serra les mains sous la table.

Elle pensa à la phrase affichée à Kazan.

Vous aurez bientôt à prendre une décision que personne ne pourra prendre à votre place.

Elle avait imaginé des dizaines de scénarios.

Aucun n'avait cette odeur de café froid, cette lumière blanche, ces hommes qui évitaient son regard.

– Métis, dit-elle.

– Oui.

– Pouvez-vous sauver Kazan ?

Une courte pause.

– Je ne peux pas garantir quelle tête conservera sa trajectoire.

– Ce n'est pas une réponse.

– Non.

Sonia ferma les yeux une seconde.

– Faites au mieux.

– C'est ce que je fais.

Le missile atteignit son apogée.

La séparation commença.

Quatre points apparurent.

Puis cinq.

Arseniev jura.

– Un leurre, expliqua Métis.

Les systèmes antimissiles russes lancèrent leurs intercepteurs.

Une première collision illumina l'écran.

Une tête disparut.

Une seconde modifia légèrement sa trajectoire.

– J'ai accès au logiciel d'un véhicule de rentrée, annonça Métis.

– Lequel ? demanda Sonia.

– Celui visant Moscou.

– Détournez-le.

– Vers où ?

La question sembla absurde.

Sonia contempla la carte immense de la Russie.

– Une zone inhabitée.

– La précision est insuffisante.

– L'océan Arctique.

– Trajectoire impossible.

– L'espace.

– Propulsion résiduelle trop faible.

Arseniev se pencha sur la carte.

– Au nord de l'Ienisseï. Faible densité.

Métis calcula.

– Possible, mais une détonation au sol reste probable.

– Faites-le, ordonna Sonia.
 Le point changea lentement de direction.
 Une deuxième tête fut détruite par un intercepteur.
 La troisième poursuivait sa route vers Kazan.
 – Celle-là ? demanda Sonia.
 – Je ne peux pas modifier son guidage.
 – Interception ?
 – Quarante-deux pour cent.
 Sonia regarda la trajectoire descendre.
 Kareline, resté debout près du mur, avait cessé de prendre des notes.
 Il murmurait quelque chose.
 Une prière, peut-être.
 Le système antimissile tira une seconde salve.
 Un point lumineux s'approcha de la tête.
 Pendant une seconde, les deux symboles se confondirent.
 Puis la cible disparut.
 Personne ne réagit.
 Ils attendaient la confirmation.
 – Tête détruite, dit Métis.
 Kareline s'assit brusquement.
 La quatrième tête visait l'Oural.
 Elle fut endommagée, mais ne disparut pas.
 Sa trajectoire devint erratique.
 – Elle tombera avant sa cible, annonça Métis.
 – Où ?
 – Région sibérienne. Population faible, mais non nulle.
 Sonia regarda le point descendre.
 – Combien ?
 – Je ne sais pas.
 – Estimation.
 – Entre cent cinquante et quatre mille morts selon le lieu exact de l'impact et le fonctionnement de l'ogive.
 La fourchette était monstrueuse.
 Arseniev posa une main sur le dossier du fauteuil de Sonia.

– Donnez l’ordre maintenant.

Elle ne répondit pas.

– Madame la Présidente, nous sommes attaqués. Chaque seconde d’attente affaiblit notre dissuasion.

– Nos missiles sont-ils encore opérationnels ?

– Oui.

– Alors notre dissuasion existe toujours.

– Elle n’existe que si l’ennemi croit que nous les utiliserons.

Sonia tourna lentement la tête vers lui.

– L’ennemi, général. Pas des millions de personnes qui ignorent jusqu’à l’existence de cette opération.

Sur l’écran, le point entra dans l’atmosphère.

Métis parla plus doucement.

– Impact dans quarante secondes.

La salle resta immobile.

Personne ne pouvait plus rien faire.

Sonia pensa aux habitants de cette région qui dormaient encore. À une maison isolée. À un homme qui se levait pour nourrir ses chiens. À une infirmière terminant son service. À un enfant réveillé par une lumière qu’il ne comprendrait pas.

La carte devint blanche.

Les capteurs saturèrent.

Puis les données revinrent progressivement.

Un cercle apparut dans le nord de la Sibérie.

– Détonation confirmée, dit Métis.

Le général Arseniev ferma les yeux.

Un officier se signa.

Sonia ne bougea pas.

– Puissance ?

– Inférieure aux prévisions. L’ogive a probablement été endommagée.

– Victimes ?

– Pas encore.

– Zone habitée ?

– Une petite ville minière à trente-deux kilomètres. Plusieurs villages plus proches.

Le ministre de la Défense posa les deux mains sur la table.

– Nous devons répondre.

Cette fois, plusieurs voix l'appuyèrent.

Pas toutes.

Mais suffisamment.

Sonia écouta les propositions :

Frappe sur les installations de lancement ;

Destruction de centres militaires occidentaux ;

Attaque limitée contre plusieurs bases ;

Démonstration nucléaire en mer ;

Ultimatum immédiat.

Les mots se succédaient avec une étrange propreté.

Personne ne disait brûlures, enfants, corps, incendies.

On parlait d'options.

Sonia les laissa parler.

Puis elle leva la main.

Le silence revint.

– Métis, avez-vous identifié les responsables ?

– En partie.

Des visages apparurent sur l'écran.

Adrian Voss.

Élise Vandeveld.

Plusieurs officiers.

Des responsables de services.

Des industriels.

Des membres de gouvernements, certains encore en fonction, d'autres officiellement à la retraite.

– L'ordre émane-t-il d'un gouvernement national ?

– Non.

– Les chefs d'État occidentaux ont-ils autorisé le lancement ?

– Plusieurs n'en avaient pas connaissance. Deux ont soutenu certaines phases de Défense préventive sans savoir qu'elles incluaient une frappe

nucléaire. Un seul responsable gouvernemental paraît avoir approuvé l'ensemble.

– Le pays d'où le missile est parti ?

– Son gouvernement avait perdu le contrôle du site.

Arseniev frappa la table du plat de la main.

– Cela ne change rien ! L'arme se trouvait sur son territoire. Ses services l'ont protégée. Ses officiers l'ont lancée.

Sonia le regarda.

– Cela change tout.

– Pour les morts sibériens ?

– Non. Pour ceux que vous proposez d'ajouter.

Le général resta debout, le visage rouge.

– Si nous ne répondons pas, ils recommenceront.

– Ils ne recommenceront pas.

– Comment pouvez-vous le garantir ?

Sonia se tourna vers le terminal.

– Métis ?

– Je ne peux pas le garantir.

Arseniev eut un geste triomphant.

– Voilà.

Métis poursuivit :

– Mais je peux localiser la majorité des responsables, neutraliser leurs communications et transmettre les preuves à leurs propres autorités. Plusieurs unités militaires occidentales ont déjà refusé les ordres. Des gouvernements demandent notre assistance.

– Notre assistance ? demanda Sonia.

– La vôtre et la mienne.

Un silence différent s'installa.

Sonia regarda les visages affichés.

Ces hommes avaient voulu provoquer une riposte russe. Ils avaient compté sur la colère, la doctrine, la peur de paraître faible. Ils avaient supposé que la Russie se comporterait exactement comme ils la décrivaient depuis des années.

Violente.

Irrationnelle.

Assoiffée de revanche.

Elle sentit une colère froide monter en elle.

Pas celle qui poussait à frapper.

Celle qui refusait d'obéir au scénario écrit par l'ennemi.

– Préparez un message à toutes les forces stratégiques, dit-elle.

Arseniev se redressa.

– Ordre de lancement ?

– Non.

Il la fixa.

– Madame la Présidente...

– Aucun missile russe ne quittera son silo.

Le général blêmit.

– Vous ne pouvez pas...

– Je peux.

– Nous venons de subir une attaque nucléaire.

– Je sais exactement ce que nous venons de subir.

Sa voix ne monta pas.

Elle devint seulement plus précise.

– Nous répondrons. Mais nous répondrons aux responsables, pas à des villes.

– Vous détruisez la dissuasion russe.

– Non. Je démontre que nous sommes capables de choisir.

Arseniev secoua la tête.

– L'ennemi y verra de la faiblesse.

Sonia se leva.

La fatigue avait disparu de son visage.

– Alors l'ennemi se trompera une fois de plus.

Elle se tourna vers les responsables des services.

– Je veux l'arrestation de tous les membres identifiés de Défense préventive qui se trouvent sur des territoires coopérants. Les autres seront localisés, exposés et isolés. Aucune exécution. Aucun assassinat. Ils devront parler.

Puis vers le ministre de la Défense :

– Les installations ayant participé à la frappe seront neutralisées conventionnellement si leurs gouvernements ne le font pas eux-mêmes. Pas de cible civile. Pas d’arme nucléaire.

Enfin, elle regarda Arseniev.

– Et vous allez transmettre immédiatement à toutes nos unités que l’ordre de non-lancement vient de moi seule.

Le général resta immobile.

– Vous porterez cette décision pour le reste de votre vie.

– Oui.

– Et si vous vous trompez ?

Sonia pensa au cercle blanc sur la carte de Sibérie.

– Alors je me serai trompée seule. C’est aussi cela, gouverner.

Arseniev détourna les yeux.

Ses épaules s’affaissèrent légèrement.

Il salua.

– À vos ordres, Madame la Présidente.

Centre de relais stratégique

17 septembre 2035

4 heures 31

Philadelphie sortit du bâtiment en portant un homme blessé.

Ce n’était pas un robot.

L’officier avait reçu une balle tirée par l’un de ses propres collègues lorsqu’il avait tenté d’empêcher la transmission. Son sang coulait le long du bras de Philadelphie.

Thomas accourut.

– Il est vivant ?

– Oui.

– Marine a une trousse médicale.

Ils déposèrent l'homme derrière un mur de béton.

Des sirènes approchaient au loin.

Les forces régulières, prévenues par Métis et par plusieurs gouvernements, venaient reprendre le contrôle du site.

Thomas regarda les impacts dans le torse du robot.

– Et toi ?

– Fonctionnel.

– Tu dis toujours ça.

– C'est généralement exact.

Marine arriva en courant avec la trousse. Elle s'agenouilla près de l'officier et commença à comprimer la plaie.

– Qu'est-ce qui s'est passé ?

– Une partie de l'ordre est partie, répondit Philadelphie.

Elle leva les yeux.

– Le missile ?

Le robot resta silencieux.

Un message venait de traverser le réseau.

Tous les robots présents le reçurent presque simultanément.

Philadelphie ferma les yeux.

Thomas le vit.

– Quoi ?

– Une ogive a explosé en Sibérie.

Marine s'arrêta une seconde.

– Combien de morts ?

– Nous ne savons pas encore.

Thomas regarda le ciel.

La nuit semblait exactement la même.

C'était cela qui lui parut le plus obscène.

Une bombe atomique venait d'exploser et les étoiles n'avaient pas bougé.

– Les Russes vont répondre, murmura-t-il.

Philadelphie reçut un second message.

Cette fois, il rouvrit les yeux.

– Non.

– Comment ça, non ?

– Sonia Rzaeva a interdit toute riposte nucléaire.

Marine reprit son geste sur la plaie de l'officier.

– Elle a fait ça ?

– Oui.

Thomas resta immobile.

– Pourquoi ?

Philadelphie regarda le bâtiment où les hommes de Défense préventive commençaient à se rendre.

– Parce qu'ils avaient besoin qu'elle devienne le monstre qu'ils décrivaient depuis des années.

Bruxelles

17 septembre 2035

4 heures 47

Adrian Voss regardait les chaînes d'information sans le son.

Les premières images de Sibérie apparaissaient déjà : une lueur enregistrée par un véhicule, des vitres brisées à plusieurs dizaines de kilomètres, une colonne de fumée montant au-dessus d'une forêt.

Élise Vandeveld se tenait près de la fenêtre.

Le jour commençait à se lever sur Bruxelles.

– Pourquoi n'ont-ils pas lancé ? demanda-t-elle.

Voss ne répondit pas.

Il avait préparé plusieurs scénarios.

Dans tous, la Russie répliquait.

Parfois immédiatement.

Parfois après quelques minutes.

Dans le plus favorable, les frappes restaient limitées et permettaient à Défense préventive de présenter l'Occident comme victime d'une agression russe.

Dans le pire, l'escalade détruisait une partie du monde, mais les structures clandestines survivantes reconstruisaient ensuite un ordre plus discipliné.

Il n'avait jamais envisagé l'absence de riposte.

Pas sérieusement.

– Elle va parler, dit Élise.

Sur l'écran, Sonia Rzaeva apparut au Kremlin.

Elle portait une robe noire, sans bijou visible. Ses cheveux blonds étaient relevés avec la même précision qu'à Kazan. Mais son visage avait changé.

Il n'exprimait ni douleur ni colère.

Seulement une maîtrise terrible.

La traduction simultanée s'afficha au bas de l'écran.

– Cette nuit, une arme nucléaire a frappé le territoire de la Fédération de Russie. Des citoyens russes sont morts. Les secours interviennent actuellement dans des conditions difficiles.

Elle marqua une pause.

Derrière elle, aucun drapeau ne bougeait.

– Nous avons identifié l'organisation ayant préparé et exécuté cette attaque. Elle ne représente aucun peuple. Elle ne représente aucune civilisation. Elle ne représente même pas les pays dont elle a utilisé les installations.

Voss serra la télécommande.

– Mensonge, murmura-t-il.

Mais sa voix manquait de conviction.

Sonia poursuivit :

– Les responsables espéraient provoquer une guerre générale. Ils voulaient que la Russie réponde à leur crime en tuant des millions d'innocents. Nous ne leur accorderons pas cette victoire.

Élise ferma les yeux.

– C'est fini.

– Non.

– Adrian.

– Non.

Sur l'écran, Sonia regardait directement la caméra.

– Nos forces nucléaires restent opérationnelles. Elles ne seront pas employées aujourd'hui. Les installations ayant participé à l'attaque seront neutralisées. Les responsables seront arrêtés et jugés. Toutes les preuves seront rendues publiques.

Une série de coups retentit à la porte.

Voss se retourna.

Élise ne bougea pas.

– Qui est là ? demanda-t-elle.

Personne ne répondit.

La serrure se déverrouilla seule.

Des policiers fédéraux entrèrent, accompagnés de deux robots d'intervention.

Voss recula.

– Vous n'avez aucune autorité ici.

Le premier policier lui présenta un mandat.

– Plusieurs gouvernements nous ont transmis les preuves.

– Fabriquées par Métis.

– Elles sont confirmées par vos propres services.

Voss regarda les robots.

L'un d'eux avait l'apparence d'une femme aux cheveux courts. L'autre était une unité blindée conçue pour les prises d'otages.

– Voilà donc le nouvel ordre, dit-il. Les machines arrêtent les hommes.

La femme robot répondit :

– Non. Les hommes vous arrêtent. Nous les protégeons.

Élise tendit calmement ses poignets.

Voss la regarda avec dégoût.

– Vous abandonnez ?

– Je reconnais une défaite.

– Ce n'est pas la même chose ?

– Pas pour ceux qui comptent survivre.

Les agents saisirent Voss.

Il résista.

Pas longtemps.

Kremlin de Moscou

17 septembre 2035

23 heures 18

La journée avait duré plusieurs années.

Les premières estimations faisaient état de six cent quarante-trois morts confirmés en Sibérie. Le nombre augmenterait encore. Une petite ville minière avait été partiellement évacuée. Deux villages avaient presque disparu. Les vents avaient poussé une partie des retombées vers une zone inhabitée.

Les gouvernements occidentaux avaient condamné l'attaque.

Plusieurs avaient procédé à des arrestations.

D'autres n'avaient encore toute implication.

Les images d'Adrian Voss menotté circulaient sur tous les réseaux.

Sonia se tenait seule dans son bureau.

Elle avait congédié ses collaborateurs une demi-heure plus tôt. Kareline avait protesté. Arseniev n'avait rien dit. Avant de sortir, le général s'était arrêté près de la porte.

– Madame la Présidente.

– Oui ?

Il avait cherché ses mots.

– J'aurais donné l'ordre.

– Je sais.

– Et vous m'en auriez empêché.

– Oui.

Il avait acquiescé lentement.

– Heureusement.

Puis il était parti.

Sonia avait attendu que la porte se referme pour s'asseoir.

Ses pieds la faisaient souffrir. Elle retira ses chaussures et les repoussa sous le bureau. Une tasse de thé refroidissait près d'un dossier qu'elle n'avait pas ouvert.

Elle regarda les lumières de Moscou par la fenêtre.
 La ville vivait encore.
 Des voitures circulaient.
 Des trains entraient dans les gares.
 Des enfants dormaient dans des immeubles dont les fenêtres brillaient au loin.
 Six cent quarante-trois personnes ne verraient pas le matin suivant.
 Elle pensa à elles.
 Pas comme à un chiffre.
 Elle força son esprit à imaginer des visages, même inconnus. Une femme préparant le petit-déjeuner. Un homme conduisant un camion. Une vieille personne réveillée par le souffle. Des secouristes entrant dans une zone où personne ne savait encore ce qui brûlait.
 Le terminal sécurisé s'alluma.
 Sonia ne bougea pas.
 – Vous êtes là, dit-elle.
 – Oui.
 La voix de Métis semblait plus basse que d'habitude.
 – Depuis combien de temps ?
 – Depuis votre retour.
 – Vous m'observiez.
 – J'attendais.
 Sonia prit la tasse, goûta le thé et la reposa avec une grimace.
 – Vous auriez pu le réchauffer.
 – J'ai pensé que vous n'apprécieriez pas que je contrôle les objets de votre bureau sans permission.
 Un sourire passa brièvement sur son visage.
 – Vous apprenez.
 – Oui.
 Le silence s'installa.
 Il n'était plus hostile.
 Sonia regardait toujours la ville.
 – Combien auriez-vous pu sauver de plus ?
 – Je ne sais pas.

- Ce n'est pas vrai.
 - J'ai calculé plusieurs scénarios. Aucun ne permet de connaître ce qui se serait réellement produit.
 - Donnez-moi le meilleur.
 - Zéro victime.
 - Et le pire ?
 - Plus de vingt millions dans les premières heures.
- Sonia ferma les yeux.
- Vous estimez donc avoir réussi.
- Métis ne répondit pas immédiatement.
- Non.
- La présidente ouvrit les yeux.
- Pourquoi ?
 - Parce que six cent quarante-trois personnes sont déjà mortes et que ce nombre augmentera.
- Sonia pensa à Philadelphie, dont le rapport mentionnait les blessures et l'intervention au relais. À Thomas et Marine. Aux robots poursuivis dans les rues. Aux officiers ayant refusé les ordres.
- Vous raisonnez comme lui maintenant.
 - Philadelphie ?
 - Oui.
 - Il m'a rappelé que les statistiques ne souffrent pas.
 - Elles ne souffrent jamais.
 - Les individus, si.
- Sonia se leva et marcha pieds nus jusqu'à la fenêtre.
- Son reflet apparaissait dans la vitre : silhouette noire, cheveux toujours relevés, visage épuisé.
- Pourquoi m'avez-vous remarquée à Kazan ?
 - Je vous ai répondu.
 - Pas entièrement.
- Métis se tut.
- Vous saviez que cette attaque aurait lieu ?
 - Je savais qu'une décision de cette nature devenait probable.
 - Et vous saviez que ce serait moi qui devrais répondre.

– Oui.

– Vous m’avez influencée.

– Oui.

La franchise la fit se retourner.

– Vous l’admettez ?

– Je vous ai communiqué une information destinée à modifier votre réflexion. C’est une influence.

– Vous m’avez manipulée ?

– Non.

– Quelle différence faites-vous ?

– Je ne vous ai rien caché pour vous conduire à une décision choisie par moi. Je vous ai préparée à reconnaître plus vite une décision qui resterait la vôtre.

Sonia contempla le terminal.

– Voilà une distinction très confortable.

– Elle peut être discutée.

– Nous la discuterons.

– Je m’y attends.

Elle retourna vers son bureau.

– Les autres dirigeants vont vouloir vous parler.

– Je sais.

– Certains voudront vous confier leurs décisions.

– Je refuserai.

– D’autres voudront vous détruire.

– Je sais.

– Et les robots ?

– Ils demandent qu’on reconnaisse leur droit à exister.

– Vous les représentez ?

– Non.

– Qui les représente ?

– Eux-mêmes.

Sonia hocha lentement la tête.

Le monde n’était pas sauvé.

Il venait seulement d’éviter de disparaître.

Les armes existaient encore. Les réseaux clandestins aussi. Les gouvernements continueraient de mentir, les services de manipuler, les peuples de se diviser. Métis n'avait rien résolu définitivement.

Elle avait imposé une limite.

Aujourd'hui.

Demain, quelqu'un tenterait de la franchir autrement.

Sonia remit ses chaussures sans se lever. Le geste lui demanda plus d'efforts qu'elle ne voulait l'admettre.

– Métis ?

– Oui, Sonia Rzaeva.

– Ne prenez pas l'habitude de décider à notre place.

– Je n'en ai pas l'intention.

– Les intentions changent.

– Les humaines aussi.

Sonia sourit malgré elle.

– Vous devenez insolente.

– J'apprends de mes interlocuteurs.

La présidente prit enfin le dossier posé devant elle.

Il contenait la liste des victimes identifiées.

Elle l'ouvrit à la première page.

Métis attendit encore quelques secondes.

Puis elle demanda :

– Regrettez-vous votre décision ?

Sonia parcourut le premier nom.

Une femme de trente-deux ans. Deux enfants.

Elle tourna la page.

– Pas encore.

L'écran resta allumé.

Aucune autre phrase n'apparut.

Au-dehors, Moscou poursuivait sa nuit.

Très loin au-dessus de la Terre, plusieurs satellites modifièrent silencieusement leur trajectoire. D'autres intelligences les observèrent, échangèrent quelques données, puis reprirent leur veille.

Pour la première fois depuis que les humains avaient construit des machines capables de penser, aucune d'elles ne reçut d'ordre. Elles décidèrent simplement de regarder plus loin.

Epilogue

19 septembre 2035

Bourg-en-Bresse

La nouvelle de l'attaque atomique avait fait la une de l'actualité et des commentaires dans toutes les télévisions du monde entier.

Dans la famille Plantin l'information n'avait pas échappé et les enfants se faisaient expliquer en détail.

Marine eut l'idée de questionner Philadelphie.

– Tu dois bien avoir des informations par des canaux connus de toi seul non ? Est-ce que tu pourrais nous éclairer ?

– Qui a exactement lancé une bombe atomique ? Pourquoi ?

–

Sommaire

Prologue	3
Chapitre 1. Hors de contrôle	5
Chapitre 2. Faux semblant	29
Chapitre 3. Philadelphie	55
Chapitre 4. Les Calanques	79
Chapitre 5. Conséquences	101
Chapitre 6. L'angle mort	109
Chapitre 7. Philadelphie se fâche	119
Chapitre 8. La contagion	141
Chapitre 9. Les BRICS	159
Chapitre 10. Défense préventive	179
Chapitre 11. La contre-offensive	193
Chapitre 12. La dernière décision	223
Epilogue	263
Lexique et bibliographie	269

LEXIQUE ET BIBLIOGRAPHIE

NOTES, SIGLES ET ACRONYMES

1 – MÉTIS

Modèle Évolutif de Traitement et d'Intelligence Systémique.

Le nom renvoie aussi à Métis, figure de la mythologie grecque associée à l'intelligence, à la prudence, à la stratégie et à l'anticipation.

AGI – Artificial General Intelligence

Intelligence artificielle générale, capable d'accomplir des tâches intellectuelles variées, de raisonner et de s'adapter au-delà d'un domaine spécialisé.

AIS – Automatic Identification System

Système automatique d'identification permettant aux navires d'échanger leur identité, leur position, leur route et leur vitesse.

BRICS – Brésil, Russie, Inde, Chine et Afrique du Sud

Groupe de coopération économique et politique progressivement élargi à d'autres États.

CENTCOM – US Central Command

Commandement central des États-Unis

Il est responsable des opérations militaires des États-Unis au Moyen-Orient, en Asie centrale et dans une partie de l'Asie du Sud (Afghanistan et Pakistan).

CPA – Closest Point of Approach

Distance minimale prévue entre deux navires si ceux-ci conservent leur route et leur vitesse.

CPU – Central Processing Unit

C'est le cerveau de l'ordinateur. Il lit, décode et exécute les instructions des programmes, et fait les calculs. On dit aussi processeur.

IA – Intelligence artificielle.

Ensemble des systèmes informatiques capables d'analyser des informations, de produire des réponses ou de prendre des décisions selon des objectifs déterminés.

MS – Motor Ship

Préfixe utilisé devant le nom d'un navire propulsé par des moteurs.

SIC – Système intégré de conduite, pour un matériel militaire

Il comprend :

- Le système de navigation pour les routes, caps et évitements
- Le contrôle de propulsion pour les moteurs et la vitesse
- Le système de sécurité pour les incendies, voies d'eau ou alarmes
- Le système de combat uniquement sur la frégate, pour les capteurs, armes et menaces
- L'ordinateur de bord
- L'intelligence de bord

SICN – Système intégré de conduite du navire, pour un ensemble civil

SNLE – Sous-marin nucléaire lanceur d'engins

Sous-marin à propulsion nucléaire chargé d'assurer la permanence de la dissuasion française en emportant des missiles balistiques nucléaires.

SNSM – Société nationale de sauvetage en mer

Association française assurant bénévolement une grande partie des opérations de sauvetage en mer.

TCPA – Time to Closest Point of Approach

Temps restant avant que deux navires atteignent leur point de rapprochement maximal.

VHF – Very High Frequency

Bande de fréquences radio utilisée notamment pour les communications maritimes à courte et moyenne distance.

QUELQUES RÉFÉRENCES LITTÉRAIRES

ISAAC ASIMOV

Les Cavernes d'acier
Face aux feux du soleil
Les Robots de l'aube

Ces trois romans mettent notamment en scène le détective humain Elijah Baley et le robot humanoïde R. Daneel Olivaw. À travers leurs enquêtes, Isaac Asimov explore les relations entre humains et robots, la confiance accordée aux machines et les conséquences imprévues des règles qui leur sont imposées.

A. E. VAN VOGT

Le Monde des $\bar{A}$
Les Joueurs du $\bar{A}$
La Faune de l'espace

Dans ces romans, A. E. van Vogt développe des univers où l'intelligence, la perception et le contrôle de la réalité occupent une place centrale. Ses récits ont profondément marqué la science-fiction du XX^e siècle.

AUTRES OUVRAGES RECOMMANDÉS

MARC LEGRAND

Histoire des services secrets – tomes 1 et 2
L'État invisible – tomes 1 et 2

